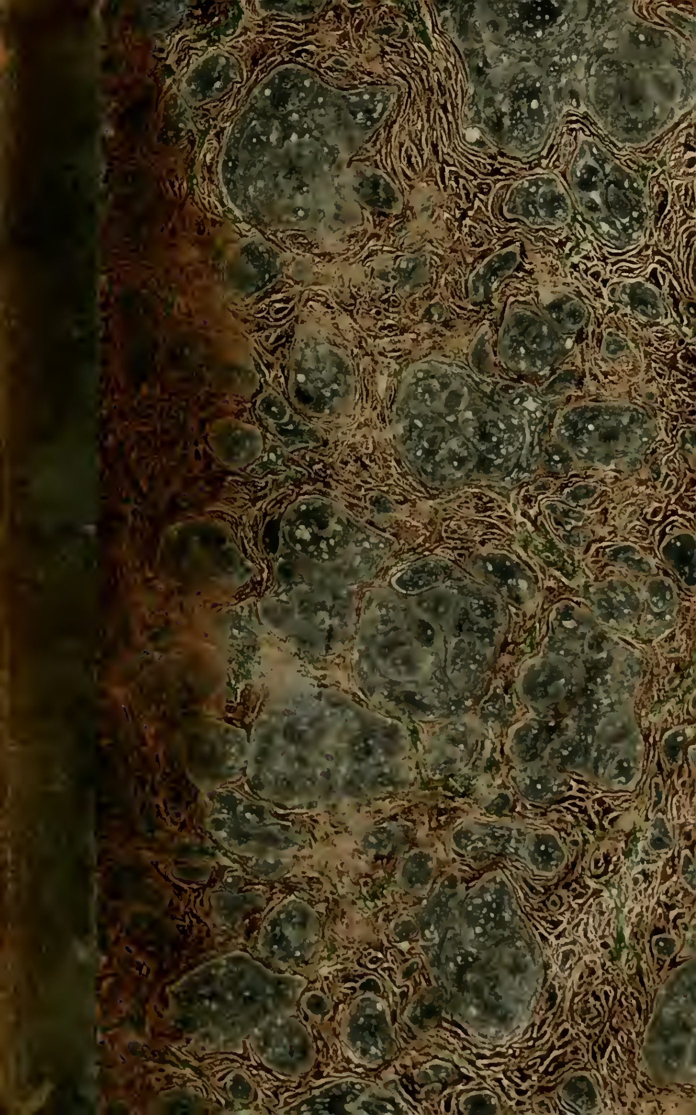



VITAM
IMPENDERE
VERO.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

A PARIS,

chez
BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25,

1793.

MÉLANGES.

TOME QUATRIÈME.

EXTRAIT
DU PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE
DE M. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Tunc genus humanum positis sibi consulat armis,
Inque vicem gens omnis amet. LUCAIN.

LETTRE
DE M. ROUSSEAU A M. DE BASTIDE.

J'AURAIS voulu, Monsieur, pouvoir répondre à l'honnêteté de vos sollicitations, en concourant plus utilement à votre entreprise; mais vous savez ma résolution, et faute de mieux, je suis réduit, pour vous complaire, à tirer de mes anciens barbouillages le morceau ci-joint, comme le moins indigne des regards du public. Il y a six ans que M. le comte de *Saint-Pierre* m'ayant confié les manuscrits

de feu M. l'abbé son oncle, j'avais commencé d'abréger ses écrits, afin de les rendre plus commodes à lire, et que ce qu'ils ont d'utile fût plus connu. Mon dessein était de publier cet abrégé en deux volumes, l'un desquels eût contenu les extraits des ouvrages, et l'autre un jugement raisonné sur chaque projet : mais, après quelque essai de ce travail, je vis qu'il ne m'était pas propre et que je n'y réussirais point. J'abandonnai donc ce dessein, après l'avoir seulement exécuté sur la paix perpétuelle et sur la *Polysynodie*. Je vous envoie, Monsieur, le premier de ces extraits, comme un sujet inaugural pour vous qui aimez la paix, et dont les écrits la respirent. Puissions-nous la voir bientôt rétablie entre les puissances! car entre les auteurs on ne l'a jamais vue, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on doit l'espérer. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

A Montmorenci, le 5 décembre 1760.

PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE (*).

Comme jamais projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'esprit humain, que celui d'une paix perpétuelle et universelle entre tous les peuples de l'Europe, jamais auteur ne mérita mieux l'attention du public que celui qui propose des moyens pour mettre ce projet en exécution. Il est même bien difficile qu'une pareille matière laisse un homme sensible et vertueux exempt d'un peu d'enthousiasme; et je ne sais si l'illusion d'un cœur véritablement humain, à qui son zèle rend tout facile, n'est pas en cela préférable à cette âpre et repoussante raison, qui trouve toujours dans son indifférence pour le bien public le premier obstacle à tout ce qui peut le favoriser.

(*) Cette pièce et les trois suivantes auraient dû être placées dans le premier volume de cette collection; mais la grosseur de ce volume nous a déterminé à les placer à la tête de celui-ci.

Je ne doute pas que beaucoup de lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au plaisir de la persuasion, et je les plains de prendre si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais j'espère que quelque ame honnête partagera l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'humanité. Je vais voir, du-moins en idée, les hommes s'unir et s'aimer; je vais penser à une douce et paisible société de frères, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun; et, réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point, m'en fera goûter quelques instans une véritable.

Je n'ai pu refuser ces premières lignes au sentiment dont j'étais plein. Tâchons maintenant de raisonner de sang-froid. Bien résolu de ne rien avancer que je ne le prouve, je crois pouvoir prier le lecteur à son tour de ne rien nier qu'il ne le réfute; car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Il ne faut pas avoir long-temps médité sur les moyens de perfectionner un gouverne-

ment quelconque, pour appercevoir des embarras et des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes ; de sorte que la plupart des soins qu'il faudrait consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, et de songer plus à le mettre en état de résister aux autres qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social était, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-temps à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur ; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens, et dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles ; et qu'en nous unissant à quelques hommes nous devenons réellement les ennemis du genre humain ?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumettent également les uns et les autres à l'autorité des lois. Ce gouvernement paraît

d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à-la-fois les avantages des grands et des petits Etats, qu'il est redoutable au dehors par sa puissance, que les lois y sont en vigueur, et qu'il est le seul propre à contenir également les sujets, les chefs et les étrangers.

Quoique cette forme paraisse nouvelle à certains égards, et qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les modernes, les anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs amphictions, les Etrusques leurs lucumonies, les Latins leurs féries, les Gaules leurs cités, et les derniers soupirs de la Grèce devinrent encore illustres dans la ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approchèrent pour la sagesse de celle du corps Germanique, de la ligue Helvétique et des Etats-Généraux. Que si ces corps politiques sont encore en si petit nombre et si loin de la perfection dont on sent qu'ils seraient susceptibles, c'est que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine, et qu'en politique, ainsi qu'en morale, l'étendue de nos connaissances ne prouve guère que la grandeur de nos maux.

Outre ces confédérations publiques, il s'en

peut former tacitement d'autres moins apparentes et non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonstances qui laissent subsister des relations communes entre des peuples divisés. C'est ainsi que toutes les puissances de l'Europe forment entre elles une sorte de système qui les unit, par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, et par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela; et qui, sans que personne songe en effet à le conserver, ne serait pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.

Cette société des peuples de l'Europe n'a pas toujours existé, et les causes particulières qui l'ont fait naître servent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les peuples de cette partie du monde, barbares et inconnus les uns aux autres, n'avaient rien de commun que leur qualité d'hommes, qualité qui, ravalée alors par l'esclavage, ne différait guère dans leur esprit de celle de brute. Aussi les Grecs, raisonneurs et vains, distinguaient-ils, pour

ainsi dire, deux espèces dans l'humanité ; dont l'une, savoir la leur, était faite pour commander ; et l'autre, qui comprenait tout le reste du monde, uniquement pour servir. De ce principe, il résultait qu'un Gaulois ou un Ibère n'était rien de plus pour un Grec que n'eût été un Cafre ou un Américain ; et les barbares eux-mêmes n'avaient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avaient les Grecs avec les uns et les autres.

Mais quand ce peuple, souverain par nature, eut été soumis aux Romains ses esclaves, et qu'une partie de l'hémisphère connu eut subi le même joug, il se forma une union politique et civile entre tous les membres d'un même empire ; cette union fut beaucoup resserrée par la maxime, ou très-sage ou très-insensée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, et sur-tout par le fameux décret de *Claude*, qui incorporait tous les sujets de Rome au nombre de ses citoyens.

A la chaîne politique qui réunissait ainsi tous les membres en un corps, se joignirent les institutions civiles et les lois qui donnèrent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une manière équitable, claire, et pré-

cise, du-moins autant qu'on le pouvait dans un si vaste empire, les devoirs et les droits réciproques du prince et des sujets, et ceux des citoyens entre eux. Le code de *Théodose*, et ensuite les livres de *Justinien*, furent une nouvelle chaîne de justice et de raison, substituée à propos à celle du pouvoir souverain, qui se relâchait très-sensiblement. Ce supplément retarda beaucoup la dissolution de l'empire, et lui conserva long-temps une sorte de jurisdiction sur les barbares mêmes qui le désolaient.

Un troisième lien, plus fort que les précédens, fut celui de la religion, et l'on ne peut nier que ce ne soit sur-tout au christianisme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres; tellement que celui de ces membres qui n'a point adopté sur ce point le sentiment des autres, est toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le christianisme, si méprisé à sa naissance, servit enfin d'asile à ses détracteurs. Après l'avoir si cruellement et si vainement persécuté, l'empire romain y trouva les ressources qu'il n'avait plus dans ses forces; ses missions lui valaient mieux que des victoires; il envoyait des évêques réparer les fautes de ses

généraux, et triomphait par ses prêtres quand ses soldats étaient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Avares, et mille autres, reconnurent enfin l'autorité de l'empire après l'avoir subjugué, et reçurent, du-moins en apparence, avec la loi de l'évangile, celle du prince qui la fesait annoncer.

Tel était le respect qu'on portait encore à ce grand corps expirant, que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoraient de ses titres; on voyait devenir officiers de l'empire, les mêmes conquérans qui l'avaient avili; les plus grands rois accepter, briguer même les honneurs patriciaux, la préfecture, le consulat; et, comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourrait dévorer, on voyait ces vainqueurs terribles rendre hommage au trône impérial, qu'ils étaient maîtres de renverser.

Voilà comment le sacerdoce et l'empire ont formé le lien social de divers peuples, qui, sans avoir aucune communauté réelle d'intérêts, de droits ou de dépendance, en avaient une de maxime et d'opinions, dont l'influence est encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'empire romain a continué de former une sorte de liaison entre les

membres qui l'avaient composé; et Rome ayant dominé d'une autre manière après la destruction de l'empire, il est resté de ce double lien (1) une société plus étroite entre les nations de l'Europe, où était le centre des deux puissances, que dans les autres parties du monde, dont les divers peuples, trop épars pour se correspondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

Joignez à cela la situation particulière de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ses parties; le mélange continuel des intérêts que les liens du sang et les affaires du commerce, des arts, des colonies ont mis entre les souverains; la multitude des rivières et la variété de leur cours, qui rend toutes les communications faciles; l'humeur inconstante des habitans, qui les porte à voyager sans cesse et à se transporter

(1) Le respect pour l'empire romain a tellement survécu à sa puissance, que bien des jurisconsultes ont mis en question si l'empereur d'Allemagne n'était pas le souverain naturel du monde; et *Barthole* a poussé les choses jusqu'à traiter d'hérétique quiconque osait en douter. Les livres des canonistes sont pleins de décisions semblables sur l'autorité temporelle de l'Eglise romaine.

fréquemment les uns chez les autres; l'invention de l'imprimerie et le goût général des lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'étude et de connaissances; enfin la multitude et la petitesse des Etats, qui, jointe aux besoins du luxe et à la diversité des climats, rend les uns toujours nécessaires aux autres. Toutes ces causes réunies forment de l'Europe, non-seulement comme l'Asie ou l'Afrique, une idéale collection de peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une société réelle qui a sa religion, ses mœurs, ses coutumes et même ses lois, dont aucun des peuples qui la composent ne peut s'écarter sans causer aussi-tôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les dissentions perpétuelles, les brigandages, les usurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres, qui désolent journellement ce respectable séjour des sages, ce brillant asile des sciences et des arts; à considérer nos beaux discours et nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes et de cruauté dans les actions; une religion si douce, et une si sanguinaire intolérance; une politique si sage dans les livres et si dure dans la pratique; des chefs si bienfesans et des peuples si misérables; des gouvernemens si modérés et des guerres si cruelles: on sait à peine comment

concilier ces étranges contrariétés ; et cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision, pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité.

Cependant les choses ne font que suivre en cela leur cours naturel ; toute société sans lois ou sans chef, toute union formée ou maintenue par le hasard, doit nécessairement dégénérer en querelle et dissention à la première circonstance qui vient à changer ; l'antique union des peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts et leurs droits de mille manières ; ils se touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres ; leurs divisions sont d'autant plus funestes, que leurs liaisons sont plus intimes ; et leurs fréquentes querelles ont presque la cruauté des guerres civiles.

Convenons donc que l'état relatif des puissances de l'Europe est proprement un état de guerre, et que tous les traités partiels entre quelques-unes de ces puissances sont plutôt des trèves passagères que de véritables paix ; soit parce que ces traités n'ont point communément d'autres garans que les parties contrac-

tantes, soit parce que les droits des unes et des autres n'y sont jamais décidés radicalement, et que ces droits mal éteints, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des puissances qui ne reconnaissent aucun supérieur, seront infailliblement des sources de nouvelles guerres, si-tôt que d'autres circonstances auront donné de nouvelles forces aux prétendans.

D'ailleurs, le droit public de l'Europe n'étant point établi ou autorisé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, et variant incessamment selon les temps et les lieux, il est plein de règles contradictoires qui ne se peuvent concilier que par le droit du plus fort; de sorte que la raison sans guide assuré, se pliant toujours vers l'intérêt personnel dans les choses douteuses, la guerre serait encore inévitable, quand même chacun voudrait être juste. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions, c'est de décider ces sortes d'affaires par la voie des armes, ou de les assoupir par des traités passagers; mais bientôt aux occasions qui raniment les mêmes querelles, il s'en joint d'autres qui les modifient; tout s'embrouille, tout se complique; on ne voit plus rien au fond des choses; l'usurpation passe pour droit, la faiblesse

pour injustice ; et parmi ce désordre continuel, chacun se trouve insensiblement si fort déplacé, que si l'on pouvait remonter au droit solide et primitif, il y aurait peu de souverains en Europe qui ne dussent rendre tout ce qu'ils ont.

Une autre semence de guerre, plus cachée et non moins réelle, c'est que les choses ne changent point de forme en changeant de nature ; que des Etats héréditaires en effet, restent électifs en apparence : qu'il y ait des parlemens ou états nationaux dans des monarchies, des chefs héréditaires dans des républiques ; qu'une puissance dépendante d'une autre, conserve encore une apparence de liberté ; que tous les peuples, soumis au même pouvoir, ne soient pas gouvernés par les mêmes lois ; que l'ordre de succession soit différent dans les divers Etats d'un même souverain ; enfin que chaque gouvernement tende toujours à s'altérer, sans qu'il soit possible d'empêcher ce progrès : voilà les causes générales et particulières qui nous unissent pour nous détruire, et nous font écrire une si belle doctrine sociale avec des mains toujours teintes de sang humain.

Les causes du mal étant une fois connues, le

remède, s'il existe, est suffisamment indiqué par elles. Chacun voit que toute société se forme par les intérêts communs; que toute division naît des intérêts opposés, que mille évènemens fortuits pouvant changer et modifier les uns et les autres, dès qu'il y a société, il faut nécessairement une force coactive, qui ordonne et concerte les mouvemens de ses membres, afin de donner aux communs intérêts et aux engagemens réciproques, la solidité qu'ils ne sauraient avoir par eux-mêmes.

Ce serait d'ailleurs une grande erreur, d'espérer que cet état violent pût jamais changer par la seule force des choses, et sans le secours de l'art. Le système de l'Europe a précisément le degré de solidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, sans la renverser tout-à-fait; et si nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins finir, parce que toute grande révolution est désormais impossible.

Pour donner à ceci l'évidence nécessaire, commençons par jeter un coup d'œil général sur l'état présent de l'Europe. La situation des montagnes, des mers, et des fleuves, qui servent de bornes aux nations qui l'habitent,

semble avoir décidé du nombre et de la grandeur de ces nations; et l'on peut dire que l'ordre politique de cette partie du monde est, à certains égards, l'ouvrage de la nature.

En effet, ne pensons pas que cet équilibre si vanté ait été établi par personne, et que personne ait rien fait à dessein de le conserver : on trouve qu'il existe; et ceux qui ne sentent pas en eux-mêmes assez de poids pour le rompre, couvrent leurs vues particulières du prétexte de le soutenir. Mais qu'on y songe ou non, cet équilibre subsiste, et n'a besoin que de lui-même pour se conserver, sans que personne s'en mêle; et quand il se romperait un moment d'un côté, il se rétablirait bientôt d'un autre : de sorte que si les princes qu'on accusait d'aspirer à la monarchie universelle, y ont réellement aspiré, ils montraient en cela plus d'ambition que de génie; car comment envisager un moment ce projet, sans en voir aussi-tôt le ridicule ? Comment ne pas sentir qu'il n'y a point de potentat en Europe assez supérieur aux autres, pour pouvoir jamais en devenir le maître ? Tous les conquérans qui ont fait des révolutions, se présentaient toujours avec des forces inattendues,

ou avec des troupes étrangères et différemment aguerries, à des peuples ou désarmés, ou divisés, ou sans discipline; mais où prendrait un prince européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puissant d'entre eux est une si petite partie du tout, et qu'ils ont de concert une si grande vigilance? Aura-t-il plus de troupes qu'eux tous? il ne le peut, ou n'en sera que plutôt ruiné, ou ses troupes seront plus mauvaises, en raison de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries? il en aura moins à proportion. D'ailleurs la discipline est par-tout à-peu-près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-t-il plus d'argent? les sources en sont communes, et jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invasion subite? la famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'aggrandir pied-à-pied? il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour résister; le temps, l'argent, et les hommes, ne tarderont pas à lui manquer. Divisera-t-il les autres puissances pour les vaincre l'une par l'autre? les maximes de l'Europe rendent cette politique vaine; et le prince le plus borné ne donnerait pas dans ce piége. Enfin, aucun d'eux ne pouvant

vant avoir de ressources exclusives, la résistance est, à la longue, égale à l'effort; et le temps rétablit bientôt les brusques accidens de la fortune, sinon pour chaque prince en particulier, au-moins pour la constitution générale.

Veut-on maintenant supposer à plaisir l'accord de deux ou trois potentats pour subjuguer tout le reste? ces trois potentats, quels qu'ils soient, ne feront pas ensemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vues des uns sont trop opposées à celles des autres, et qu'il règne une trop grande jalousie entr'eux, pour qu'ils puissent même former un semblable projet : j'ajoute encore que, quand ils l'auraient formé, qu'ils le mettraient en exécution, et qu'il aurait quelques succès, ces succès mêmes seraient, pour les conquérans alliés, des semences de discorde; parce qu'il ne serait pas possible que les avantages fussent tellement partagés, que chacun se trouvât également satisfait des siens; et que le moins heureux s'opposerait bientôt aux progrès des autres qui, par une semblable raison, ne tarderaient pas à se diviser

eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde existe, on ait jamais vu trois ni même deux grandes puissances, bien unies, en subjuguer d'autres, sans se brouiller sur les contingens ou sur les partages, et sans donner bientôt, par leur mésintelligence, de nouvelles ressources aux faibles. Ainsi, quelque supposition qu'on fasse, il n'est pas vraisemblable que ni prince, ni ligue, puisse désormais changer, considérablement et à demeure, l'état des choses parmi nous.

Ce n'est pas à dire que les Alpes, le Rhin, la mer, les Pyrénées, soient des obstacles insurmontables à l'ambition; mais ces obstacles sont soutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramènent les Etats aux mêmes limites, quand des efforts passagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai soutien du système de l'Europe, c'est bien en partie le jeu des négociations, qui presque toujours se balancent mutuellement; mais ce système a un autre appui plus solide encore; et cet appui c'est le corps germanique, placé presque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en respect, et sert peut-être encore plus au maintien de ses voisins, qu'à celui de ses propres membres : corps redou-

table aux étrangers par son étendue, par le nombre et la valeur de ses peuples; mais utile à tous par sa constitution, qui, lui ôtant les moyens et la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des conquérans. Malgré les défauts de cette constitution de l'empire, il est certain que tant qu'elle subsistera, jamais l'équilibre de l'Europe ne sera rompu, qu'aucun potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, et que le traité de Vestphalie sera peut-être à jamais parmi nous la base du système politique. Ainsi le droit public, que les Allemands étudient avec tant de soin, est encore plus important qu'ils ne pensent, et n'est pas seulement le droit public germanique, mais, à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais si le présent système est inébranlable, c'est en cela même qu'il est plus orageux; car il y a entre les puissances européennes, une action et une réaction qui, sans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle; et leurs efforts sont toujours vains, et toujours renaissans comme les flots de la mer, qui sans cesse agitent sa surface, sans jamais en changer le niveau : de sorte que les

peuples sont incessamment désolés, sans aucun profit sensible pour les souverains.

Il me serait aisé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les cours de l'Europe ; car je ferais voir aisément, que ces intérêts se croisent de manière à tenir toutes leurs forces mutuellement en respect ; mais les idées de commerce et d'argent ayant produit une espèce de fanatisme politique, font si promptement changer les intérêts apparens de tous les princes, qu'on ne peut établir aucune maxime stable sur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend des systêmes économiques, la plupart fort bizarres, qui passent par la tête des ministres. Quoi qu'il en soit, le commerce, qui tend journellement à se mettre en équilibre, ôtant à certaines puissances l'avantage exclusif qu'elles en tiraient, leur ôte en même-temps un des grands moyens qu'elles avaient de faire la loi aux autres (2).

(2) Les choses ont changé depuis que j'écrivais ceci ; mais mon principe sera toujours vrai. Il est, par exemple, très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici, l'Angleterre avec toute sa gloire sera ruinée, et de plus aura perdu le reste de

Si j'ai insisté sur l'égale distribution de force, qui résulte en Europe, de la constitution actuelle, c'était pour en déduire une conséquence importante à l'établissement d'une association générale; car pour former une confédération solide et durable, il faut en mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister à tous les autres, et que les associations particulières qui pourraient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans, pour empêcher leur exécution: sans quoi, la confédération serait vaine; et chacun serait réellement indépendant, sous une apparente sujétion. Or, si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les puissances sont dans une entière liberté de former entre elles des ligues, et des traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils feraient, quand il y aurait une grande ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui

sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture fleurit dans cette île, et moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'aggrandit tous les jours; donc le royaume se dépeuple. Les Anglais veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves.

voudraient entreprendre de la détruire, ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisterait pas en délibérations vaines, auxquelles chacun pût résister impunément; mais qu'il en naîtrait une puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du traité général.

Il résulte de cet exposé, trois vérités incontestables. L'une, qu'excepté le Turc, il règne entre tous les peuples de l'Europe, une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux et lâches de l'humanité. La seconde que l'imperfection de cette société, rend la condition de ceux qui la composent pire que la privation de toute société entre eux. La troisième, que ces premiers liens, qui rendent cette société nuisible, la rendent en même-temps facile à perfectionner: ensorte que tous ses membres pourraient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misère, et changer en une paix éternelle, l'état de guerre qui règne entre eux.

Voyons maintenant de quelle manière ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raison, et comment la société libre et volontaire, qui unit tous les

États européens, prenant la force et la solidité d'un vrai corps politique, peut se changer en une confédération réelle. Il est indubitable qu'un pareil établissement, donnant à cette association la perfection qui lui manquait, en détruira l'abus, en étendra les avantages, et forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela, que cette confédération soit tellement générale, que nulle puissance considérable ne s'y refuse; qu'elle ait un tribunal judiciaire qui puisse établir les lois et les règlemens qui doivent obliger tous les membres; qu'elle ait une force coactive et coercitive, pour contraindre chaque Etat de se soumettre aux délibérations communes, soit pour agir, soit pour s'abstenir; enfin, qu'elle soit ferme et durable, pour empêcher que les membres ne s'en détachent à leur volonté, si-tôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les signes certains auxquels on reconnaîtra que l'institution est sage, utile, et inébranlable : il s'agit maintenant d'étendre cette supposition, pour chercher par analyse quels effets doivent en résulter, quels moyens sont propres à l'établir, et quel

espoir raisonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

Il se forme de temps en temps parmi nous, des espèces de diètes générales sous le nom de congrès, où l'on se rend solemnellement de tous les Etats de l'Europe, pour s'en retourner de même; où l'on s'assemble pour ne rien dire, où toutes les affaires publiques se traitent en particulier, où l'on délibère en commun, si la table sera ronde ou quarré, si la salle aura plus ou moins de portes, si un tel plénipotentiaire aura le visage ou le dos tourné vers la fenêtre, si tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins, dans une visite, et sur mille questions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois siècles, et très-dignes assurément d'occuper les politiques du nôtre.

Il se peut faire que les membres d'une de ces assemblées, soient une fois doués du sens commun; il n'est pas même impossible qu'ils veuillent sincèrement le bien public; et par les raisons qui seront ci-après deduites, on peut concevoir encore qu'après avoir applani bien des difficultés, ils auront ordre de leurs souverains respectifs de signer la confédéra-

tion générale, que je suppose sommairement contenue dans les cinq articles suivans.

Par le premier, les souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle et irrévocable, et nommeront des plénipotentiaires pour tenir, dans un lieu déterminé, une diète ou un congrès permanent, dans lequel tous les différends des parties contractantes seront réglés et terminés par voie d'arbitrage, ou de jugement.

Par le second, on spécifiera le nombre des souverains dont les plénipotentiaires auront voix à la diète, ceux qui seront invités d'accéder au traité, l'ordre, le temps et la manière dont la présidence passera de l'un à l'autre, par intervalles égaux; enfin la quotité relative des contributions, et la manière de les lever, pour fournir aux dépenses communes.

Par le troisième, la confédération garantira à chacun de ses membres la possession, et le gouvernement de tous les Etats qu'il possède actuellement, de même que la succession élective ou héréditaire, selon que le tout est établi par les lois fondamentales de chaque pays; et pour supprimer tout d'un coup la

source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle et les derniers traités pour base de tous les droits mutuels des puissances contractantes ; renonçant pour jamais et réciproquement, à toute autre prétention antérieure ; sauf les successions futures contentieuses, et autres droits à échoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la diète, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voie de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Par le quatrième, on spécifiera les cas où tout allié, infracteur du traité, serait mis au ban de l'Europe, et proscrit comme ennemi public; savoir, s'il refusait d'exécuter les jugemens de la grande alliance, qu'il fît des préparatifs de guerre, qu'il négociât des traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui résister, ou pour attaquer quelqu'un des alliés.

Il sera encore convenu par le même article, qu'on armera et agira offensivement, conjointement et à frais communs, contre tout Etat au ban de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens et règle-

mens de la diète, réparé les torts, remboursé les frais, et fait raison même des préparatifs de guerre, contraires au traité.

Enfin, par le cinquième, les plénipotentiaires du corps européen, auront toujours le pouvoir de former dans la diète, à la pluralité des voix pour la provision, et aux trois quarts des voix, cinq ans après pour la définitive, sur les instructions de leurs cours, les règlemens qu'ils jugeront importans, pour procurer à la république européenne, et à chacun de ses membres, tous les avantages possibles; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq articles fondamentaux, que du consentement unanime des confédérés.

Ces cinq articles, ainsi abrégés, et couchés en règles générales, sont, je n'ignore pas, sujets à mille petites difficultés, dont plusieurs demanderaient de longs éclaircissemens; mais les petites difficultés se lèvent aisément au besoin; et ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans une entreprise de l'importance de celle-ci. Quand il sera question du détail de la police du congrès, on trouvera mille obstacles, et dix mille moyens de les lever. Ici il est question d'examiner, par la nature des choses, si l'entreprise est possible ou non. On se per-

drait dans des volumes de riens, s'il fallait tout prévoir, et répondre à tout. En se tenant aux principes incontestables, on ne doit pas vouloir contenter tous les esprits, ni résoudre toutes les objections, ni dire comment tout se fera : il suffit de montrer que tout se peut faire.

Que faut-il donc examiner pour bien juger de ce système ? deux questions seulement ; car c'est une insulte que je ne veux pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de paix est préférable à l'état de guerre.

La première question est, si la confédération proposée irait sûrement à son but, et serait suffisante pour donner à l'Europe une paix solide et perpétuelle.

La seconde, s'il est de l'intérêt des souverains, d'établir cette confédération, et d'acheter une paix constante à ce prix.

Quand l'utilité générale et particulière sera ainsi démontrée, on ne voit plus dans la raison des choses, quelle cause pourrait empêcher l'effet d'un établissement qui ne dépend que de la volonté des intéressés.

Pour discuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du système général de l'Europe, et de l'effort

commun qui circonscrit chaque puissance à-peu-près dans ses bornes, et ne lui permet pas d'en écraser entièrement d'autres. Pour rendre sur ce point mes raisonnemens plus sensibles, je joins ici la liste des dix-neuf puissances qu'on suppose composer la république européenne; ensorte que chacune ayant voix égale, il y aurait dix-neuf voix dans la diète, savoir :

L'empereur des Romains.
L'empereur de Russie.
Le roi de France.
Le roi d'Espagne.
Le roi d'Angleterre.
Les Etats-Généraux.
Le roi de Danemarck.
La Suède.
La Pologne.
Le roi de Portugal.
Le souverain de Rome.
Le roi de Prusse.
L'électeur de Bavière, et ses co-associés.
L'électeur Palatin, et ses co-associés.
Les Suisses, et leurs co-associés.
Les électeurs ecclésiastiques, et leurs associés.
La république de Venise, et ses co-associés.

Le roi de Naples.

Le roi de Sardaigne.

Plusieurs souverains moins considérables, tels que la république de Gènes, les ducs de Modène et de Parme, et d'autres étant omis dans cette liste, seront joints aux moins puissans, par forme d'association, et auront avec eux un droit de suffrage, semblable au *votum curiatum* des comtes de l'Empire. Il est inutile de rendre ici cette énumération plus précise; parce que, jusqu'à l'exécution du projet, il peut survenir, d'un moment à l'autre, des accidens sur lesquels il la faudrait réformer, mais qui ne changeraient rien au fond du système.

Il ne faut que jeter les yeux sur cette liste, pour voir, avec la dernière évidence, qu'il n'est pas possible, ni qu'aucune des puissances qui la composent, soit en état de résister à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

Car comment se ferait cette ligue? Serait-ce entre les plus puissans? nous avons montré qu'elle ne saurait être durable; et il est bien aisé maintenant, de voir encore qu'elle est incompatible avec le système particulier de

chaque grande puissance, et avec les intérêts inséparables de sa constitution? Serait-ce entre un grand Etat, et plusieurs petits? mais les autres grands Etats, unis à la confédération, auront bientôt écrasé la ligue : et l'on doit sentir que la grande alliance étant toujours unie et armée, il lui sera facile, en vertu du quatrième article, de prévenir et d'étouffer d'abord toute alliance partielle et séditieuse, qui tendrait à troubler la paix, et l'ordre public. Qu'on voie ce qui se passe dans le corps Germanique, malgré les abus de sa police, et l'extrême inégalité de ses membres : y en a-t-il un seul, même parmi les plus puissans, qui osât s'exposer au ban de l'empire, en blessant ouvertement sa constitution, à-moins qu'il ne crût avoir de bonnes raisons de ne point craindre que l'empire voulût agir contre lui tout de bon.

Ainsi je tiens pour démontré que la diète européenne, une fois établie, n'aura jamais de rebellion à craindre; et que, bien qu'il s'y puisse introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller jusqu'à éluder l'objet de l'institution. Reste à voir si cet objet sera bien rempli par l'institution même.

Pour cela, considérons les motifs qui met-

tent aux princes les armes à la main. Ces motifs sont, ou de faire des conquêtes, ou de se défendre d'un conquérant, ou d'affaiblir un trop puissant voisin, ou de soutenir ses droits attaqués, ou de vider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les engagemens d'un traité. Il n'y a ni cause ni prétexte de guerre, qu'on ne puisse ranger sous quelqu'un de ces six chefs; or, il est évident qu'aucun des six ne peut exister dans ce nouvel état de choses.

Premièrement, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impossibilité d'en faire, attendu qu'on est sûr d'être arrêté dans son chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir; de sorte qu'en risquant de tout perdre, on est dans l'impuissance de rien gagner. Un prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe, fait deux choses. Il commence par se fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre son ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulières ne serviraient de rien contre une alliance plus forte, et toujours subsistante; et nul prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne saurait le faire sans être apperçu, prévenu, et puni par la confédération toujours armée.

La même raison qui ôte à chaque prince tout espoir de conquêtes, lui ôte en même-temps toute crainte d'être attaqué; et non-seulement ses Etats garantis par toute l'Europe, lui sont aussi assurés qu'aux citoyens leurs possessions dans un pays bien policé, mais plus que s'il était leur unique et propre défenseur, dans le même rapport que l'Europe entière est plus forte que lui seul.

On n'a plus de raison de vouloir affaiblir un voisin dont on n'a plus rien à craindre; et l'on n'en est pas même tenté, quand on n'a nul espoir de réussir.

A l'égard du soutien de ses droits, il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicanes et de prétentions obscures et embrouillées, seront toutes anéanties par le troisième article de la confédération, qui règle définitivement tous les droits réciproques des souverains alliés sur leur actuelle possession. Ainsi toutes les demandes et prétentions possibles deviendront claires à l'avenir, et seront jugées dans la diète, à mesure qu'elles pourront naître : ajoutez que si l'on attaque mes droits, je dois les soutenir par la même voie. Or, on ne peut les attaquer par les armes, sans encourir le ban de la diète. Ce n'est donc

pas non plus par les armes que j'ai besoin de les défendre ; on doit dire la même chose des injures, des torts, des réparations, et de tous les différends imprévus, qui peuvent s'élever entre deux souverains ; et le même pouvoir qui doit défendre leurs droits, doit aussi redresser leurs griefs.

Quant au dernier article, la solution saute aux yeux. On voit d'abord que, n'ayant plus d'agresseur à craindre, on n'a plus besoin de traité défensif, et que comme on n'en saurait faire de plus solide et de plus sûr que celui de la grande confédération, tout autre serait inutile, illégitime, et par conséquent nul.

Il n'est donc pas possible que la confédération une fois établie, puisse laisser aucune semence de guerre entre les confédérés, et que l'objet de la paix perpétuelle ne soit exactement rempli par l'exécution du système proposé.

Il nous reste maintenant à examiner l'autre question, qui regarde l'avantage des parties contractantes ; car on sent bien que vainement ferait-on parler l'intérêt public, au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la paix est en général préférable à la guerre, c'est ne rien dire à celui qui croit avoir des

raisons de préférer la guerre à la paix ; et lui montrer les moyens d'établir une paix durable, ce n'est que l'exciter à s'y opposer.

En effet, dira-t-on, vous ôtez aux souverains le droit de se faire justice à eux-mêmes, c'est-à-dire, le précieux droit d'être injustes quand il leur plaît; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir aux dépens de leurs voisins; vous les faites renoncer à ces antiques prétentions; qui tirent leur prix de leur obscurité, parce qu'on les étend avec sa fortune; à cet appareil de puissance et de terreur, dont ils aiment à effrayer le monde; à cette gloire des conquêtes dont ils tirent leur honneur; et pour tout dire, enfin, vous les forcez d'être équitables et pacifiques. Quels seront les dédommagemens de tant de cruelles privations ?

Je n'oserais répondre, avec l'abbé de *St. Pierre*, que la véritable gloire des princes consiste à procurer l'utilité publique, et le bonheur de leurs sujets; que tous leurs intérêts sont subordonnés à leur réputation; et que la réputation qu'on acquiert auprès des sages, se mesure sur le bien que l'on fait aux hommes; que l'entreprise d'une paix perpétuelle, étant la plus grande qui ait jamais été faite, est la plus capable de couvrir son auteur d'une

gloire immortelle ; que cette même entreprise étant aussi la plus utile aux peuples, est encore la plus honorable aux souverains ; la seule sur-tout, qui ne soit pas souillée de sang, de rapines, de pleurs, de malédictions ; et qu'enfin le plus sûr moyen de se distinguer dans la foule des rois, est de travailler au bonheur public. Laissons aux harangueurs ces discours qui, dans les cabinets des ministres, ont couvert de ridicule l'auteur et ses projets : mais ne méprisons pas comme eux ses raisons ; et quoi qu'il en soit des vertus des princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les puissances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres ; ces droits ne sont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis ; parce qu'il n'y a point, pour en juger, de règle commune et constante, et qu'ils sont souvent fondés sur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils causent, ne sauraient non plus être jamais terminés sans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce que chaque prince revient dans l'occasion, sans scrupule, sur les cessions qui lui ont été arrachées par force, dans des traités par les plus puissans, ou après des guerres malheureuses. C'est

donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, et d'oublier celles des autres sur nous, lorsqu'il n'y a, d'aucun côté, ni plus de justice, ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la possession actuelle est d'un prix que la sagesse ne permet pas de risquer contre le profit à venir, même à chance égale ; et tout le monde blâme un homme à son aise qui, dans l'espoir de doubler son bien, l'ose risquer en un coup de dé. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandissement, chacun, même dans le systême actuel, doit trouver une résistance supérieure à son effort; d'où il suit que les plus puissans n'ayant aucune raison de jouer, ni les plus faibles aucun espoir de profit, c'est un bien pour tous de renoncer à ce qu'ils désirent, pour s'assurer ce qu'ils possèdent.

Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un Etat quelconque, et comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire ; nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, et que le vainqueur, toujours plus faible qu'a-

vant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affaibli que lui ; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même-temps contre les puissances neutres qui, sans changer d'état, se fortifient, par rapport à nous, de tout notre affaiblissement.

Si tous les rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble, au-moins, que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer, à cet égard, dans mille distinctions qui nous mèneraient trop loin, on peut dire en général qu'un prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens sujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affaiblit en s'agrandissant ; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a pas plus de défenseurs. Or, on ne peut ignorer que, par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit, est celle qui se fait dans les armées : c'est bien là la perte apparente et sensible ; mais il s'en fait en même-temps dans tout l'Etat une plus grave et plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui

ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture: ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite, et c'est alors qu'on est étonné d'être si faible pour s'être rendu si puissant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on sait maintenant par quels moyens on peut doubler et tripler sa puissance, non-seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'empereur *Adrien*. On sait que ce sont les hommes seuls qui font la force des rois; et c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux Etats qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes lois, par une sage police, par de grandes vues économiques, qu'un souverain judicieux est sûr d'augmenter ses forces, sans rien donner au hasard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins, sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses Etats; et tous les sujets de plus qui lui naissent, sont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, si les choses étaient comme je les représente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, et les intérêts particuliers s'unissant à l'intérêt commun pour maintenir la paix, cette paix devrait s'établir d'elle-même, et durer toujours sans aucune confédération. Ce serait faire un fort mauvais raisonnement dans la présente constitution; car quoiqu'il fût beaucoup meilleur pour tous d'être toujours en paix, le défaut commun de sûreté à cet égard, fait que chacun ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre, tâche au-moins de la commencer à son avantage, quand l'occasion le favorise, et de prévenir un voisin, qui ne manquerait pas de le prévenir à son tour, dans l'occasion contraire; de sorte que beaucoup de guerres, même offensives, sont d'injustes précautions pour mettre en sûreté son propre bien, plutôt que des moyens d'usurper celui des autres. Quelque salutaire que puissent être généralement les maximes du bien public, il est certain qu'à ne considérer que l'objet qu'on regarde en politique, et souvent même en morale, elles deviennent pernicieuses à celui qui s'obstine à les pratiquer avec tout le monde,

monde, quand personne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire sur l'appareil des armes, parce que destitué de fondemens solides, soit de crainte, soit d'espérance, cet appareil est un jeu d'enfans, et que les rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des conquérans, parce que s'il y avait quelques monstres qui s'affligeassent uniquement pour n'avoir personne à massacrer, il ne faudrait point leur parler raison, mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtriere. La garantie de l'article troisième ayant prévenu toutes solides raisons de guerre, on ne saurait avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puisse en fournir autant à autrui contre nous-mêmes; et c'est gagner beaucoup, que de s'affranchir d'un risque où chacun est seul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun sera du tribunal commun, il est très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la souveraineté, mais les affermira au contraire, et les rendra plus assures par l'article troisième, en garantissant à chacun, non-seulement ses Etats contre toute invasion étrangère, mais encore son autorité contre toute rebellion de ses

sujets ; ainsi les princes n'en seront pas moins absolus, et leur couronne en sera plus assurée : de sorte qu'en se soumettant au jugement de la diète, dans leurs démêlés d'égal à égal, et s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits, et renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ailleurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui, ou seulement d'un corps dont on est membre, et dont chacun est chef à son tour : car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté par les garans qu'on lui donne ; elle s'aliénerait dans les mains d'un maître, mais elle s'affermit dans celles des associés. Ceci se confirme par l'exemple du corps germanique : car bien que la souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa constitution, et qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seraient ceux du corps européen, il n'y en a pourtant pas un seul, quelque jaloux qu'il soit de son autorité, qui voulût, quand il le pourrait, s'assurer une indépendance absolue, en se détachant de l'empire.

Remarquez de plus que le corps germanique ayant un chef permanent, l'autorité de ce chef doit nécessairement tendre sans cesse

à l'usurpation; ce qui ne peut arriver de même dans la diète européenne, où la présidence doit être alternative, et sans égard à l'inégalité de puissance.

A toutes ces considérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les princes; c'est une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup, par tous les avantages qui résulteront pour leurs peuples, et pour eux, d'une paix continuelle, et par l'excessive dépense qu'épargne la réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forteresses, et de cette énorme quantité de troupes qui absorbe leurs revenus, et devient chaque jour plus à charge à leurs peuples et à eux-mêmes. Je sais qu'il ne convient pas à tous les souverains de supprimer toutes leurs troupes, et de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repousser une invasion subite (3). Je sais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontières de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative

(3) Il se présente encore ici d'autres objections; mais comme l'auteur du projet ne se les est pas faites, je les ai rejetées dans l'examen.

destinée à soutenir, au besoin, les décrets de la diète : mais toutes ces dépenses faites, et l'extraordinaire des guerres à jamais supprimé, il resterait encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des sujets, et les coffres du prince ; de sorte que le peuple payerait beaucoup moins; que le prince, beaucoup plus riche, serait en état d'exciter le commerce, l'agriculture, les arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteraient encore la richesse du peuple et la sienne ; et que l'Etat serait avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées, et de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la paix.

On dira peut-être que les pays frontières de l'Europe seraient alors dans une position plus désavantageuse, et pourraient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, avec les corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

A cela je réponds, 1°. que ces pays sont dans le même cas aujourd'hui, et que par conséquent ce ne serait pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, et un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2°. Que,

délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seraient beaucoup plus en état de résister au-dehors. 3°. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, et des frais nécessaires à leur entretien, mettrait la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontières, sans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces forteresses construites, entretenues et gardées à frais communs, seraient autant de sûretés et de moyens d'épargne pour les puissances frontières, dont elles garantiraient les Etats. 5°. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seraient toujours prêtes à repousser l'aggresseur. 6°. Qu'enfin, un corps aussi redoutable que la république européenne, ôterait aux étrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres; comme le corps germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assez pour se faire respecter de ses voisins, et pour protéger utilement tous les princes qui le composent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entre eux, l'art militaire tomberait insensiblement dans l'oubli; que les troupes perdraient leur courage et leur

discipline ; qu'il n'y aurait plus ni généraux, ni soldats, et que l'Europe resterait à la merci du premier venu.

Je réponds qu'il arrivera de deux choses l'une : ou les voisins de l'Europe l'attaqueront, et lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, et la laisseront en paix.

Dans le premier cas, voilà les occasions de cultiver le génie et les talens militaires, d'aguerrir et former des troupes ; les armées de la confédération seront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira sur les frontières apprendre la guerre, dans le sein de l'Europe on jouira de la paix ; et l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une et de l'autre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire de se battre chez soi, pour devenir guerrier ; et les Français sont-ils moins braves, parce que les provinces de Touraine et d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le second cas, on ne pourra plus s'aguerrir, il est vrai, mais on n'en aura plus besoin ; car à quoi bon s'exercer à la guerre, pour ne la faire à personne ? Lequel vaut le mieux, de cultiver un art funeste, ou de le rendre inutile ? S'il y avait un secret pour jouir d'une santé inaltérable, y aurait-il du bon sens

à le rejeter, pour ne pas ôter aux médecins l'occasion d'acquérir de l'expérience? Il reste à voir dans ce parallèle, lequel des deux arts est plus salutaire en soi, et mérite mieux d'être conservé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invasion subite, on sait bien que l'Europe n'en a point à craindre, et que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'est plus le temps de ces éruptions de Barbares, qui semblaient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la surface de la terre, il ne peut plus rien venir jusqu'à nous, qui ne soit prévu de très-loin. Il n'y a nulle puissance au monde, qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entière; et si jamais il en vient une, on l'on aura le temps de se préparer, ou l'on sera du moins plus en état de lui résister, étant unis en un corps, que quand il faudra terminer tout d'un coup de longs différends, et se réunir à la hâte.

Nous venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération bien pesés, se réduisent à rien. Nous demandons maintenant si quelqu'un dans le monde en oserait dire autant de ceux qui résultent de la manière actuelle de vider les différends entre

prince et prince par le droit du plus fort ; c'est-à-dire de l'état d'impolice et de guerre qu'engendre nécessairement l'indépendance absolue et mutuelle de tous les souverains dans la société imparfaite qui règne entre eux dans l'Europe. Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens, j'en vais résumer en peu de mots le sommaire, que je laisse examiner au lecteur.

1. Nul droit assuré que celui du plus fort. 2. Changemens continuels et inévitables de relations entre les peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit. 3. Point de sûreté parfaite, aussi long-temps que les voisins ne sont pas soumis ou anéantis. 4. Impossibilité générale de les anéantir, attendu qu'en subjuguant les premiers, on en trouve d'autres. 5. Précautions et frais immenses pour se tenir sur ses gardes. 6. Défaut de force et de défense dans les minorités et dans les révoltes ; car quand l'Etat se partage, qui peut soutenir un des partis contre l'autre ? 7. Défaut de sûreté dans les engagemens mutuels. 8. Jamais de justice à espérer d'autrui, sans des frais et des pertes immenses, qui ne l'obtiennent pas toujours, et dont l'objet disputé ne dédommage que

rarement. 9. Risque inévitable de ses États et quelquefois de sa vie, dans la poursuite de ses droits. 10. Nécessité de prendre part, malgré soi, aux querelles de ses voisins, et d'avoir la guerre quand on la voudrait le moins. 11. Interruption du commerce et des ressources publiques, au moment qu'elles sont le plus nécessaires. 12. Danger continuel de la part d'un voisin puissant, si l'on est faible; et d'une ligue, si l'on est fort. 13. Enfin inutilité de la sagesse où préside la fortune, désolation continuelle de peuples, affaiblissement de l'État dans les succès et dans les revers, impossibilité totale d'établir jamais un bon gouvernement, de compter sur son propre bien, et de rendre heureux, ni soi, ni les autres.

Récapitulons de même les avantages de l'arbitrage européen pour les princes confédérés.

1. Sûreté entière que leurs différends présens et futurs seront toujours terminés sans aucune guerre; sûreté incomparablement plus utile pour eux que ne serait, pour les particuliers, celle de n'avoir jamais de procès.

2. Sujets de contestations ôtés, ou réduits

à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes prétentions antérieures, qui compensera les renonciations, et affermira les possessions.

3. Sûreté entière et perpétuelle, et de la personne du prince, et de sa famille, et de ses Etats, et de l'ordre de succession fixé par les lois de chaque pays, tant contre l'ambition des prétendans injustes et ambitieux, que contre les révolutions des sujets rebelles.

4. Sûreté parfaite de l'exécution de tous les engagemens réciproques entre prince et prince, par la garantie de la république européenne.

5. Liberté et sûreté parfaite et perpétuelle à l'égard du commerce tant d'Etat à Etat, que de chaque Etat dans les régions éloignées.

6. Suppression totale et perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre et par mer en temps de guerre, et considérable diminution de leur dépense ordinaire en temps de paix.

7. Progrès sensible de l'agriculture et de la population, des richesses de l'Etat, et des revenus du prince.

8. Facilité de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire et l'autorité du

souverain, les ressources publiques, et le bonheur des peuples.

Je laisse, comme je l'ai déja dit, au jugement des lecteurs, l'examen de tous ces articles, et la comparaison de l'état de paix qui résulte de la confédération, avec l'état de guerre qui résulte de l'impolice européenne.

Si nous avons bien raisonné dans l'exposition de ce projet, il est démontré : premièrement, que l'établissement de la paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des souverains, et n'offre point à lever d'autre difficulté que leur résistance ; secondement, que cet établissement leur serait utile de toute manière, et qu'il n'y a nulle comparaison à faire, même pour eux, entre les inconvéniens et les avantages ; en troisième lieu, qu'il est raisonnable de supposer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt ; enfin, que cet établissement une fois formé sur le plan proposé, serait solide et durable, et remplirait parfaitement son objet. Sans doute, ce n'est pas à dire que les souverains adopteront ce projet ; (qui peut répondre de la raison d'autrui ?) mais seulement qu'ils l'adopteraient, s'ils consultaient leurs vrais intérêts : car on doit bien remarquer que nous n'avons point supposé les hommes tels qu'ils

devraient être, bons, généreux, désintéressés, et aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils sont, injustes, avides, et préférant leur intérêt à tout. La seule chose qu'on leur suppose, c'est assez de raison pour voir ce qui leur est utile, et assez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce projet demeure sans exécution, ce n'est donc pas qu'il soit chimérique; c'est que les hommes sont insensés, et que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des fous.

JUGEMENT
SUR LA
PAIX PERPÉTUELLE.

LE projet de la paix perpétuelle étant par son objet le plus digne d'occuper un homme de bien, fut aussi de tous ceux de l'abbé de *Saint-Pierre* celui qu'il médita le plus long-temps, et qu'il suivit avec le plus d'opiniâtreté : car on a peine à nommer autrement ce zèle de missionnaire qui ne l'abandonna jamais sur ce point, malgré l'évidente impossibilité du succès, le ridicule qu'il se donnait de jour en jour, et les dégoûts qu'il eut sans cesse à essuyer. Il semble que cette ame saine, uniquement attentive au bien public, mesurait les soins qu'elle donnait aux choses uniquement sur le degré de leur utilité, sans jamais se laisser rebuter par les obstacles, ni songer à l'intérêt personnel.

Si jamais vérité morale fut démontrée, il me semble que c'est l'utilité générale et particulière de ce projet. Les avantages qui résulteraient de son exécution, et pour chaque

prince, et pour chaque peuple, et pour toute l'Europe, sont immenses, clairs, incontestables; on ne peut rien de plus solide et de plus exact que les raisonnemens par lesquels l'auteur les établit : réalisez sa république européenne durant un seul jour, c'en est assez pour la faire durer éternellement; tant chacun trouverait par l'expérience son profit particulier dans le bien commun. Cependant ces mêmes princes qui la défendraient de toutes leurs forces si elle existait, s'opposeraient maintenant de même à son exécution, et l'empêcheront infailliblement de s'établir comme ils l'empêcheraient de s'éteindre. Ainsi l'ouvrage de l'abbé de *Saint-Pierre* sur la paix perpétuelle paraît d'abord inutile pour la produire, et superflu pour la conserver; c'est donc une vaine spéculation, dira quelque lecteur impatient; non, c'est un livre solide et sensé, et il est très-important qu'il existe.

Commençons par examiner les difficultés de ceux qui ne jugent pas des raisons par la raison, mais seulement par l'événement, et qui n'ont rien à objecter contre ce projet, sinon qu'il n'a pas été exécuté. En effet diront-ils, sans doute, si ses avantages sont si réels,

pourquoi donc les souverains de l'Europe ne l'ont-ils pas adopté ? Pourquoi négligent-ils leur propre intérêt si cet intérêt leur est si bien démontré ? Voit-on qu'ils rejettent d'ailleurs les moyens d'augmenter leurs revenus et leur puissance ? Si celui-ci était aussi bon pour cela qu'on le prétend, est-il croyable qu'ils en fussent moins empressés que de tous ceux qui les égarent depuis si long-temps, et qu'ils préférassent mille ressources trompeuses à un profit évident ?

Sans doute, cela est croyable ; à-moins qu'on ne suppose que leur sagesse est égale à leur ambition, et qu'ils voient d'autant mieux leurs avantages qu'ils les désirent plus fortement; au-lieu que c'est la grande punition des excès de l'amour-propre de recourir toujours à des moyens qui l'abusent, et que l'ardeur même des passions est presque toujours ce qui les détourne de leur but. Distinguons donc en politique, ainsi qu'en morale, l'intérêt réel de l'intérêt apparent; le premier se trouverait dans la paix perpétuelle, cela est démontré dans le projet; le second se trouve dans l'état d'indépendance absolue qui soustrait les souverains à l'empire de la loi pour les soumettre à celui de la fortune. Semblables à

un pilote insensé, qui, pour faire montre d'un vain savoir, et commander à ses matelots, aimerait mieux flotter entre des rochers durant la tempête, que d'assujétir son vaisseau par des ancres.

Toute l'occupation des rois, ou de ceux qu'ils chargent de leurs fonctions, se rapporte à deux seuls objets, étendre leur domination au-dehors, et la rendre plus absolue au-dedans; toute autre vue, ou se rapporte à l'une de ces deux, ou ne leur sert que de prétexte; telles sont celles du *bien public*, du *bonheur des sujets*, de la *gloire de la nation*, mots à jamais proscrits du cabinet, et si lourdement employés dans les édits publics, qu'ils n'annoncent jamais que des ordres funestes, et que le peuple gémit d'avance quand ses maîtres lui parlent de leurs soins paternels.

Qu'on juge sur ces deux maximes fondamentales comment les princes peuvent recevoir une proposition qui choque directement l'une, et qui n'est guère plus favorable à l'autre; car on sent bien que par la diète européenne le gouvernement de chaque Etat n'est pas moins fixé que par ses limites, qu'on ne peut garantir les princes de la révolte des sujets, sans garantir en même-temps les sujets de la

tyrannie des princes, et qu'autrement l'institution ne saurait subsister. Or, je demande s'il y a dans le monde un seul souverain qui, borné ainsi pour jamais dans ses projets les plus chéris, supportât sans indignation la seule idée de se voir forcé d'être juste, non-seulement avec les étrangers, mais même avec ses propres sujets.

Il est facile encore de comprendre que d'un côté la guerre et les conquêtes, et de l'autre les progrès du despotisme s'entr'aident mutuellement; qu'on prend à discrétion dans un peuple d'esclaves, de l'argent, et des hommes, pour en subjuguer d'autres; que réciproquement la guerre fournit un prétexte aux exactions pécuniaires, et un autre non moins spécieux d'avoir toujours de grandes armées pour tenir le peuple en respect. Enfin chacun voit assez que les princes conquérans font pour le moins autant la guerre à leurs sujets qu'à leurs ennemis, et que la condition des vainqueurs n'est pas meilleure que celle des vaincus: *J'ai battu les Romains*, écrivait *Annibal* aux Carthaginois; *envoyez-moi des troupes: j'ai mis l'Italie à contribution, envoyez-moi de l'argent.* Voilà ce que signifient les *Te Deum*, les feux de joie,

et l'alégresse du peuple aux triomphes de ses maîtres.

Quant aux différends entre prince et prince ; peut-on espérer de soumettre à un tribunal supérieur, des hommes qui osent se vanter de ne tenir leur pouvoir que de leur épée, et qui ne font mention de Dieu même que parce qu'il est au ciel ? Les souverains se soumettront-ils dans leurs querelles à des voies juridiques que toute la rigueur des lois n'a jamais pu forcer les particuliers d'admettre dans les leurs ? Un simple gentilhomme offensé dédaigne de porter ses plaintes au tribunal des maréchaux de France, et vous voulez qu'un roi porte les siennes à la diète européenne ? encore y a-t-il cette différence ; que l'un péche contre les lois, et expose doublement sa vie ; au-lieu que l'autre n'expose guère que ses sujets ; qu'il use, en prenant les armes, d'un droit avoué de tout le genre-humain, et dont il prétend n'être comptable qu'à Dieu seul.

Un prince qui met sa cause au hasard de la guerre, n'ignore pas qu'il court des risques : mais il en est moins frappé que des avantages qu'il se promet, parce qu'il craint bien moins la fortune qu'il n'espère de sa propre sagesse :

s'il est puissant, il compte sur ses forces ; s'il est faible, il compte sur ses alliances ; quelquefois il lui est utile au-dedans de purger de mauvaises humeurs, d'affaiblir des sujets indociles, d'essuyer même des revers, et le politique habile sait tirer avantage de ses propres défaites. J'espère qu'on se souviendra que ce n'est pas moi qui raisonne ainsi, mais le sophiste de cour qui préfère un grand territoire, et peu de sujets pauvres et soumis, à l'empire inébranlable que donnent au prince la justice et les lois sur un peuple heureux et florissant.

C'est encore par le même principe qu'il réfute en lui-même l'argument tiré de la suspension du commerce, de la dépopulation, du dérangement des finances, et des pertes réelles que cause une vaine conquête. C'est un calcul très-fautif que d'évaluer toujours en argent les gains ou les pertes des souverains ; le degré de puissance qu'ils ont en vue, ne se compte point par les millions qu'on possède. Le prince fait toujours circuler ses projets ; il veut commander pour s'enrichir, et s'enrichir pour commander ; il sacrifiera tour-à-tour l'un et l'autre pour acquérir celui des deux qui lui manque, mais ce n'est qu'afin

de parvenir à les posséder enfin tous les deux ensemble qu'il les poursuit séparément : car pour être le maître des hommes et des choses, il faut qu'il ait à-la-fois l'empire et l'argent.

Ajoutons enfin, sur les grands avantages qui doivent résulter pour le commerce, d'une paix générale et perpétuelle, qu'ils sont bien en eux-mêmes certains et incontestables, mais qu'étant communs à tous ils ne seront réels pour personne, attendu que de tels avantages ne se sentent que par leurs différences, et pour augmenter sa puissance relative on ne doit chercher que des biens exclusifs.

Sans cesse abusés par l'apparence des choses, les princes rejeteraient donc cette paix, quand ils peseraient leurs intérêts eux-mêmes; que sera-ce quand ils les feront peser par leurs ministres dont les intérêts sont toujours opposés à ceux du peuple, et presque toujours à ceux du prince ? Les ministres ont besoin de la guerre pour se rendre nécessaires, pour jeter le prince dans des embarras dont il ne puisse se tirer sans eux, et pour perdre l'État, s'il le faut, plutôt que leur place; ils en ont besoin pour vexer le peuple, sous prétexte des nécessités publiques; ils en ont besoin pour placer leurs créatures, gagner sur

les marchés, et faire en secret mille odieux monopoles; ils en ont besoin pour satisfaire leurs passions, et s'expulser mutuellement; ils en ont besoin pour s'emparer du prince en le tirant de la cour quand il s'y forme contre eux des intrigues dangereuses: ils perdraient toutes ces ressources par la paix perpétuelle, et le public ne laisse pas de demander pourquoi, si ce projet est possible, ils ne l'ont pas adopté? Il ne voit pas qu'il n'y a rien d'impossible dans ce projet, sinon qu'il soit adopté par eux. Que feront-ils donc pour s'y opposer? ce qu'ils ont toujours fait: ils le tourneront en ridicule.

Il ne faut pas non plus croire avec l'abbé de *Saint-Pierre*, que même avec la bonne volonté que les princes, ni leurs ministres n'auront jamais, il fût aisé de trouver un moment favorable à l'exécution de ce système. Car il faudrait pour cela que la somme des intérêts particuliers ne l'emportât pas sur l'intérêt commun, et que chacun crût voir dans le bien de tous le plus grand bien qu'il peut espérer pour lui-même. Or, ceci demande un concours de sagesse dans tant de têtes, et un concours de rapports dans tant d'intérêts, qu'on ne doit guère espérer du hasard l'ac-

cord fortuit de toutes les circonstances nécessaires ; cependant si cet accord n'a pas lieu, il n'y a que la force qui puisse y suppléer ; et alors il n'est plus question de persuader, mais de contraindre, et il ne faut plus écrire des livres, mais lever des troupes.

Ainsi, quoique le projet fût très-sage, les moyens de l'exécuter se sentaient de la simplicité de l'auteur. Il s'imaginait bonnement qu'il ne fallait qu'assembler un congrès, y proposer ses articles, qu'on les allait signer, et que tout serait fait. Convenons que dans tous les projets de cet honnête homme, il voyait assez bien l'effet des choses quand elles seraient établies, mais il jugeait comme un enfant des moyens de les établir.

Je ne voudrais, pour prouver que le projet de la république chrétienne n'est pas chimérique, que nommer son premier auteur : car assurément *Henri IV* n'était pas fou, ni *Sully* visionnaire. L'abbé de *Saint-Pierre* s'autorisait de ces grands noms pour renouveler leur systême. Mais quelle différence dans le temps, dans les circonstances; dans la proposition, dans la manière de la faire, et dans son auteur! Pour en juger, jetons un coup d'œil sur la situation générale des choses

au moment choisi par *Henri IV*, pour l'exécution de son projet.

La grandeur de *Charles-Quint*, qui régnait sur une partie du monde et fesait trembler l'autre, l'avait fait aspirer à la monarchie universelle avec de grands moyens de succès et de grands talens pour les employer; son fils plus riche et moins puissant, suivant sans relâche un projet qu'il n'était pas capable d'exécuter, ne laissa pas de donner à l'Europe des inquiétudes continuelles, et la maison d'Autriche avait pris un tel ascendant sur les autres puissances, que nul prince ne régnait en sûreté s'il n'était bien avec elle. *Philippe III*, moins habile encore que son père, hérita de toutes ses prétentions. L'effroi de la puissance espagnole tenait encore l'Europe en respect, et l'Espagne continuait à dominer plutôt par l'habitude de commander que par le pouvoir de se faire obéir. En effet, la révolte des Pays-bas, les armemens contre l'Angleterre, les guerres civiles de France avaient épuisé les forces d'Espagne et les trésors des Indes; la maison d'Autriche, partagée en deux branches, n'agissait plus avec le même concert; et quoique l'empereur s'efforçât de maintenir ou recouvrer en Allemagne l'autorité de *Charles-Quint*, il ne fesait qu'alié-

ner les princes et fomenter des ligues qui ne tardèrent pas d'éclore et faillirent à le détrôner. Ainsi se préparait de loin la décadence de la maison d'Autriche, et le rétablissement de la liberté commune. Cependant nul n'osait le premier hasarder de secouer le joug, et s'exposer seul à la guerre; l'exemple d'*Henri IV* même, qui s'en était tiré si mal, ôtait le courage à tous les autres. D'ailleurs, si l'on excepte le duc de Savoie, trop faible et trop subjugué pour rien entreprendre, il n'y avait pas parmi tant de souverains un seul homme de tête en état de former et soutenir une entreprise; chacun attendait du temps et des circonstances le moment de briser ses fers. Voilà quel était en gros l'état des choses quand *Henri* forma le plan de la république chrétienne, et se prépara à l'exécuter. Projet bien grand, bien admirable en lui-même, et dont je ne veux pas ternir l'honneur, mais qui ayant pour raison secrète l'espoir d'abaisser un ennemi redoutable, recevoit de ce pressant motif une activité qu'il eût difficilement tirée de la seule utilité commune.

Voyons maintenant quels moyens ce grand-homme avait employés à préparer une si haute entreprise. Je compterais volontiers pour le

premier d'en avoir bien vu toutes les difficutés : de telle sorte qu'ayant formé ce projet dès son enfance, il le médita toute sa vie, et réserva l'exécution pour sa vieillesse ; conduite qui prouve premièrement ce désir ardent et soutenu qui, seul dans les choses difficiles, peut vaincre les grands obstacles, et de plus, cette sagesse patiente et réfléchie qui s'applanit les routes de longue main à force de prévoyance et de préparation : car il y a bien de la différence entre les entreprises nécessaires dans lesquelles la prudence même veut qu'on donne quelque chose au hasard, et celles que le succès seul peut justifier, parce qu'ayant pu se passer de les faire, on n'a dû les tenter qu'à coup sûr. Le profond secret qu'il garda toute sa vie jusqu'au moment de l'exécution, était encore aussi essentiel que difficile dans une si grande affaire où le concours de tant de gens était nécessaire, et que tant de gens avaient intérêt de traverser. Il paraît que quoiqu'il eût mis la plus grande partie de l'Europe dans son parti et qu'il fût ligué avec les plus puissans potentats, il n'eut jamais qu'un seul confident qui connût toute l'étendue de son plan ; et par un bonheur que le ciel n'accorda qu'au meilleur des rois, ce confident fut un ministre

intègre. Mais sans que rien transpirât de ses grands desseins, tout marchait en silence vers leur exécution. Deux fois *Sully* était allé à Londres; la partie était liée avec le roi *Jacques*, et le roi de Suède était engagé de son côté : la ligue était conclue avec les protestans d'Allemagne ; on était même sûr des princes d'Italie, et tous concouraient au grand but sans pouvoir dire quel il était, comme les ouvriers qui travaillent séparément aux pièces d'une nouvelle machine dont ils ignorent la forme et l'usage. Qu'est-ce donc qui favorisait ce mouvement général? était-ce la paix perpétuelle que nul ne prévoyait et dont peu se seraient souciés? était-ce l'intérêt public qui n'est jamais celui de personne? L'abbé de *Saint-Pierre* eût pu l'espérer; mais réellement chacun ne travaillait que dans la vue de son intérêt particulier, qu'*Henri* avait eu le secret de leur montrer à tous sous une face très-attrayante. Le roi d'Angleterre avait à se délivrer des continuelles conspirations des catholiques de son Royaume, toutes fomentées par l'Espagne. Il trouvait de plus un grand avantage à l'affranchissement des Provinces-unies qui lui coûtaient beaucoup à soutenir, et le mettaient chaque jour à la

veille d'une guerre qu'il redoutait, ou à laquelle il aimait mieux contribuer une fois avec tous les autres, afin de s'en délivrer pour toujours. Le roi de Suède voulait s'assurer de la Poméranie et mettre un pied dans l'Allemagne. L'électeur Palatin, alors protestant et chef de la confession d'Ausbourg, avait des vues sur la Bohême, et entrait dans toutes celles du roi d'Angleterre. Les princes d'Allemagne avaient à réprimer les usurpations de la maison d'Autriche. Le duc de Savoie obtenait Milan et la couronne de Lombardie qu'il désirait avec ardeur. Le pape même, fatigué de la tyrannie espagnole, était de la partie au moyen du royaume de Naples qu'on lui avait promis. Les Hollandais, mieux payés que tous les autres, gagnaient l'assurance de leur liberté. Enfin outre l'intérêt commun d'abaisser une puissance orgueilleuse qui voulait dominer par-tout, chacun en avait un particulier, très-vif, très-sensible, et qui n'était point balancé par la crainte de substituer un tyran à l'autre, puisqu'il était convenu que les conquêtes seraient partagées entre tous les alliés, excepté la France et l'Angleterre qui ne pouvaient rien garder pour elles. C'en était assez pour calmer les plus inquiets

sur l'ambition *d'Henri IV:* mais ce sage prince n'ignorait pas qu'en ne se réservant rien par ce traité, il y gagnait pourtant plus qu'aucun autre ; car sans rien ajouter à son patrimoine, il lui suffisait de diviser celui du seul plus puissant que lui, pour devenir le plus puissant lui-même, et l'on voit très-clairement qu'en prenant toutes les précautions qui pouvaient assurer le succès de l'entreprise, il ne négligeait pas celles qui devaient lui donner la primauté dans le corps qu'il voulait instituer.

De plus; ses apprêts ne se bornaient point à former au-dehors des ligues redoutables, ni à contracter alliance avec ses voisins et ceux de son ennemi. En intéressant tant de peuples à l'abaissement du premier potentat de l'Europe, il n'oubliait pas de se mettre en état par lui-même de le devenir à son tour. Il employa quinze ans de paix à faire des préparatifs dignes de l'entreprise qu'il méditait. Il remplit d'argent ses coffres, ses arsenaux d'artillerie, d'armes, de munitions; il ménagea de loin des ressources pour les besoins imprévus : mais il fit plus que tout cela sans doute, en gouvernant sagement ses peuples, en déracinant insensiblement toutes les semences de

divisions, et en mettant un si bon ordre à ses finances qu'elles pussent fournir à tout sans fouler ses sujets; de sorte que tranquille au-dedans, et redoutable au dehors, il se vit en état d'armer et d'entretenir soixante mille hommes et vingt vaisseaux de guerre, de quitter son royaume sans y laisser la moindre source de désordre, et de faire la guerre durant six ans sans toucher à ses revenus ordinaires ni mettre un sou de nouvelles impositions.

A tant de préparatifs, ajoutez pour la conduite de l'entreprise le même zèle et la même prudence qui l'avaient formée tant de la part de son ministre que de la sienne. Enfin à la tête des expéditions militaires un capitaine tel que lui, tandis que son adversaire n'en avait plus à lui opposer, et vous jugerez si rien de ce qui peut annoncer un heureux succès manquait à l'espoir du sien. Sans avoir pénétré ses vues, l'Europe attentive à ses immenses préparatifs en attendait l'effet avec une sorte de frayeur. Un léger prétexte allait commencer cette grande révolution, une guerre qui devait être la dernière préparait une paix immortelle, quand un évène-

ment dont l'horrible mystère doit augmenter l'effroi, vint bannir à jamais le dernier espoir du monde. Le même coup qui trancha les jours de ce bon roi, replongea l'Europe dans d'éternelles guerres qu'elle ne doit plus espérer de voir finir. Quoi qu'il en soit, voilà les moyens qu'*Henri IV* avait rassemblés pour former le même établissement que l'abbé de *Saint-Pierre* prétendait faire avec un livre.

Qu'on ne dise donc point que si son système n'a pas été adopté, c'est qu'il n'était pas bon; qu'on dise au contraire qu'il était trop bon pour être adopté: car le mal et les abus dont tant de gens profitent s'introduisent d'eux-mêmes; mais ce qui est utile au public ne s'introduit guère que par la force, attendu que les intérêts particuliers y sont presque toujours opposés. Sans doute la paix perpétuelle est à-présent un projet bien absurde; mais qu'on nous rende un *Henri IV* et un *Sully*, la paix perpétuelle redeviendra un projet raisonnable; ou plutôt, admirons un si beau plan, mais consolons-nous de ne pas le voir exécuter; car cela ne peut se faire que par des moyens violens et redoutables à

l'humanité. On ne voit point de ligues fédératives s'établir autrement que par des révolutions; et sur ce principe, qui de nous oserait dire si cette ligue européenne est à désirer ou à craindre? Elle ferait peut-être plus de mal tout-d'un-coup qu'elle n'en préviendrait pour des siècles.

POLYSYNODIE

DE L'ABBÉ

DE SAINT-PIERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité dans la monarchie d'une forme de gouvernement subordonnée au prince.

Si les princes regardaient les fonctions du gouvernement comme des devoirs indispensables, les plus capables s'en trouveraient les plus surchargés ; leurs travaux comparés à leurs forces leur paraîtraient toujours excessifs, et on les verrait aussi ardens à resserrer leurs Etats ou leurs droits, qu'ils sont avides d'étendre les uns et les autres ; et le poids de la couronne écraserait bientôt la plus forte tête qui voudrait sérieusement la porter. Mais loin d'envisager leur pouvoir par ce qu'il y a de pénible et d'obligatoire, ils n'y voient que le plaisir de commander ; et comme le peuple

n'est à leurs yeux que l'instrument de leurs fantaisies, plus ils ont de fantaisies à contenter, plus le besoin d'usurper augmente ; et plus ils sont bornés et petits d'entendement, plus ils veulent être grands et puissans en autorité.

Cependant le plus absolu despotisme exige encore un travail pour se soutenir : quelques maximes qu'il établisse à son avantage, il faut toujours qu'il les couvre d'un leurre d'utilité publique ; qu'employant la force des peuples contre eux-mêmes, il les empêche de la réunir contre lui ; qu'il étouffe continuellement la voix de la nature, et le cri de la liberté toujours prêt à sortir de l'extrême oppression. Enfin, quand le peuple ne serait qu'un vil troupeau sans raison, encore faudrait-il des soins pour le conduire ; et le prince qui ne songe point à rendre heureux ses sujets, n'oublie pas, au-moins, s'il n'est insensé, de conserver son patrimoine.

Qu'a-t-il donc à faire pour concilier l'indolence avec l'ambition, la puissance avec les plaisirs, et l'empire des dieux avec la vie animale ? Choisir pour soi les vains honneurs, l'oisiveté, et remettre à d'autres les fonctions pénibles du gouvernement, en se réservant

tout au plus de chasser ou changer ceux qui s'en acquittent trop mal ou trop bien. Par cette méthode, le dernier des hommes tiendra paisiblement et commodément le sceptre de l'univers ; plongé dans d'insipides voluptés, il promènera, s'il veut, de fête en fête son ignorance et son ennui. Cependant, on le traitera de conquérant, d'invincible, de roi des rois, d'empereur *auguste*, de monarque du monde., et de majesté sacrée. Oublié sur le trône, nul aux yeux de ses voisins, et même à ceux de ses sujets, encensé de tous sans être obéi de personne, faible instrument de la tyrannie des courtisans et de l'esclavage du peuple, on lui dira qu'il règne et il croira régner. Voilà le tableau général du gouvernement de toute monarchie trop étendue. Qui veut soutenir le monde, et n'a pas les épaules d'*Hercule*, doit s'attendre d'être écrasé.

Le souverain d'un grand empire n'est guère au fond que le ministre de ses ministres, ou le représentant de ceux qui gouvernent sous lui. Ils sont obéis en son nom ; et quand il croit leur faire exécuter sa volonté, c'est lui qui, sans le savoir, exécute la leur. Cela ne saurait être autrement ; car comme il ne peut voir que par leurs yeux, il faut nécessairement qu'il

les laisse agir par ses mains. Forcé d'abandonner à d'autres ce qu'on appelle le détail (1) et que j'appellerais, moi, l'essentiel du gouvernement, il se réserve les grandes affaires, le verbiage des ambassadeurs, les tracasseries de ses favoris, et tout au plus le choix de ses maîtres; car il en faut avoir malgré soi, si-tôt qu'on a tant d'esclaves. Que lui importe, au reste, une bonne ou une mauvaise administration? Comment son bonheur serait-il troublé par la misère du peuple, qu'il ne peut voir; par ses plaintes, qu'il ne peut entendre; et par les désordres publics, dont il ne saura jamais rien? Il en est de la gloire

(1) Ce qui importe aux citoyens, c'est d'être gouvernés justement et paisiblement. Au surplus, que l'Etat soit grand, puissant, et florissant, c'est l'affaire particulière du prince, et les sujets n'y ont aucun intérêt. Le monarque doit donc premièrement s'occuper du détail en quoi consiste la liberté civile, la sûreté du peuple et même la sienne, à bien des égards. Après cela, s'il lui reste du temps à perdre, il peut le donner à toutes ces grandes affaires qui n'intéressent personne, qui ne naissent jamais que des vices du gouvernement, qui par conséquent ne sont rien pour un peuple heureux, et sont peu de chose pour un roi sage.

des princes comme des trésors de cet insensé, propriétaire en idée de tous les vaisseaux qui arrivaient au port : l'opinion de jouir de tout l'empêchait de rien désirer, et il n'était pas moins heureux des richesses qu'il n'avait point, que s'il les eût possédées.

Que ferait de mieux le plus juste prince avec les meilleures intentions, si-tôt qu'il entreprend un travail que la nature a mis au-dessus de ses forces ? Il est homme et se charge des fonctions d'un dieu, comment peut-il espérer de les remplir ? Le sage, s'il en peut être sur le trône, renonce à l'empire ou le partage ; il consulte ses forces ; il mesure sur elles les fonctions qu'il veut remplir ; et pour être un roi vraiment grand, il ne se charge point d'un grand royaume. Mais ce que ferait le sage a peu de rapport à ce que feront les princes. Ce qu'ils feront toujours, cherchons au-moins comment ils peuvent le faire le moins mal qu'il soit possible.

Avant que d'entrer en matière, il est bon d'observer que si par miracle quelque grande ame peut suffire à la pénible charge de la royauté, l'ordre héréditaire établi dans les successions, et l'extravagante éducation des héritiers du trône, fourniront toujours cent imbécilles

imbécilles pour un vrai roi ; qu'il y aura des minorités, des maladies, des temps de délire et de passion qui ne laisseront souvent à la tête de l'Etat qu'un simulacre de prince. Il faut cependant que les affaires se fassent. Chez tous les peuples qui ont un roi, il est donc absolument nécessaire d'établir une forme de gouvernement qui puisse se passer du roi ; et dès qu'il est posé qu'un souverain peut rarement gouverner par lui-même, il ne s'agit plus que de savoir comment il peut gouverner par autrui ; c'est à résoudre cette question qu'est destiné le discours sur la polysynodie.

CHAPITRE II.

Trois formes spécifiques de gouvernement subordonné.

Un monarque, dit l'abbé de *St.-Pierre*, peut n'écouter qu'un seul homme dans toutes ses affaires, et lui confier toute son autorité, comme autrefois les rois de France la donnaient aux maires du palais, et comme les princes orientaux la confient encore aujourd'hui à celui qu'on nomme grand-visir en

Turquie, Pour abréger, j'appellerai visirat cette sorte de ministère.

Ce monarque peut aussi partager son autorité entre deux ou plusieurs hommes qu'il écoute chacun séparément sur la sorte d'affaire qui leur est commise, à-peu-près comme fesait *Louis XIV* avec *Colbert* et *Louvois*. C'est cette forme que je nommerai dans la suite demi-visirat.

Enfin ce monarque peut faire discuter dans des assemblées les affaires du gouvernement, et former à cet effet autant de conseils qu'il y a de genres d'affaires à traiter. Cette forme de ministère que l'abbé *St.-Pierre* appelle pluralité de conseils ou Polysynodie, est à-peu-près, selon lui, celle que le régent duc d'*Orléans* avait établie sous son administration; et ce qui lui donne un plus grand poids encore, c'était aussi celle qu'avait adoptée l'élève du vertueux *Fénélon*.

Pour choisir entre ces trois formes et juger de celle qui mérite la préférence, il ne suffit pas de les considérer en gros et par la première face qu'elles présentent; il ne faut pas, non plus, opposer les abus de l'une à la perfection de l'autre, ni s'arrêter seulement à certains momens passagers de désordre ou

d'éclat, mais les supposer toutes aussi parfaites qu'elles peuvent l'être dans leur durée, et chercher en cet état leurs rapports et leurs différences. Voilà de quelle manière on peut en faire un parallèle exact.

CHAPITRE III.

Rapport de ces formes à celles du gouvernement suprême.

Les maximes élémentaires de la politique peuvent déjà trouver ici leur application. Car le visirat, le demi-visirat, et la polysynodie se rapportent manifestement dans l'économie du gouvernement subalterne aux trois formes spécifiques du gouvernement suprême; et plusieurs des principes qui conviennent à l'administration souveraine, peuvent aisément s'appliquer au ministère. Ainsi le visirat doit avoir généralement plus de vigueur et de célérité, le demi-visirat plus d'exactitude et de soin, et la polysynodie plus de justice et de constance. Il est sûr encore que comme la démocratie tend naturellement à l'aristocratie, et l'aristocratie à la monarchie; de même

la polysynodie tend au demi-visirat, et le demi-visirat au visirat. Ce progrès de la force publique vers le relâchement qui oblige de renforcer les ressorts, se retarde ou s'accélère à proportion que toutes les parties de l'Etat sont bien ou mal constituées ; et comme on ne parvient au despotisme et au visirat que quand tous les autres ressorts sont usés, c'est, à mon avis, un projet mal conçu de prétendre abandonner cette forme pour en prendre une des précédentes : car nulle autre ne peut plus suffire à tout un peuple qui a pu supporter celle-là. Mais, sans vouloir quitter l'une pour l'autre, il est cependant utile de connaître celle des trois qui vaut le mieux. Nous venons de voir que, par une analogie assez naturelle, la polysynodie mérite déjà la préférence ; il reste à rechercher si l'examen des choses mêmes pourra la lui confirmer : mais avant que d'entrer dans cet examen, commençons par une idée plus précise de la forme que, selon notre auteur, doit avoir la polysynodie.

CHAPITRE IV.

Partage et départemens des conseils.

LE gouvernement d'un grand Etat tel que la France, renferme en soi huit objets principaux qui doivent former autant de départemens, et par conséquent avoir chacun leur conseil particulier. Ces huit parties sont : la justice, la police, les finances, le commerce, la marine, la guerre, les affaires étrangères, et celles de la religion. Il doit y avoir encore un neuvième conseil, qui, formant la liaison de tous les autres, unisse toutes les parties du gouvernement, où les grandes affaires traitées et discutées en dernier ressort n'attendent plus que de la volonté du prince leur entière décision, et qui pensant et travaillant au besoin pour lui, supplée à son défaut, lorsque les maladies, la minorité, la vieillesse, ou l'aversion du travail empêchent le roi de faire ses fonctions : ainsi ce conseil général doit toujours être sur pied ou pour la nécessité présente ou par précaution pour le besoin à venir.

CHAPITRE V.

Manière de les composer.

A l'égard de la manière de composer ces conseils, la plus avantageuse qu'on y puisse employer paraît être la méthode du scrutin ; car par toute autre voie il est évident que la synodie ne sera qu'apparente, que les conseils n'étant remplis que des créatures des favoris, il n'y aura point de liberté réelle dans les suffrages, et qu'on n'aura sous d'autres noms qu'un véritable visirat ou demi-visirat. Je ne m'étendrai point ici sur la méthode et les avantages du scrutin ; comme il fait un des points capitaux du système du gouvernement de l'abbé de *Saint-Pierre*, j'en traite ailleurs plus au long. Je me contenterai de remarquer que quelque forme de ministère qu'on admette, il n'y a point d'autre méthode par laquelle on puisse être assuré de donner toujours la préférence au plus vrai mérite ; raison qui montre plutôt l'avantage que la facilité de faire adopter le scrutin dans les cours des rois.

Cette première précaution en suppose d'autres qui la rendent utile ; car il le serait peu de choisir au scrutin entre les sujets qu'on ne connaîtrait pas, et l'on ne saurait connaître la capacité de ceux qu'on n'a point vu travailler dans le genre auquel on les destine. Si donc il faut des grades dans le militaire, depuis l'enseigne jusqu'au maréchal de France, pour former les jeunes officiers et les rendre capables des fonctions qu'ils doivent remplir un jour ; n'est-il pas plus important encore d'établir des grades semblables dans l'administration civile, depuis les commis jusqu'aux présidens des conseils ? Faut-il moins de temps et d'expérience pour apprendre à conduire un peuple que pour commander une armée ? les connaissances de l'homme d'Etat sont-elles plus faciles à acquérir que celle de l'homme de guerre ? ou le bon ordre est-il moins nécessaire dans l'économie politique que dans la discipline militaire ? Les grades scrupuleusement observés ont été l'école de tant de grands-hommes qu'a produits la république de Venise, et pourquoi ne commencerait-on pas d'aussi loin à Paris pour servir le prince, qu'à Venise pour servir l'Etat ?

Je n'ignore pas que l'intérêt des visirs s'oppose à cette nouvelle police; je sais bien qu'ils ne veulent point être assujétis à des formes qui gênent leur despotisme, qu'ils ne veulent employer que des créatures qui leur soient entièrement dévouées, et qu'ils puissent d'un mot replonger dans la poussière d'où ils les tirent. Un homme de naissance, de son côté, qui n'a pour cette foule de valets que le mépris qu'ils méritent, dédaigne d'entrer en concurrence avec eux dans la même carrière; et le gouvernement de l'Etat est toujours prêt à devenir la proie du rebut de ses citoyens. Aussi n'est-ce point sous le visirat, mais sous la seule polysynodie, qu'on peut espérer d'établir dans l'administration civile des grades honnêtes qui ne supposent pas la bassesse mais le mérite, et qui puissent rapprocher la noblesse des affaires dont on affecte de l'éloigner, et qu'elle affecte de mépriser à son tour.

CHAPITRE VI.

Circulation des départemens.

De l'établissement des grades, s'ensuit la nécessité de faire circuler les départemens entre les membres de chaque conseil, et même d'un conseil à l'autre, afin que chaque membre, éclairé successivement sur toutes les parties du gouvernement, devienne un jour capable d'opiner dans le conseil général, et de participer à la grande administration.

Cette vue de faire circuler les départemens, est due au Régent qui l'établit dans le conseil des finances; et si l'autorité d'un homme qui connaissait si bien les ressorts du gouvernement, ne suffit pas pour la faire adopter, on ne peut disconvenir au-moins des avantages sensibles qui naîtraient de cette méthode. Sans doute, il peut y avoir des cas où cette circulation paraîtrait peu utile, ou difficile à établir dans la polysynodie : mais elle n'y est jamais impossible, et jamais praticable dans le visirat, ni dans le demi-visirat : or,

il est important, par beaucoup de très-fortes raisons, d'établir une forme d'administration où cette circulation puisse avoir lieu.

1°. Premièrement, pour prévenir les malversations des commis, qui changeant de bureaux avec leurs maîtres, n'auront pas le temps de s'arranger pour leurs friponneries, aussi commodément qu'ils le font aujourd'hui : ajoutez qu'étant pour ainsi dire, à la discrétion de leurs successeurs, ils seront plus réservés, en changeant de département, à laisser les affaires de celui qu'ils quittent, dans un état qui pourrait les perdre, si par hasard leur successeur se trouvait honnête homme, ou leur ennemi. 2°. En second lieu, pour obliger les conseillers mêmes à mieux veiller sur leur conduite, ou sur celle de leurs commis; de peur d'être taxés de négligence, et de pis encore, quand leur gestion changera d'objet sans cesse, et chaque fois sera connue de leur successeur. 3°. Pour exciter entre les membres d'un même corps, une émulation louable, à qui passera son prédécesseur dans le même travail. 4°. Pour corriger, par ces fréquens changemens, les abus que les erreurs, les préjugés, et les pas-

sions de chaque sujet, auront introduits dans son administration : car parmi tant de caractères différens qui régiront successivement la même partie, leurs fautes se corrigeront mutuellement, et tout ira plus constamment à l'objet commun. 5°. Pour donner à chaque membre d'un conseil, des connaissances plus nettes et plus étendues des affaires et de leurs divers rapports ; ensorte qu'ayant manié les autres parties, il voie distinctement ce que la sienne est au tout, qu'il ne se croie pas toujours le plus important personnage de l'Etat, et ne nuise pas au bien général, pour mieux faire celui de son département. 6°. Pour que tous les avis soient mieux portés en connaissance de cause, que chacun entende toutes les matières sur lesquelles il doit opiner, et qu'une plus grande uniformité de lumières mette plus de concorde et de raison dans les délibérations communes. 7°. Pour exercer l'esprit et les talens des ministres : car, portés à se reposer et s'appesantir sur un même travail, ils ne s'en font enfin qu'une routine qui resserre et circonscrit, pour ainsi dire, le génie par l'habitude. Or, l'attention est à l'esprit ce que l'exercice est au corps ; c'est elle

qui lui donne de la vigueur, de l'adresse, et qui le rend propre à supporter le travail : ainsi l'on peut dire que chaque conseiller d'Etat, en revenant, après quelques années de circulation, à l'exercice de son premier département, s'en trouvera réellement plus capable, que s'il n'en eût point du tout changé. Je ne nie pas que s'il fût demeuré dans le même il n'eût acquis plus de facilité à expédier les affaires qui en dépendent; mais je dis qu'elles eussent été moins bien faites, parce qu'il eût eu des vues plus bornées, et qu'il n'eût pas acquis une connaissance aussi exacte des rapports qu'ont ses affaires avec celles des autres départemens : de sorte qu'il ne perd d'un côté, dans la circulation, que pour gagner d'un autre beaucoup davantage. 8°. Enfin, pour ménager plus d'égalité dans le pouvoir, plus d'indépendance entre les conseillers d'Etat, et par conséquent plus de liberté dans les suffrages : autrement, dans un conseil nombreux en apparence, on n'aurait réellement que deux ou trois opinans, auxquels tous les autres seraient assujétis, à-peu-près, comme ceux qu'on appelait autrefois à Rome, *senatores pedarii*, qui pour l'ordinaire, regardaient

daient moins à l'avis, qu'à l'auteur : inconvénient d'autant plus dangereux, que ce n'est jamais en faveur du meilleur parti qu'on a besoin de gêner les voix.

On pourrait pousser encore plus loin cette circulation des départemens, en l'étendant jusqu'à la présidence même ; car s'il était de l'avantage de la république romaine, que les consuls redevinssent au bout de l'an simples sénateurs, en attendant un nouveau consulat, pourquoi ne serait-il pas de l'avantage du royaume, que les présidens redevinssent, après deux ou trois ans, simples conseillers, en attendant une nouvelle présidence? Ne serait-ce pas, pour ainsi dire, proposer un prix tous les trois ans, à ceux de la compagnie qui, durant cet intervalle, se distingueraient dans leur corps? ne serait-ce pas un nouveau ressort très-propre à entretenir dans une continuelle activité le mouvement de la machine publique? et le vrai secret d'animer le travail commun, n'est-il pas d'y proportionner toujours le salaire?

CHAPITRE VII.

Autres avantages de cette circulation.

JE n'entrerai point dans le détail des avantages de la circulation portée à ce dernier degré. Chacun doit voir que les déplacemens devenus nécessaires par la décrépitude, ou l'affaiblissement des présidens, se feront ainsi sans dureté et sans effort ; que les ex-présidens des conseils particuliers, auront encore un objet d'élévation, qui sera de siéger dans le conseil général, et les membres de ce conseil celui d'y pouvoir présider à leur tour ; que cette alternative de subordination et d'autorité, rendra l'une et l'autre en même-temps plus parfaite et plus douce ; que cette circulation de la présidence est le plus sûr moyen d'empêcher la polysynodie de pouvoir dégénérer en visirat ; et qu'en général, la circulation répartissant avec plus d'égalité les lumières et le pouvoir du ministère entre plusieurs membres, l'autorité royale domine plus aisément sur chacun d'eux : toutcela doit sauter aux yeux d'un lecteur intelligent ; et s'il fallait tout dire, il ne faudrait rien abréger.

CHAPITRE VIII.

Que la polysynodie est l'administration en sous-ordre la plus naturelle.

JE m'arrête ici par la même raison sur la forme de la polysynodie, après avoir établi les principes généraux sur lesquels on la doit ordonner pour la rendre utile et durable. S'il s'y présente d'abord quelque embarras, c'est qu'il est toujours difficile de maintenir long-temps ensemble deux gouvernemens aussi différens dans leurs maximes, que le monarchique et le républicain, quoiqu'au fond cette union produisît peut-être un tout parfait et le chef-d'œuvre de la politique. Il faut donc bien distinguer la forme apparente qui règne par-tout, de la forme réelle dont il est ici question : car on peut dire en un sens, que la polysynodie est la première et la plus naturelle de toutes les administrations en sous-ordre, même dans la monarchie.

En effet, comme les premières lois nationales furent faites par la nation assemblée en corps, de même les premières délibérations du prince

furent faites avec les principaux de la nation, assemblés en conseil. Le prince a des conseillers avant que d'avoir des visirs ; il trouve les uns, et fait les autres. L'ordre le plus élevé de l'Etat en forme naturellement le synode, ou conseil général. Quand le monarque est élu, il n'a qu'à présider, et tout est fait : mais quand il faut choisir un ministre, ou des favoris, on commence à introduire une forme arbitraire, où la brigue et l'inclination naturelle ont bien plus de part que la raison, ni la voix du peuple. Il n'est pas moins simple, que dans autant d'affaires de différentes natures qu'en offre le gouvernement, le parlement national se divise en divers comités, toujours sous la présidence du roi, qui leur assigne à chacun les matières sur lesquelles ils doivent délibérer ; et voilà les conseils particuliers, nés du conseil général, dont ils sont les membres naturels, et la synodie changée en polysynodie ; forme que je ne dis pas être, en cet état, la meilleure, mais bien la première et la plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Et la plus utile.

CONSIDÉRONS maintenant la droite fin du gouvernement, et les obstacles qui l'en éloignent. Cette fin est sans contredit le plus grand intérêt de l'Etat et du roi ; ces obstacles sont, outre le défaut de lumières, l'intérêt particulier des administrateurs ; d'où il suit que, plus ces intérêts particuliers trouvent de gêne et d'opposition, moins ils balacent l'intérêt public ; de sorte que s'ils pouvaient se heurter et se détruire mutuellement, quelque vifs qu'on les supposât, ils deviendraient nuls dans la délibération, et l'intérêt public serait seul écouté. Quel moyen plus sûr peut-on donc avoir d'anéantir tous ces intérêts particuliers, que de les opposer entr'eux par la multiplication des opinans ? Ce qui fait les intérêts particuliers, c'est qu'ils ne s'accordent point; car s'ils s'accordaient, ce ne serait plus un intérêt particulier mais commun. Or, en détruisant tous ces intérêts, l'un par l'autre, reste l'intérêt public, qui doit gagner

dans la délibération tout ce que perdent les intérêts particuliers.

Quand un visir opine sans témoins devant son maître, qu'est-ce qui gêne alors son intérêt personnel? A-t-il besoin de beaucoup d'adresse pour en imposer à un homme aussi borné que doivent l'être ordinairement les rois, circonscrits par tout ce qui les environne dans un si petit cercle de lumières? sur des exposés falsifiés, sur des prétextes spécieux, sur des raisonnemens sophistiques, qui l'empêche de déterminer le prince, avec ces grands mots *d'honneur de la couronne, et de bien de l'Etat*, aux entreprises les plus funestes, quand elles lui sont personnellement avantageuses? Certes, c'est grand hasard si deux intérêts particuliers aussi actifs que celui du visir et celui du prince, laissent quelque influence à l'intérêt public dans les délibérations du cabinet.

Je sais bien que les conseillers d'Etat seront des hommes comme les visirs; je ne doute pas qu'ils n'aient souvent, ainsi qu'eux, des intérêts particuliers opposés à ceux de la nation, et qu'ils ne préférassent volontiers les premiers aux autres en opinant. Mais dans une assemblée dont tous les membres sont clair-voyans,

et n'ont pas les mêmes intérêts, chacun entreprendrait vainement d'amener les autres à ce qui lui convient exclusivement : sans persuader personne, il ne ferait que se rendre suspect de corruption et d'infidélité. Il aura beau vouloir manquer à son devoir, il n'osera le tenter, ou le tentera vainement, au milieu de tant d'observateurs. Il fera donc de nécessité vertu, en sacrifiant publiquement son intérêt particulier au bien de la patrie ; et soit réalité, soit hypocrisie, l'effet sera le même en cette occasion pour le bien de la société. C'est qu'alors un intérêt particulier très-fort, qui est celui de sa réputation, concourt avec l'intérêt public : au-lieu qu'un visir qui sait, à la faveur des ténèbres du cabinet, dérober à tous les yeux le secret de l'Etat, se flatte toujours qu'on ne pourra distinguer ce qu'il fait en apparence pour l'intérêt public, de ce qu'il fait réellement pour le sien ; et comme, après tout, ce visir ne dépend que de son maître qu'il trompe aisément, il s'embarrasse fort peu des murmures de tout le reste.

CHAPITRE X.

Autres avantages.

De ce premier avantage on en voit découler une foule d'autres, qui ne peuvent avoir lieu sans lui. Premièrement, les résolutions de l'Etat seront moins souvent fondées sur des erreurs de fait, parce qu'il ne sera pas aussi aisé à ceux qui feront le rapport des faits, de les déguiser devant une assemblée éclairée, où se trouveront presque toujours d'autres témoins de l'affaire, que devant un prince qui n'a rien vu que par les yeux de son visir. Or, il est certain que la plupart des résolutions d'Etat dépendent de la connaissance des faits ; et l'on peut dire même en général, qu'on ne prend guère d'opinions fausses, qu'en supposant vrais des faits qui sont faux, ou faux des faits qui sont vrais. En second lieu, les impôts seront portés à un excès moins insupportable, lorsque le prince pourra être éclairé sur la véritable situation de ses peuples, et sur ses véritables besoins ; mais ces lumières, ne les trouvera-

t-il pas plus aisément dans un conseil, dont plusieurs membres n'auront aucun maniement des finances, ni aucun ménagement à garder, que dans un visir qui veut fomenter les passions de son maître, ménager les fripons en faveur, enrichir ses créatures, et faire sa main pour lui-même ? On voit encore que les femmes auront moins de pouvoir, et que par conséquent l'Etat en ira mieux. Car il est plus aisé à une femme intrigante de placer un visir que cinquante conseillers, et de séduire un homme que tout un collège. On voit que les affaires ne seront plus suspendues, ou bouleversées par le déplacement d'un visir ; qu'elles seront plus exactement expédiées, quand, liées par une commune délibération, l'exécution sera, cependant, partagée entre plusieurs conseillers, qui auront chacun leur département, que lorsqu'il faut que tout sorte d'un même bureau ; que les systêmes politiques seront mieux suivis, et les règlemens beaucoup mieux observés, quand il n'y aura plus de révolutions dans le ministère, et que chaque visir ne se fera plus un point d'honneur de détruire tous les établissemens utiles de celui qui l'aura précédé ; de sorte qu'on sera sûr qu'un projet, une fois

formé, ne sera plus abandonné, que lorsque l'exécution en aura été reconnue impossible, ou mauvaise.

A toutes ces conséquences, ajoutez-en deux non moins certaines, mais plus importantes encore, qui n'en sont que le dernier résultat, et doivent leur donner un prix que rien ne balance aux yeux du vrai citoyen. La première, que dans un travail commun, le mérite, les talens, l'intégrité, se feront plus aisément connaître et récompenser; soit dans les membres des conseils qui seront sans cesse sous les yeux les uns des autres, et de tout l'Etat, soit dans le royaume entier, où nulles actions remarquables, nuls hommes dignes d'être distingués, ne peuvent se dérober long-temps aux regards d'une assemblée qui veut et peut tout voir, et où la jalousie et l'émulation des membres les porteront souvent à se faire des créatures, qui effacent en mérite celles de leurs rivaux; la seconde et dernière conséquence est, que les honneurs et les emplois distribués avec plus d'équité et de raison, l'intérêt de l'Etat et du prince, mieux écouté dans les délibérations, les affaires mieux expédiées, et le mérite plus honoré, doivent nécessairement réveiller dans le cœur du peuple cet amour de la patrie qui

est le plus puissant ressort d'un sage gouvernement, et qui ne s'éteint jamais chez les citoyens que par la faute des chefs (2)

Tels sont les effets nécessaires d'une forme de gouvernement qui force l'intérêt particulier à céder à l'intérêt général. La polysynodie offre encore d'autres avantages, qui donnent un nouveau prix à ceux-là. Des assemblées nombreuses et éclairées fourniront plus de lumières sur les expédiens; et l'expérience confirme que les délibérations d'un sénat sont, en général, plus sages et mieux digérées que celles d'un visir. Les rois seront plus instruits de leurs affaires; ils ne sauraient assister aux conseils sans s'en instruire; car c'est là qu'on ose dire la vérité, et les membres de chaque conseil auront le plus grand intérêt que le prince y assiste assidument, pour en soutenir le pouvoir, ou pour en autoriser les résolutions. Il y aura moins de vexations et d'injustices de la part des plus forts, car un conseil sera plus accessible que le trône aux opprimés; ils courront moins de risque à y porter leurs plaintes, et ils trouveront toujours dans

(2) Il y a plus de ruse et de secret dans le visirat, mais il y a plus de lumières et de droiture dans la synodie.

quelques membres plus de protecteurs contre les violences des autres, que sous le visirat, contre un seul homme qui peut tout, ou contre un demi-visir d'accord avec ses collègues, pour faire renvoyer à chacun d'eux le jugement des plaintes qu'on fait contre lui. L'État souffrira moins de la minorité, de la faiblesse, ou de la caducité du prince. Il n'y aura jamais de ministre assez puissant, pour se rendre, s'il est de grande naissance, redoutable à son maître même, ou pour écarter et mécontenter les grands, s'il est né de bas lieu; par conséquent, il y aura d'un côté, moins de levains de guerre civile, et de l'autre, plus de sûreté pour la conservation des droits de la maison royale. Il y aura moins aussi de guerres étrangères, parce qu'il y aura moins de gens intéressés à les susciter, et qu'ils auront moins de pouvoir pour en venir à bout. Enfin le trône en sera mieux affermi de toutes manières; la volonté du prince, qui n'est ou ne doit être que la volonté publique, mieux exécutée, et par conséquent la nation plus heureuse.

Au reste, mon auteur convient lui-même que l'exécution de son plan ne serait pas également avantageuse en tous temps, et qu'il y a des momens de crise et de trouble où il faut

substituer aux conseils permanens des commissions extraordinaires, et que quand les finances, par exemple, sont dans un certain désordre, il faut nécessairement les donner à débrouiller à un seul homme, comme *Henri IV* fit à *Rosni*, et *Louis XIV* à *Colbert*. Ce qui signifierait que les conseils ne sont bons, pour faire aller les affaires, que quand elles vont toutes seules; en effet, pour ne rien dire de la polysynodie même du Régent, l'on sait les risées qu'excita dans des circonstances épineuses ce ridicule conseil de raison, étourdiment demandé par les notables de l'assemblée de Rouen, et adroitement accordé par *Henri IV*. Mais comme les finances des républiques sont en général mieux administrées que celles des monarchies, il est à croire qu'elles le seront mieux, ou du-moins plus fidèlement par un conseil que par un ministre; et que si, peut-être, un conseil est d'abord moins capable de l'activité nécessaire pour les tirer d'un état de désordre, il est aussi moins sujet à la négligence, ou à l'infidélité qui les y font tomber: ce qui ne doit pas s'entendre d'une assemblée passagère et subordonnée, mais d'une véritable polysynodie, où les conseils aient réellement le

pouvoir qu'ils paraissent avoir, où l'administration des affaires ne leur soit pas enlevée par des demi-visirs, et où sous les noms spécieux de *conseil d'Etat*, ou de *conseil des finances*, ces corps ne soient pas seulement des tribunaux de justice, ou des chambres des comptes.

CHAPITRE XI.

Conclusion.

Quoique les avantages de la polysynodie ne soient pas sans inconvéniens, et que les inconvéniens des autres formes d'administration ne soient pas sans avantages, du-moins apparens, quiconque fera sans partialité le parallèle des uns et des autres, trouvera que la polysynodie n'a point d'inconvéniens essentiels qu'un bon gouvernement ne puisse aisément supporter; au-lieu que tous ceux du visirat et du demi-visirat, attaquent les fondemens mêmes de la constitution; qu'une administration non interrompue peut se perfectionner sans cesse, progrès impossibles dans les intervalles et les révolutions du visirat; que la marche égale et

unie d'une polysynodie, comparée avec quelques momens brillans du visirat, est un sophisme grossier, qui n'en saurait imposer au vrai politique, parce que ce sont deux choses fort différentes que l'administration rare et passagère d'un bon visir, et la forme générale du visirat, où l'on a toujours des siècles de désordre, sur quelques années de bonne conduite; que la diligence et le secret, les seuls vrais avantages du visirat, beaucoup plus nécessaires dans les mauvais gouvernemens que dans les bons, sont de faibles supplémens au bon ordre, à la justice, et à la prévoyance, qui préviennent les maux au-lieu de les réparer; qu'on peut encore se procurer ces supplémens au besoin dans la polysynodie par des commissions extraordinaires, sans que le visirat ait jamais pareille ressource pour les avantages dont il est privé; que même l'exemple de l'ancien sénat de Rome, et de celui de Venise, prouve que des commissions ne sont pas toujours nécessaires dans un conseil, pour expédier les plus importantes affaires promptement et secrètement; que le visirat et le demi-visirat avilissant, corrompant, dégradant les ordres inférieurs, exigeraient pourtant des hommes parfaits dans

ce premier rang ; qu'on n'y peut guère monter ou s'y maintenir qu'à force de crimes, ni s'y bien comporter qu'à force de vertus ; qu'ainsi toujours en obstacle à lui-même, le gouvernement engendre continuellement les vices qui le dépravent, et consumant l'Etat pour se renforcer, périt enfin comme un édifice qu'on voudrait élever sans cesse avec des matériaux tirés de ses fondemens. C'est ici la considération la plus importante aux yeux de l'homme d'Etat, et celle à laquelle je vais m'arrêter. La meilleure forme de gouvernement, ou du-moins la plus durable, est celle qui fait les hommes tels qu'elle a besoin qu'ils soient. Laissons les lecteurs réfléchir sur cet axiôme, ils en feront aisément l'application.

JUGEMENT

SUR LA

POLYSYNODIE.

De tous les ouvrages de l'abbé de *Saint-Pierre*, le discours sur la polysynodie est, à mon avis, le plus approfondi, le mieux raisonné, celui où l'on trouve le moins de répétitions, et même le mieux écrit; éloge dont le sage auteur se serait fort peu soucié, mais qui n'est pas indifférent aux lecteurs superficiels. Aussi cet écrit n'était-il qu'une ébauche qu'il prétendait n'avoir pas eu le temps d'abréger, mais qu'en effet il n'avait pas eu le temps de gâter pour vouloir tout dire; et Dieu garde un lecteur impatient des abrégés de sa façon!

Il a su même éviter dans ce discours, le reproche si commode aux ignorans, qui ne savent mesurer le possible que sur l'existant, ou aux méchans qui ne trouvent bon que ce qui sert à leur méchanceté, lorsqu'on montre aux uns et aux autres, que ce qui est pourrait être mieux; il a, dis-je, évité cette grande

prise que la sottise routinée a presque toujours sur les nouvelles vues de la raison, avec ces mots tranchans de *projets en l'air*, et de *rêveries ;* car quand il écrivait en faveur de la polysynodie, il la trouvait établie dans son pays. Toujours paisible et sensé, il se plaisait à montrer à ses compatriotes les avantages du gouvernement auquel ils étaient soumis ; il en fesait une comparaison raisonnable et discrète avec celui dont ils venaient d'éprouver la rigueur. Il louait le système du prince régnant ; il en déduisait les avantages ; il montrait ceux qu'on y pouvait ajouter ; et les additions mêmes qu'il demandait, consistaient moins, selon lui, dans des changemens à faire, que dans l'art de perfectionner ce qui était fait. Une partie de ces vues lui étaient venues sous le règne de *Louis XIV* ; mais il avait eu la sagesse de les taire, jusqu'à ce que l'intérêt de l'Etat, celui du gouvernement et le sien, lui permissent de les publier.

Il faut convenir cependant, que sous un même nom, il y avait une extrême différence entre la polysynodie qui existait, et celle que proposait l'abbé de *St.-Pierre ;* et pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera que l'administration qu'il citait en exemple, lui servait

bien plus de prétexte que de modèle pour celle qu'il avait imaginée. Il tournait même avec assez d'adresse, en objections contre son propre système, les défauts à relever dans celui du régent; et sous le nom de réponses à ses objections, il montrait sans danger, et ces défauts, et leurs remèdes. Il n'est pas impossible que le régent, quoique souvent loué dans cet écrit par des tours qui ne manquent pas d'adresse, ait pénétré la finesse de cette critique, et qu'il ait abandonné l'abbé de *Saint-Pierre* par pique autant que par faiblesse, plus offensé peut-être des défauts qu'on trouvait dans son ouvrage, que flatté des avantages qu'on y fesait remarquer. Peut-être aussi lui sut-il mauvais gré d'avoir, en quelque manière, dévoilé ses vues secrètes, en montrant que son établissement n'était rien moins que ce qu'il devait être pour devenir avantageux à l'Etat, et prendre une assiète fixe et durable. En effet, on voit clairement que c'était la forme de polysynodie établie sous la régence, que l'abbé de *St-Pierre* accusait de pouvoir trop aisément dégénérer en demi-visirat, et même en visirat; d'être susceptible, aussi-bien que l'un et l'autre, de corruption dans ses membres, et de concert entre eux

contre l'intérêt public ; de n'avoir jamais d'autre sûreté pour sa durée, que la volonté du monarque régnant ; enfin de n'être propre que pour les princes laborieux, et d'être par conséquent, plus souvent contraire que favorable au bon ordre et à l'expédition des affaires. C'était l'espoir de remédier à ces divers inconvéniens, qui l'engageait à proposer une autre polysynodie entièrement différente de celle qu'il feignait de ne vouloir que perfectionner.

Il ne faut donc pas que la conformité des noms fasse confondre son projet avec cette ridicule polysynodie dont il voulait autoriser la sienne, mais qu'on appelait dès-lors par dérision les soixante et dix ministres, et qui fut réformée au bout de quelques mois sans avoir rien fait qu'achever de tout gâter : car la manière dont cette administration avait été établie fait assez voir qu'on ne s'était pas soucié qu'elle allât mieux, et qu'on avait bien plus songé à rendre le parlement méprisable au peuple qu'à donner réellement à ses membres l'autorité qu'on feignait de leur confier. C'était un piége aux pouvoirs intermédiaires semblable à celui que leur avait déjà tendu *Henri IV* à l'assemblée de Rouen, piége dans lequel

la vanité les fera toujours donner, et qui les humiliera toujours. L'ordre politique et l'ordre civil ont dans les monarchies des principes si différens et des règles si contraires, qu'il est presque impossible d'allier les deux administrations, et qu'en général les membres des tribunaux sont peu propres pour les conseils; soit que l'habitude des formalités nuise à l'expédition des affaires qui n'en veulent point, soit qu'il y ait une incompatibilité naturelle entre ce qu'on appelle maximes d'Etat et la justice et les lois.

Au reste, laissant les faits à part, je croirais, quant à moi, que le prince et le philosophe pouvaient avoir tous deux raison sans s'accorder dans leur systéme; car, autre chose est l'administration passagère et souvent orageuse d'une régence, et autre chose une forme de gouvernement durable et constante qui doit faire partie de la constitution de l'Etat. C'est ici, ce me semble, qu'on retrouve le défaut ordinaire à l'abbé de *St.-Pierre*, qui est de n'appliquer jamais assez bien ses vues aux hommes, aux temps, aux circonstances, et d'offrir toujours comme des facilités pour l'exécution d'un projet, des avantages qui lui servent souvent d'obstacles. Dans le plan

dont il s'agit, il voulait modifier un gouvernement que sa longue durée a rendu déclinant, par des moyens tout-à-fait étrangers à sa constitution présente : il voulait lui rendre cette vigueur universelle qui met, pour ainsi dire, toute la personne en action. C'était comme s'il eût dit à un vieillard décrépit et goutteux : marchez, travaillez; servez-vous de vos bras et de vos jambes; car l'exercice est bon à la santé.

En effet ce n'est rien moins qu'une révolution dont il est question dans la polysynodie, et il ne faut pas croire parce qu'on voit actuellement des conseils dans les cours des princes et que ce sont des conseils qu'on propose, qu'il y ait peu de différence d'un système à l'autre. La différence est telle, qu'il faudrait commencer par détruire tout ce qui existe pour donner au gouvernement la forme imaginée par l'abbé de *St.-Pierre*, et nul n'ignore combien est dangereux dans un grand Etat le moment d'anarchie et de crise qui précède nécessairement un établissement nouveau. La seule introduction du scrutin devait faire un renversement épouvantable, et donner plutôt un mouvement convulsif et continuel à chaque partie qu'une nouvelle vigueur au corps.

Qu'on juge du danger d'émouvoir une fois les masses énormes qui composent la monarchie française ! qui pourra retenir l'ébranlement donné, ou prévoir tous les effets qu'il peut produire ? Quand tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes, et de donner une autre forme à l'Etat que celle où l'a successivement amené une durée de treize cents ans ? Que le gouvernement actuel soit encore celui d'autrefois, ou que durant tant de siècles il ait changé de nature insensiblement, il est également imprudent d'y toucher. Si c'est le même, il faut le respecter ; s'il a dégénéré, c'est par la force du temps et des choses, et la sagesse humaine n'y peut rien. Il ne suffit pas de considérer les moyens qu'on veut employer, si l'on ne regarde encore les hommes dont on se veut servir : or, quand toute une nation ne sait plus s'occuper que de niaiseries, quelle attention peut-elle donner aux grandes choses ; et dans un pays où la musique est devenue une affaire d'Etat, que seront les affaires d'Etat sinon des chansons ? Quand on voit tout Paris en fermentation pour une place de

baladin ou de bel-esprit, et les affaires de l'académie ou de l'opéra faire oublier l'intérêt du prince et la gloire de la nation ; que doit-on espérer des affaires publiques rapprochées d'un tel peuple et transportées de la cour à la ville ? Quelle confiance peut-on avoir au scrutin des conseils, quand on voit celui d'une académie au pouvoir des femmes ? seront-elles moins empressées à placer des ministres que des savans, ou se connaîtront-elles mieux en politique qu'en éloquence ? Il est bien à craindre que de tels établissemens dans un pays où les mœurs sont en dérision, ne se fissent pas tranquillement, ne se maintinssent guère sans troubles, et ne donnassent pas les meilleurs sujets.

D'ailleurs, sans entrer dans cette vieille question de la vénalité des charges qu'on ne peut agiter que chez des gens mieux pourvus d'argent que de mérite, imagine-t-on quelque moyen praticable d'abolir en France cette vénalité ? ou penserait-on qu'elle pût subsister dans une partie du gouvernement et le scrutin dans l'autre, l'une dans les tribunaux, l'autre dans les conseils, et que les seules places qui restent à la faveur seraient abandonnées aux élections ? Il faudrait avoir des

vues

vues bien courtes et bien fausses pour vouloir allier des choses si dissemblables, et fonder un même systême sur des principes si différens. Mais laissons ces applications, et considérons la chose en elle-même.

Quelles sont les circonstances dans lesquelles une monarchie héréditaire peut sans révolutions être tempérée par des formes qui la rapprochent de l'aristocratie ? Les corps intermédiaires entre le prince et le peuple, peuvent-ils, doivent-ils avoir une jurisdiction indépendante l'un de l'autre ; ou s'ils sont précaires et dépendans du prince, peuvent-ils jamais entrer comme parties intégrantes dans la constitution de l'Etat, et même avoir une influence réelle dans les affaires ? Questions préliminaires qu'il fallait discuter, et qui ne semblent pas faciles à résoudre : car s'il est vrai que la pente naturelle est toujours vers la corruption, et par conséquent vers le despotisme, il est difficile de voir par quelles ressources de politique le prince, même quand il le voudrait, pourrait donner à cette pente une direction contraire qui ne pût être changée par ses successeurs ni par leurs ministres. L'abbé de *St.-Pierre* ne prétendait pas, à la vérité, que sa nouvelle forme ôtât rien

à l'autorité royale : car il donne aux conseils la délibération des matières et laisse au roi seul la décision : ces différens conseils, dit-il, sans empêcher le roi de faire tout ce qu'il voudra, le préserveront souvent de vouloir des choses nuisibles à sa gloire et à son bonheur ; ils porteront devant lui le flambeau de la vérité pour lui montrer le meilleur chemin et le garantir des piéges. Mais cet homme éclairé pouvait-il se payer lui-même de si mauvaises raisons ? espérait-il que les yeux des rois pussent voir les objets à travers les lunettes des sages ? Ne sentait-il pas qu'il fallait nécessairement que la délibération des conseils devînt bientôt un vain formulaire ou que l'autorité royale en fût altérée ? et n'avouait-il pas lui-même que c'était introduire un gouvernement mixte, où la forme républicaine s'alliait à la monarchique ? En effet des corps nombreux dont le choix ne dépendrait pas entièrement du prince, et qui n'auraient par eux-mêmes aucun pouvoir, deviendraient bientôt un fardeau inutile à l'Etat ; sans mieux faire aller les affaires, ils ne feraient qu'en retarder l'expédition par de longues formalités, et pour me servir de ses propres termes, ne seraient que des conseils de parade. Les

favoris du prince, qui le sont rarement du public, et qui, par conséquent, auraient peu d'influence dans des conseils formés au scrutin, décideraient seuls toutes les affaires ; le prince n'assisterait jamais aux conseils sans avoir déjà pris son parti sur tout ce qu'on y devrait agiter, ou n'en sortirait jamais sans consulter de nouveau dans son cabinet, avec ses favoris, sur les résolutions qu'on y aurait prises ; enfin, il faudrait nécessairement que les conseils devinssent méprisables, ridicules, et tout-à-fait inutiles, ou que les rois perdissent de leur pouvoir : alternative à laquelle ceux-ci ne s'exposeront certainement pas, quand même il en devrait résulter le plus grand bien de l'Etat et le leur.

Voilà, ce me semble, à-peu-près les côtés par lesquels l'abbé de *Saint-Pierre* eût dû considérer le fond de son systême pour en bien établir les principes ; mais il s'amuse, au-lieu de cela, à résoudre cinquante mauvaises objections qui ne valaient pas la peine d'être examinées, ou, qui pis est, à faire lui-même de mauvaises réponses quand les bonnes se présentent naturellement, comme s'il cherchait à prendre plutôt le tour d'esprit de ses opposans, pour les ramener à la raison,

que le langage de la raison pour convaincre les sages.

Par exemple, après s'être objecté que dans la polysynodie chacun des conseillers a son plan général ; que cette diversité produit nécessairement des décisions qui se contredisent, et des embarras dans le mouvement total ; il répond à cela qu'il ne peut y avoir d'autre plan général que de chercher à perfectionner les réglemens qui roulent sur toutes les parties du gouvernement. Le meilleur plan général n'est-ce pas, dit-il, celui qui va le plus droit au plus grand bien de l'Etat dans chaque affaire particulière ? D'où il tire cette conclusion très-fausse que les divers plans généraux, ni par conséquent les réglemens et les affaires qui s'y rapportent, ne peuvent jamais se croiser ou se nuire mutuellement.

En effet, le plus grand bien de l'Etat n'est pas toujours une chose si claire, ni qui dépende autant qu'on le croirait du plus grand bien de chaque partie ; comme si les mêmes affaires ne pouvaient pas avoir entr'elles une infinité d'ordres divers et de liaisons plus ou moins fortes qui forment autant de différences dans les plans généraux. Ces plans bien digérés sont toujours doubles, et renferment dans

un systéme comparé la forme actuelle de l'Etat et sa forme perfectionnée selon les vues de l'auteur. Or, cette perfection dans un tout aussi composé que le corps politique, ne dépend pas seulement de celle de chaque partie, comme pour ordonner un palais il ne suffit pas d'en bien disposer chaque pièce; mais il faut de plus considérer les rapports du tout, les liaisons les plus convenables, l'ordre le plus commode, la plus facile communication, le plus parfait ensemble, et la symétrie la plus régulière. Ces objets généraux sont si importans, que l'habile architecte sacrifie au mieux du tout mille avantages particuliers qu'il aurait pu conserver dans une ordonnance moins parfaite et moins simple. De même, le politique ne regarde en particulier ni les finances, ni la guerre, ni le commerce; mais il rapporte toutes ces parties à un objet commun; et des proportions qui leur conviennent le mieux, résultent les plans généraux dont les dimentions peuvent varier de mille manières, selon les idées et les vues de ceux qui les ont formés, soit en cherchant la plus grande perfection du tout, soit en cherchant la plus facile exécution, sans qu'il soit aisé quelquefois de démêler

celui de ces plans qui mérite la préférence. Or, c'est de ces plans qu'on peut dire que si chaque conseil et chaque conseiller a le sien, il n'y aura que contradictions dans les affaires et qu'embarras dans le mouvement commun : mais le plan général, au-lieu d'être celui d'un homme ou d'un autre ne doit être et n'est en effet dans la polysynodie que celui du gouvernement ; et c'est à ce grand modèle que se rapportent nécessairement les délibérations communes de chaque conseil, et le travail particulier de chaque membre. Il est certain même qu'un pareil plan se médite et se conserve mieux dans le dépôt d'un conseil que dans la tête d'un ministre et même d'un prince ; car chaque visir a son plan qui n'est jamais celui de son devancier, et chaque demi-visir aussi le sien, qui n'est ni celui de son devancier, ni celui de son collègue : aussi voit-on généralement les républiques changer moins de systêmes que les monarchies. D'où je conclus avec l'abbé de *Saint-Pierre*, mais par d'autres raisons, que la polysynodie est plus favorable que le visirat et le demi-visirat à l'unité du plan général.

A l'égard de la forme particulière de sa polysynodie et des détails dans lesquels il

entre pour la déterminer, tout cela est très-bien vu et fort bon séparément pour prévenir les inconvéniens auxquels chaque chose doit remédier : mais quand on en viendrait à l'exécution, je ne sais s'il régnerait assez d'harmonie dans le tout ensemble : car il paraît que l'établissement des grades s'accorde mal avec celui de la circulation, et le scrutin plus mal encore avec l'un et l'autre; d'ailleurs, si l'établissement est dangereux à faire, il est à craindre que, même après l'établissement fait, ces différens ressorts ne causent mille embarras et mille dérangemens dans le jeu de la machine, quand il s'agira de la faire marcher.

La circulation de la présidence en particulier, serait un excellent moyen pour empêcher la polysynodie de dégénérer bientôt en visirat, si cette circulation pouvait durer, et qu'elle ne fût pas arrêtée par la volonté du prince, en faveur du premier des présidens qui aura l'art toujours recherché de lui plaire. C'est-à-dire que la polysynodie durera jusqu'à ce que le roi trouve un visir à son gré; mais sous le visirat même on n'a pas un visir plutôt que cela. Faible remède, que celui dont la vertu s'éteint à l'approche du mal qu'il devrait guérir !

N'est-ce pas encore un mauvais expédient de nous donner la nécessité d'obtenir les suffrages une seconde fois comme un frein pour empêcher les présidens d'abuser de leur crédit la première ? Ne sera-t-il pas plus court et plus sûr d'en abuser au point de n'avoir plus que faire de suffrages ? et notre auteur lui-même n'accorde-t il pas au prince le droit de prolonger au besoin les présidens à sa volonté, c'est-à-dire d'en faire de véritables visirs ? Comment n'a-t-il pas apperçu mille fois dans le cours de sa vie et de ses écrits, combien c'est une vaine occupation de rechercher des formes durables pour un état de choses qui dépend toujours de la volonté d'un seul homme ?

Ces difficultés n'ont pas échappé à l'abbé de *Saint-Pierre*, mais peut-être lui convenait-il mieux de les dissimuler que de les résoudre. Quand il parle de ces contradictions et qu'il feint de les concilier, c'est par des moyens si absurdes et des raisons si peu raisonnables qu'on voit bien qu'il est embarrassé, ou qu'il ne procède pas de bonne foi. Serait-il croyable qu'il eût mis en avant si hors de propos, et compté parmi ces moyens l'amour de la patrie, le bien public, le désir de la

vraie gloire, et d'autres chimères évanouies depuis long-temps, ou dont il ne reste plus de traces que dans quelques petites républiques ? Penserait-il sérieusement que rien de tout cela pût réellement influer dans la forme d'un gouvernement monarchique ; et après avoir cité les Grecs, les Romains, et même quelques modernes qui avaient des ames anciennes, n'avoue-t-il pas lui-même qu'il serait ridicule de fonder la constitution de l'Etat sur des maximes éteintes ? Que fait-il donc pour suppléer à ces moyens étrangers dont il reconnaît l'insuffisance ? Il lève une difficulté par une autre, établit un système sur un système, et fonde sa polysynodie sur sa république européenne. Cette république, dit-il, étant garante de l'exécution des capitulations impériales pour l'Allemagne, des capitulations parlementaires pour l'Angleterre, des *Pacta Conventa* pour la Pologne; ne pourrait-elle pas l'être aussi des capitulations royales signées au sacre des rois pour la forme du gouvernement, lorsque cette forme serait passée en loi fondamentale ? et après tout, garantir les rois de tomber dans la tyrannie des *Nérons*, n'est-ce pas les garantir eux et leur postérité de leur ruine totale ?

On peut, dit-il encore, faire passer le réglement de la polysynodie en forme de loi fondamentale dans les états-généraux du royaume, la faire juger au sacre des rois, et lui donner ainsi la même autorité qu'à la loi salique.

La plume tombe des mains, quand on voit un homme sensé proposer sérieusement de semblables expédiens.

Ne quittons point cette matière sans jeter un coup-d'œil général sur les trois formes de ministère comparées dans cet ouvrage.

Le visirat est la dernière ressource d'un Etat défaillant : c'est un palliatif quelquefois nécessaire qui peut lui rendre pour un temps une certaine vigueur apparente : mais il y a dans cette forme d'administration une multiplication de forces tout-à-fait superflue dans un gouvernement sain. Le monarque et le visir sont deux machines exactement semblables, dont l'une devient inutile si-tôt que l'autre est en mouvement : car en effet, selon le mot de *Grotius, qui regit rex est.* Ainsi l'Etat supporte un double poids qui ne produit qu'un effet simple. Ajoutez à cela qu'une grande partie de la force du visirat étant employée à rendre le visir nécessaire et à le maintenir en place, est inutile ou nuisible à

l'Etat. Aussi l'abbé de *Saint-Pierre* appelle-t-il avec raison le visirat une forme de gouvernement grossière, barbare, pernicieuse aux peuples, dangereuse pour les rois, funeste aux maisons royales; et l'on peut dire qu'il n'y a point de gouvernement plus déplorable au monde que celui où le peuple est réduit à désirer un visir. Quant au demi-visirat, il est avantageux sous un roi qui sait gouverner et réunir dans ses mains toutes les rênes de l'Etat; mais sous un prince faible ou peu laborieux, cette administration est mauvaise, embarrassée, sans système et sans vues, faute de liaison entre les parties et d'accord entre les ministres, sur-tout si quelqu'un d'entre eux, plus adroit ou plus méchant que les autres, tend en secret au visirat. Alors tout se passe en intrigues de cour, l'Etat demeure en langueur; et pour trouver la raison de tout ce qui se fait sous un semblable gouvernement, il ne faut pas demander à quoi cela sert, mais à quoi cela nuit.

Pour la polysynodie de l'abbé de *Saint-Pierre*, je ne saurais voir qu'elle puisse être utile ni praticable dans aucune véritable monarchie; mais seulement dans une sorte de gouvernement mixte, où le chef ne soit que

le président des conseils, n'ait que la puissance exécutive, et ne puisse rien par lui-même : encore ne saurais-je croire qu'une pareille administration pût durer long-temps sans abus; car les intérêts des sociétés partielles, ne sont pas moins séparés de ceux de l'Etat, ni moins pernicieux à la république que ceux des particuliers; et ils ont même cet inconvénient de plus, qu'on se fait gloire de soutenir, à quelque prix que ce soit, les droits ou les prétentions du corps dont on est membre, et que ce qu'il y a de malhonnête à se préférer aux autres, s'évanouissant à la faveur d'une société nombreuse dont on fait partie, à force d'être bon sénateur on devient enfin mauvais citoyen. C'est ce qui rend l'aristocratie la pire des souverainetés (1); c'est ce qui rendrait peut-être la polysynodie le pire de tous les ministères.

(1) Je parierais que mille gens trouveront encore ici une contradiction avec le Contrat social. Cela prouve qu'il y a encore plus de lecteurs qui devraient apprendre à lire, que d'auteurs qui devraient apprendre à être conséquens.

DISCOURS

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

QUELLE EST LA VERTU LA PLUS NÉCESSAIRE AUX HÉROS; ET QUELS SONT LES HÉROS A QUI CETTE VERTU A MANQUÉ?

PROPOSÉE EN 1751

PAR L'ACADÉMIE DE CORSE.

AVERTISSEMENT.

CETTE pièce est très-mauvaise ; et je le sentis si bien, après l'avoir écrite, que je ne daignai pas même l'envoyer. Il est aisé de faire moins mal sur le même sujet, mais non pas de faire bien ; car il n'y a jamais de bonne réponse à faire à des question frivoles. C'est toujours une leçon utile à tirer d'un mauvais écrit.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué?

SI je n'étais *Alexandre*, disait ce conquérant, je voudrais être *Diogène*. Le philosophe eût-il dit : Si je n'étais ce que je suis, je voudrais être *Alexandre?* J'en doute ; un conquérant consentirait plutôt d'être un sage qu'un sage d'être un conquérant. Mais quel homme au monde ne consentirait pas d'être un héros ? On sent donc que l'héroïsme a des vertus à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le héros est l'ouvrage de la nature, de la fortune et de lui-même. Pour bien le définir, il faudrait assigner ce qu'il tient de chacun des trois.

Toutes les vertus appartiennent au sage. Le héros se dédommage de celles qui lui manquent

par l'éclat de celles qu'il possède. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices ; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un toujours vrai n'a point de mauvaises qualités; l'autre toujours grand n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes et inébranlables, mais de différentes manières et en différentes choses; l'un ne cède jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité; les faiblesses sont aussi peu connues du sage que les lâchetés le sont peu du héros, et la violence n'a pas plus d'empire sur l'ame de celui-ci que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de solidité dans le caractère du sage et plus d'éclat dans celui du héros; et la préférence se trouverait décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres jugemens, et rendront aux qualités héroïques cette prééminence qui leur est due, et qui leur a été accordée dans tous les siècles, d'un commun consentement.

En effet, le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du sage, et c'en est bien

assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai héros s'étendent plus loin : le bonheur des hommes est son objet, et c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande ame qu'il a reçue du ciel. Les philosophes, je l'avoue, prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux, et comme s'ils devaient s'attendre à former des nations de sages, ils prêchent au peuple une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, et dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée, ni le goût. *Socrate* vit et déplora les malheurs de sa patrie ; c'est à *Trasibule* qu'il était reservé de les finir ; et *Platon*, après avoir perdu son éloquence, son honneur et son temps à la cour d'un tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie. Le philosophe peut donner à l'univers quelques instructions salutaires ; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni les grands qui les méprisent, ni le peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par des vues abstraites ; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, et il faut leur faire éprouver le bonheur pour le leur faire aimer : voilà l'occupation et les talens

du héros ; c'est souvent la force à la main qu'il se met en état de recevoir les bénédictions des hommes qu'il contraint d'abord à porter le joug des lois, pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison.

L'héroïsme est donc de toutes les qualités de l'ame celle dont il importe le plus aux peuples que ceux qui les gouvernent soient revêtus. C'est la collection d'un grand nombre de vertus sublimes, rares dans leur assemblage, plus rares dans leur énergie, et d'autant plus rares encore que l'héroïsme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour objet que la félicité des autres, et pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions ; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités personnelles nécessaires au héros, et qui, sans être vertus, servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises. Pour placer le vrai héros à son rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable : que c'est entre les hommes celui qui se rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les sages appel-

lent d'une décision fondée sur cette maxime.

Il est vrai, et je me hâte de l'avouer, qu'il se présente, dans cette manière d'envisager l'héroïsme, une objection qui semble d'autant plus difficile à résoudre qu'elle est tirée du fond même du sujet.

Il ne faut point, disaient les anciens, deux soleils dans la nature, ni deux *Césars* sur la terre. En effet, il en est de l'héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté, et que leur abondance rendrait pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le monde l'eût désolé, s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un héros nécessaire au salut du genre-humain ; mais en quelque temps que ce soit, un peuple de héros en serait infailliblement la ruine, et semblable aux soldats de *Cadmus*, il se détruirait bientôt lui-même.

Quoi donc, me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre-humain peut-elle être dangereuse aux hommes, et peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous ? Oui, sans doute, répondrai-je, quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occu-

pent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien ; la félicité publique est bien moins la fin des actions du héros, qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose, et cette fin est presque toujours sa gloire personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens et des maux innombrables; l'amour de la patrie est plus pur dans son principe, et plus sûr dans ses effets : aussi le monde a-t-il été souvent surchargé de héros ; mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux et celui qui a des vertus ; celles du héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame, et, semblables à ces drogues salutaires, mais peu agissantes, qu'il faut animer par des sels âcres et corrosifs, on dirait qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'héroïsme sous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes et mauvaises qualités salutaires ou nuisibles selon les circonstances, et combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune et de gloire pour celui

qui les possède, et quelquefois même plus de bonheur pour les peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées, il s'ensuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'héroïsme, d'autres qui lui soient indifférentes; que d'autres lui sont plus ou moins favorables selon leurs différens rapports avec le grand art de subjuguer les cœurs et d'enlever l'admiration des peuples; et qu'enfin parmi ces dernières il doit y en avoir quelqu'une qui lui soit plus nécessaire, plus essentielle, plus indispensable, et qui le caractérise en quelque manière : c'est cette vertu spéciale et proprement héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'est si décisif que l'ignorance, et le doute est aussi rare parmi le peuple que l'affirmation chez les vrais philosophes. Il y a long-temps que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitons aujourd'hui, et que la valeur guerrière passe chez la plupart des hommes pour la première vertu du héros. Osons appeler de ce jugement aveugle au tribunal de la raison, et que les préjugés, si souvent ses ennemis et ses vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refusons point à la première réfle-

xion que ce sujet fournit, et convenons d'abord que les peuples ont bien inconsidérément accordé leur estime et leur encens à la vaillance martiale, ou que c'est en eux une inconséquence bien odieuse de croire que ce soit par la destruction des hommes que les bienfaiteurs du genre-humain annoncent leur caractère. Nous sommes à-la-fois bien mal-adroits et bien malheureux, si ce n'est qu'à force de nous désoler qu'on peut exciter notre admiration. Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bonheur et de paix renaissaient parmi nous, ils en banniraient l'héroïsme avec le cortège affreux des calamités publiques, et que les héros seraient tous relégués dans le temple de *Janus*, comme on enferme après la guerre des vieilles et inutiles armes dans nos arsenaux.

Je sais qu'entre les qualités qui doivent former le grand-homme, le courage est quelque chose; mais hors du combat la valeur n'est rien. Le brave ne fait ses preuves qu'aux jours de bataille; le vrai héros fait les siennes tous les jours, et ses vertus, pour se montrer quelquefois en pompe, n'en sont pas d'un usage moins fréquent sous un extérieur plus modeste.

Osons le dire. Tant s'en faut que la valeur soit la première vertu du héros, qu'il est douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourrait-on honorer de ce titre une qualité sur laquelle tant de scélérats ont fondé leurs crimes? non, jamais les *Catilina* ni les *Cromwel* n'eussent rendu leurs noms célèbres; jamais l'un n'eût tenté la ruine de sa patrie, ni l'autre asservi la sienne, si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractère. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils eussent été des héros; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur et le fléau du genre-humain, ces hommes avides de sang et de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir, des *Marius*, des *Totilas*, des *Tamerlans*. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Hé, qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journalière dans ses exemples, plus funeste dans ses effets qu'il n'appartient à la constance, à la solidité et aux avantages de la vertu! Com-

bien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité ? combien d'exploits, exécutés à la face du soleil, sous les yeux des chefs et en présence de toute une armée, ont été démentis dans le silence et l'obscurité de la nuit? Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne serait qu'un lâche, abandonné à lui-même; tel a la tête d'un général qui n'eut jamais le cœur d'un soldat; tel affronte sur une brèche la mort et le fer de son ennemi, qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un chirurgien.

Un tel était brave un tel jour, disaient les Espagnols du temps de *Charles-Quint*, et ces gens-là se connaissaient en bravoure. En effet, rien peut-être n'est si journalier que la valeur, et il y a peu de guerriers sincères qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector*, *Hector* épouvante *Ajax*, et fuit devant *Achille*. *Antiochus le grand* fut brave la moitié de sa vie, et lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du monde perdit le cœur et la tête à Pharsale. *César* lui-même fut ému à Dyrrachium, et eut peur à Munda; et le vainqueur de *Brutus* s'en-

fuit lâchement devant *Octave*, et abandonna la victoire et l'empire du monde à celui qui tenait de lui l'un et l'autre. Croira-t-on que ce soit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens ?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme héroïque n'appartient qu'à la valeur et aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands-hommes que leur réputation est mesurée : cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages et qu'on me dise lequel est le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*, de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*, d'*Antoine* ou de *Brutus*, de *François I* dans les fers, ou de *Charles-Quint* triomphant, de *Valois* vainqueur, ou de *Coligny* vaincu ?

Que dirons-nous de ces grands-hommes qui, pour n'avoir point souillé leurs mains dans le sang, n'en sont que plus sûrement immortels ? que dirons-nous du législateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandait pas ; de ce doux et pacifique citoyen qui savait venger ses injures non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête

homme ? Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, et refuser l'héroïsme à celui qui a fait des héros de tous ses compatriotes? Que dirons-nous du législateur d'Athènes qui sut garder sa liberté et sa vertu à la cour même des tyrans, osa soutenir en face à un monarque opulent que la puissance et les richesses ne rendent point un homme heureux ? Que dirons-nous du plus grand des Romains et du plus vertueux des hommes, de ce modèle des citoyens auquel seul l'oppresseur de la patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort ? Ferons-nous cet affront à l'héroïsme d'en refuser le titre à *Caton d'Utique ?* Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats, et n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe ; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, et le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables et modestes.

On sait assez que le partage d'*Auguste* n'était pas la valeur. Ce n'est point aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé,

mais bien dans Rome pacifique et rendue heureuse. L'univers soumis a moins fait pour la gloire et pour la sûreté de sa vie que l'équité de ses lois, et le pardon de *Cinna* : tant les vertus sociales sont dans les héros même préférables au courage ! le plus grand capitaine du monde meurt assassiné en plein sénat pour un peu de hauteur indiscrète, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel ; et l'auteur odieux des proscriptions, effaçant ses forfaits à force de justice et de clémence, devient le père de sa patrie qu'il avait désolée, et meurt adoré des Romains qu'il avait asservis.

Qui de nous osera ôter à ces grands-hommes la couronne héroïque dont leurs têtes immortelles sont ornées? qui l'osera refuser à ce guerrier philosophe et bienfesant qui, d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre sein les calamités d'une longue et funeste guerre, et fait briller au milieu de vous avec une magnificence royale les sciences et les beaux-arts? O spectacle digne des temps héroïques ! je vois les Muses dans tout leur éclat marcher d'un pas assuré parmi vos bataillons, *Apollon* et *Mars* se couronner réciproquement, et votre île encore fumante des

ravages de la foudre, en braver désormais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc, citoyens illustres, lesquels ont mieux mérité la palme héroïque, des guerriers qui sont accourus à votre défense, ou des sages qui font tout pour votre bonheur; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile, puisqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

Aux exemples qui se présentent en foule et qu'il ne m'est pas permis d'épuiser, ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Assigner le premier rang à la valeur dans le caractère héroïque, ce serait donner au bras qui exécute la préférence sur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet sans en perdre le principal mérite, mais exécuter le projet d'autrui, c'est rentrer volontairement dans l'ordre subalterne qui ne convient point au héros.

Ainsi, quelle que soit la vertu qui le caractérise, elle doit annoncer le génie et en être inséparable. Les qualités héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'est dans la tête qu'elles se développent et prennent de

la solidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, si l'esprit et la raison ne la guident, et toutes les vertus s'altèrent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégénère aisément en opiniâtreté, la douceur en faiblesse, le zèle en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque qu'un succès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble que pour établir une réputation éclatante, les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le soldat du nord, avec un génie étroit et un courage sans bornes, perdit sans retour, dès le milieu de sa carrière, une gloire acquise par des prodiges de valeur et de générosité; et il est encore douteux dans l'opinion publique si le meurtrier de *Charles Stuart* n'est point avec tous ses forfaits un des plus grands-hommes qui ait jamais existé.

La bravoure ne constitue point un caractère, et c'est au contraire du caractère de celui qui la possède qu'elle tire sa forme particulière. Elle est vertu dans une ame vertueuse, et vice dans un méchant. Le chevalier *Bayard* était brave, *Cartouche* l'était aussi: mais

croira-t-on jamais qu'ils le fussent de la même manière? La valeur est susceptible de toutes les formes; elle est généreuse ou brutale, stupide ou éclairée, furieuse ou tranquille, selon l'ame qui la possède; selon les circonstances, elle est l'épée du vice ou le bouclier de la vertu; et puisqu'elle n'annonce nécessairement ni la grandeur de l'ame, ni celle de l'esprit, elle n'est point la vertu la plus nécessaire au héros. Pardonnez-le moi, peuple vaillant et infortuné qui avez si long-temps rempli l'Europe du bruit de vos exploits et de vos malheurs. Non, ce n'est point à la bravoure de ceux de vos concitoyens qui ont versé leur sang pour leur pays que j'accorderai la couronne héroïque, mais à leur ardent amour pour la patrie et à leur constance invincible dans l'adversité. Pour être des héros avec de tels sentimens, ils auraient même pu se passer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuse et trop répandue; je n'ai pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ces détails la méthode des exclusions. Toutes les vertus naissent des différens rapports que la société a établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports est presqu'infini. Quelle tâche serait-ce donc

d'entreprendre de les parcourir ? elle serait immense, puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels : elle serait superflue, puisque dans le nombre des grandes et difficiles vertus dont le héros a besoin pour bien commander, on ne saurait comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore, dont la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang qui, né dans le dernier, fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sais ce qui fût arrivé d'*Epictète*, placé sur le trône du monde ; mais je sais qu'à la place d'*Epictète*, *César* lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

Bornons-nous donc, pour abréger, aux divisions établies par les philosophes, et contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres, bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures et subalternes, que l'on doit chercher la base de l'héroïsme.

Mais dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands-hommes ont fondé le monument de leur gloire ? les uns enivrés

d'amour pour la patrie n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir, et n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs ames généreuses n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur; d'autres, dévorés d'ambition, n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquérans, d'autres d'adroits usurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir, les autres se sont joués de leur foi. Quelques-uns ont été injustes par système, d'autres par faiblesse, la plupart par ambition : tous sont allés à l'immortalité.

La justice n'est donc pas la vertu qui caractérise le héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la modération, puisque c'est pour avoir manqué de cette dernière vertu que les hommes les plus célèbres se sont rendus immortels, et que le vice opposé à l'autre n'a empêché nul d'entr'eux de le devenir; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du sang de son ami; pas même *César*, à qui toutes les dissolutions de sa

vie n'ôtèrent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque manière qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat, et elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. La prudence, dit *Montagne*, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemie des hautes exécutions, et de tout acte véritablement héroïque : si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises ; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hasard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs, le caractère de l'héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive, et l'on ne s'élève guère au-dessus de l'homme, qu'en foulant quelquefois aux pieds la raison humaine. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du héros.

La tempérance l'est encore moins, elle à qui l'héroïsme même, qui n'est qu'une intempérance de gloire, semble donner l'exclusion. Où sont les héros que des excès de quelque espèce n'ont point avilis? *Alexandre*, dit-

on, fut chaste ; mais fut-il sobre ? cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-t-il pas ses dissolutions ? ne les réunit-il pas, quand à la suite d'une courtisanne il brûla le palais de Persepolis ? Ah ! que n'avait-il une maîtresse ! dans sa funeste crapule il n'eût point tué son ami. *César* fut sobre, mais fut-il chaste, lui qui fit connaître à Rome des propositions inouïes et changeait de sexe à son gré ! *Alcibiade* eut toutes les sortes d'intempérances, et n'en fut pas moins un des grands-hommes de la Grèce. Le vieux *Caton* lui-même aima l'argent et le vin. Il eut des vices ignobles et fut l'admiration des Romains. Or ce peuple se connaissait en gloire.

L'homme vertueux est juste, prudent, modéré, sans être pour cela un héros ; et trop fréquemment le héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir ; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'héroïsme a dû son éclat. Que deviennent *César, Alexandre*, *Pyrrhus, Annibal*, envisagés de ce côté ? Avec quelques vices de moins, peut-être eussent-ils été moins célèbres ; car la gloire est le prix de l'héroïsme ; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il fallait distribuer des vertus à ceux à

qui elles conviennent le mieux, j'assignerais à l'homme d'Etat la prudence, au citoyen la justice, au philosophe la modération ; pour la force de l'ame, je la donnerais au héros, et il n'aurait pas à se plaindre de son partage.

En effet, la force est le vrai fondement de l'héroïsme ; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, et c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand-homme, si vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur, et l'héroïsme s'évanouit. Au contraire, la seule force de l'ame donne nécessairement un grand nombre de vertus héroïques à celui qui en est doué, et supplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu sans être vertueux, on peut faire de grandes actions sans avoir droit à l'héroïsme. Le héros ne fait pas toujours de grandes actions ; mais il est toujours prêt à en faire au besoin, et se montre grand dans toutes les circonstances de sa vie : voilà ce qui le distingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche et labourer quelques momens la terre : mais il

s'épuise et se lasse bientôt. Un robuste laboureur ne supporte pas de grands travaux sans cesse ; mais il le pourrait sans s'incommoder, et c'est à sa force corporelle qu'il doit ce pouvoir. La force de l'ame est la même chose ; elle consiste à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes sont plus aveugles que méchans ; et il y a plus de faiblesse que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres, et nos fautes ne viennent que de nos erreurs ; nous n'en commettons guère que parce que nous nous laissons gagner à de petits intérêts présens qui nous font oublier les choses plus importantes et plus éloignées. De-là toutes les petitesses qui caractérisent le vulgaire, inconstance, légèreté, caprice, fourberie, fanatisme, cruauté : vices qui tous ont leur source dans la faiblesse de l'ame. Au contraire, tout est grand et généreux dans une ame forte, parce qu'elle sait discerner le beau du spécieux, la réalité de l'apparence, et se fixer à son objet avec cette fermeté qui écarte les illusions et surmonte les plus grands obstacles.

C'est

C'est ainsi qu'un jugement incertain et un cœur facile à séduire rendent les hommes faibles et petits. Pour être grand il ne faut que se rendre maître de soi. C'est au-dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables ennemis ; et quiconque aura su les combattre et les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des sages, que s'il eût conquis l'univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame ; c'est ainsi, qu'elle peut éclairer l'esprit, étendre le génie et donner de l'énergie et de la vigueur à toutes les autres vertus : elle peut même suppléer à celles qui nous manquent ; car celui qui ne serait ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré par inclination, le sera pourtant par raison, si-tôt qu'ayant surmonté ses passions et vaincu ses préjugés, il sentira combien il lui est avantageux de l'être ; si-tôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'héroïsme, et elle l'est encore par un autre argument sans réplique que je tire des réflexions d'un grand-homme : les autres vertus, dit *Bacon*, nous délivrent de la domination des

vices ; la seule force nous garantit de celle de la fortune. En effet, quelles sont les vertus qui n'ont pas besoin de certaines circonstances pour les mettre en œuvre ? de quoi sert la justice avec les tyrans, la prudence avec les insensés, la tempérance dans la misère ? Mais tous les évènemens honorent l'homme fort, le bonheur et l'adversité servent également à sa gloire, et il ne règne pas moins dans les fers que sur le trône. Le martyre de *Régulus* à Carthage, le festin de *Caton* rejeté du consulat, le sang-froid d'*Epictète* estropié par son maître ; ne sont pas moins illustres que les triomphes d'*Alexandre* et de *César ;* et si *Socrate* était mort dans son lit, on douterait peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit sophiste.

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au héros, je devrais parler encore de ceux qui sont parvenus à l'héroïsme sans le posséder. Mais comment y seraient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le vrai héros et qui lui est essentielle ? je n'ai rien à dire là-dessus, et c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célèbres dont les noms sont inscrits au temple de la gloire, les uns ont

manqué de sagesse, les autres de modération ; il y en a eu de cruels, d'injustes, d'imprudens, de perfides : tous ont eu des faiblesses ; nul d'entr'eux n'a été un homme faible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands-hommes ; mais sans la force de l'ame, il n'y eut jamais de héros.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE

DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette question proposée par la même académie :

Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
OVID.

AVERTISSEMENT.

QU'EST-CE que la célébrité? Voici le malheureux ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette pièce qui m'a valu un prix, et qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre, et j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce recueil. Quel gouffre de misères n'eût point évité l'auteur, si ce premier écrit n'eût été reçu que comme il méritait de l'être! mais il fallait qu'une faveur, d'abord injuste, m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.

PRÉFACE.

VOICI une des grandes et belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, et dont les programmes d'académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre-humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques sages, que je dois compter sur celle du public : aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie de plaire ni aux beaux-esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle, de leur pays, de leur société : tel fait aujourd'hui l'esprit fort et

le philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Un mot encore, et je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avais, depuis l'envoi, refondu et augmenté ce discours, au point d'en faire en quelque manière un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jeté quelques notes et laissé deux additions faciles à reconnaître, et que l'académie n'aurait peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect et la reconnaissance exigeaient de moi cet avertissement.

DISCOURS

Decipimur specie recti.

Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sait rien, et qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au tribunal où je comparais. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus savantes compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célebre académie, et concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais savans ? j'ai vu ces contrariétés, et elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite, me suis-je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? les lumières de l'assemblée qui m'écoute ? je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, et non pour le sentiment de l'ora-

teur. Les souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; et la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une partie intègre et éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu selon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIÈRE PARTIE.

C'EST un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers ; et ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin.

Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée vivaient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avait usurpé le nom du savoir, et opposait à son retour un obstacle presque invincible. Il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'aurait le moins attendue. Ce fut le stupide musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de *Constantin* porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres ; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser : gradation qui paraît étrange et qui n'est peut-être que trop naturelle : et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables, en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage, et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, et protégez ceux qui les cultivent (1). Peuples

(1) Les princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables et des superfluités dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame, si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. *Alexandre*, voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche et de se nourrir des alimens communs aux peuples; et les sauvages de l'Amérique qui vont tout nus,

policés,

policés, cultivez-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile, en un mot les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes et Rome dans les jours si vantés de leur magnificence, et de leur éclat; c'est par elle, sans doute, que notre siècle et notre nation l'emporteront sur tous les temps et sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles et pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité tudesque et de la pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études et perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il serait doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure était toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence était

et qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposerait-t-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

la vertu : si nos maximes nous servaient de règles ; si la véritable philosophie était inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, et son élégance un homme de goût ; l'homme sain et robuste se reconnaît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, et non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu qui est la force et la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre nu : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneraient l'usage de ses forces, et dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eût façonné nos manières, et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles, et la différence des procédés annonçait au premier coup-d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'était pas meilleure ; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer récipro-

quement, et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paraître ce qu'on est; et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire; il faudra donc, pour connaître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions même qu'il eût été essentiel de le connaître.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude? plus d'amitiés sincères; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison

se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du maître de l'univers, mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse.

Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus : il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps; je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (2).

(2) *J'aime*, dit *Montagne*, *à contester et discourir; mais c'est avec peu d'hommes et pour moi. Car de servir de spectacle aux grands et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur.* C'est celui de tous nos beaux-esprits, hors un.

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences et aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion; c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercherait à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil à s'obliger réciproquement; c'est que cet étranger, dis-je, devinerait exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain, la depravation réelle, et nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge? non, Messieurs, les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde.

L'élévation ou l'abaissement journalier des eaux de l'Ocean n'ont pas été plus régulièrement assujétis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité au progrès des sciences et des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon, et le même phénomène s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette première école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où *Sésostris* partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mère de la philosophie et des beaux-arts, et bientôt après la conquête de *Cambyse*, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, et enfin des Turcs.

Voyez la Grèce, jadis peuplée de héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye et l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avaient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses habitans; mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs et le joug du Macédonien se suivirent de près; et la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse, et toujours esclave, n'éprouva plus dans ses révolutions

que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de *Démosthènes* ne put jamais ranimer un corps que le luxe et les arts avaient énervé.

C'est au temps des *Ennius* et des *Térence* que Rome, fondée par un pâtre, et illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les *Ovide*, les *Catulle*, les *Martial*, et cette foule d'auteurs obscènes, dont les noms seuls alarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations et le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avait imposé à tant de peuples, et le jour de sa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de l'empire d'Orient, qui par sa position semblait devoir l'être du monde entier, de cet asile des sciences et des arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie? Tout ce que la débauche et la corruption ont de plus honteux; les trahisons, les assassinats et les poisons de plus noir; le concours de tous les crimes de plus

atroce ; voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans? Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les sciences épuraient les mœurs, si elles apprenaient aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animaient le courage, les peuples de la Chine devraient être sages, libres et invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumières des ministres, ni la prétendue sagesse des lois, ni la multitude des habitans de ce vaste empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant et grossier, de quoi lui ont servi tous ses savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? serait-ce d'être peuplé d'esclaves et de méchans ?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connaissances,

ont par leurs vertus fait leur propre bonheur et l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singulière chez laquelle on apprenait la vertu comme chez nous on apprend la science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, et qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie; tels furent les Scythes dont on nous a laissé de si magnifiques éloges; tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes et les noirceurs d'un peuple instruit, opulent et voluptueux, se soulageait à peindre la simplicité, l'innocence et les vertus. Telle avait été Rome même dans les temps de sa pauvreté et de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, et pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (3).

(3) Je n'ose parler de ces nations heureuses qui ne connaissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont *Montagne* ne balance point à préférer la simple et naturelle police, non-seulement aux lois de *Platon*, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoraient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice et sur la vertu, et que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondaient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares, mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine (4).

imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les saurait admirer : mais quoi! dit-il, ils ne portent point de chausses!

(4) De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devaient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce tribunal intègre des jugemens duquel les dieux mêmes n'appelaient pas? Que pensaient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur république? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée fallait-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne dirait-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avaient faits à ces malheureux Indiens?

Oublierais-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois, cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes? tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité. O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux-arts s'introduisaient ensemble dans Athènes, tandis qu'un tyran y rassemblait avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassais de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savans.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le pays des orateurs et des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondait à celle du langage. On y voyait de toute part le marbre et la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disaient les autres peuples, *Les hommes naissent vertueux, et l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que

la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudraient - ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés.

Quelques sages, il est vrai, ont resisté au torrent général, et se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier et le plus malheureux d'entr'eux portait des savans et des artistes de son temps.

« J'ai examiné, dit-il, les poëtes, et je « les regarde comme des gens dont le talent « en impose à eux-mêmes et aux autres, qui « se donnent pour sages, qu'on prend pour « tels et qui ne sont rien moins.

« Des poëtes, continue *Socrate*, j'ai passé « aux artistes. Personne n'ignorait plus les « arts que moi; personne n'était plus con- « vaincu que les artistes possédaient de fort « beaux secrets. Cependant, je me suis apperçu « que leur condition n'est pas meilleure que « celle des poëtes, et qu'ils sont, les uns et les « autres, dans le même préjugé. Parce que « les plus habiles d'entr'eux excellent dans « leur partie, ils se regardent comme les « plus sages des hommes. Cette présomption « a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux;

« de sorte que me mettant à la place de « l'oracle, et me demandant ce que j'aimerais « le mieux être ce que je suis ou ce qu'ils « sont, savoir ce qu'ils ont appris, ou savoir « que je ne sais rien ; j'ai répondu à moi-« même et au dieu : Je veux rester ce que je « suis.

« Nous ne savons, ni les sophistes, ni les « poëtes, ni les orateurs, ni les artistes, ni « moi, ce que c'est que le vrai, le bon et le « beau. Mais il y a entre nous cette diffé-« rence que, quoique ces gens ne sachent « rien, tous croient savoir quelque chose ; « au-lieu que moi, si je ne sais rien, au-« moins je n'en suis pas en doute. De sorte « que toute cette supériorité de sagesse qui « m'est accordée par l'oracle, se réduit seule-« ment à être bien convaincu que j'ignore « ce que je ne sais pas ».

Voilà donc le plus sage des hommes, au jugement des dieux, et le plus savant des Athéniens, au sentiment de la Grèce entière, *Socrate* fesant l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que s'il ressuscitait parmi nous, nos savans et nos artistes lui feraient changer d'avis ? Non, Messieurs, cet homme juste continuerait de mépriser nos vaines sciences, il n'ai-

derait point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, et ne laisserait, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples et à nos neveux, que l'exemple et la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes.

Socrate avait commencé dans Athènes, le vieux *Caton* continua dans Rome de se déchaîner contre ces grecs artificieux et subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens : mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'*Épicure*, de *Zénon*, d'*Arcésilas*. *Depuis que les savans ont commencé à paraître parmi nous*, disaient leurs propres philosophes, *les gens de bien se sont éclipsés*. Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés de pratiquer la vertu, tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

O *Fabricius !* qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur rappelé à la

vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, « que sont devenus ces toits de chaume et « ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la « modération et la vertu ? Quelle splendeur « funeste a succédé à la simplicité romaine ? « quel est ce langage étranger ? quelles sont « ces mœurs efféminées ? que signifient ces « statues, ces tableaux, ces édifices ? Insen- « sés, qu'avez-vous fait ? vous les maîtres des « nations, vous vous êtes rendus les esclaves « des hommes frivoles que vous avez vaincus ! « Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ! « c'est pour enrichir des architectes, des pein- « tres, des statuaires et des histrions, que « vous avez arrosé de votre sang la Grèce et « l'Asie ! les dépouilles de Carthage sont la « proie d'un joueur de flûte ! Romains, « hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres ; « brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; « chassez ces esclaves qui vous subjuguent, « et dont les funestes arts vous corrompent. « Que d'autres mains s'illustrent par de vains « talens ; le seul talent digne de Rome, est

« celui de conquérir le monde, et d'y faire
« régner la vertu. Quand *Cynéas* prit notre
« sénat pour une assemblée de rois, il ne
« fut ébloui ni par une pompe vaine, ni
« par une élégance recherchée. Il n'y entendit
« point cette éloquence frivole, l'étude et le
« charme des hommes futiles. Que vit donc
« *Cynéas* de majestueux? O citoyens! il vit
« un spectacle que ne donneront jamais vos
« richesses ni tous vos arts; le plus beau
« spectacle qui ait jamais paru sous le ciel,
« l'assemblée de deux cents hommes ver-
« tueux, dignes de commander à Rome et
« de gouverner la terre ».

Mais franchissons la distance des lieux et des temps, et voyons ce qui s'est passé dans nos contrées et sous nos yeux; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseraient notre délicatesse, et épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquais les manes de *Fabricius;* et qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de *Louis XII* ou de *Henri IV?* Parmi nous, il est vrai, *Socrate* n'eût point bu la ciguë; mais il eût

bu dans une coupe encore plus amère, la raillerie insultante, et le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations semblait nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayions su profiter, ou que nous ayions négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangeureuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seraient pires encore s'ils avaient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité serait fille de

l'ignorance ? la science et la vertu seraient incompatibles ? quelles conséquences ne tirerait-on point de ces préjugés ! Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité et le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, et que nous donnons si gratuitement aux connaissances humaines. Considérons donc les sciences et les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leurs progrès ; et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTAIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grèce, qu'un dieu ennemi du repos des hommes était l'inventeur des sciences (5). Quelle opinion fallait-il donc qu'eus-

(5) On voit aisément l'allégorie de la fable de *Prométhée ;* et il ne paraît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guère plus favorablement que les Egyptiens de leur dieu *Teuthus.* « Le satyre, dit une ancienne fable, « voulut baiser et embrasser le feu, la première

sent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étaient nées? C'est qu'ils voyaient de près les sources qui les avaient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connaissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flaterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devaient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts, sans le luxe qui les nourrit? Sans les injustices des hommes, à quoi servirait la jurisprudence? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avait ni tyrans, ni guerres, ni

« fois qu'il le vit; mais *Prometheus* lui cria :
« Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton,
« car il brûle quand on y touche ». C'est le sujet du frontispice.

conspirateurs ? Qui voudrait en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avait du temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devrait rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercherait sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des sciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons : mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement ? même avec la meilleure volonté, à quelle marque est-on sûr de la reconnaître ? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterium* pour en bien juger (6) ?

(6) Moins on sait, plus on croit savoir. Les péripatéticiens doutaient-ils de rien ? *Descartes* n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes et des

Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour; et la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire le bien, et tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc philosophes illustres; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vide; quels sont, dans les révolutions des planètes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion et de rebroussement; comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame et le corps correspondent sans communi-

tourbillons? Et y a-t-il, aujourd'hui même, en Europe, si mince physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l électricité qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes?

cation, ainsi que feraient deux horloges; quels astres peuvent être habités; quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connaissances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers? Revenez donc sur l'importance de vos productions; et si les travaux des plus éclairés de nos savans et de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs et de lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat?

Que dis-je, oisifs? et plût à Dieu qu'ils le fussent en effet! les mœurs en seraient plus saines et la société plus paisible. Mais ces vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi, et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion, et consacrent leurs talens et leur philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent la vertu ni nos

dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; et pour les ramener aux pieds des autels, il suffirait de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point !

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté et de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences et les arts, et jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats; mais après avoir oublié la nécessité des lois somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours, et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu : les nôtres ne parlent que de com-

merce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendrait à Alger ; un autre en suivant ce calcul touvera des pays où un homme ne vaut rien , et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux , un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait. Ainsi un sybarite aurait bien valu trente lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques , de Sparte ou de Sybaris , fut subjuguée par une poignée de paysans , et laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de *Cyrus* a été conquise avec trente mille hommes par un prince plus pauvre que le moindre des satrapes de Perse ; et les Scythes , le plus misérable de tous les peuples , ont résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde ; l'une était très-riche , l'autre n'avait rien , et ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire romain à son tour , après avoir englouti toutes les richesses de l'univers , fut la proie de gens qui ne savaient pas même ce que c'était que richesse. Les Francs conquirent les Gaules , les Saxons l'Angleterre , sans autres trésors que leur

bravoure

bravoure et leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards, dont toute l'avidité se bornait à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable maison de Bourgogne qui fesait trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance et toute la sagesse de l'héritier de *Charles-Quint*, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans et momentanés, ou vertueux et durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guère dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand; et quand ils en auraient la force, le courage leur manquerait.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges

de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton, où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (7); où l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvres de poësie dramatique, et où des prodiges d'harmonie sont rebutés? Ce

(7) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre-humain : mieux dirigé, il pourrait produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtraient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame et vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, et que *Platon* a faites autrefois, mériteraient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, et de défendre une si grande cause.

qu'il fera, Messieurs ? il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admirerait que long-temps après sa mort. Dites-nous, célèbre *Arouet*, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes.

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, et qui refuse de se prêter au génie de son siècle et de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence et dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je rapporte ! *Carle*, *Pierre*; le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes et saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des *Praxiteles* et des *Phidias*, toi, dont les anciens auraient employé le

ciseau à leur faire des dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie : inimitable *Pigal*, ta main se résoudra à ravaler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens et vertueux aimaient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitaient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du-moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, et gravés sur des chapiteaux corinthieus.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent

et que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, toutes les bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il fallait laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire et à les amuser à des occupations oisives et sédentaires. *Charles VIII* se vit maître de la Toscane et du royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; et toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savans, qu'ils ne s'exerçaient à devenir vigoureux et guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police et en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amolir et efféminer les courages, qu'à les affermir et les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'était éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avaient commencé à se connaître en tableaux,

en gravures, en vases d'orfèvrerie, et à cultiver les beaux-arts; et comme si cette contrée fameuse était destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des *Médicis* et le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef, et peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie semblait avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brillait dans la plupart de leurs institutions, avaient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui en affaissant et corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers et la mort, des hommes que le moindre besoin accable, et que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure

en un jour de bataille ; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons et aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre et détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre ; vous êtes braves, je le sais ; vous eussiez triomphé avec *Annibal* à Cannes et à Trasimène ; *César* avec vous eût passé le Rubicon et asservi son pays ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, et que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, et il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force et de vigueur serait peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; et qu'importe à l'Etat que ses troupe périssent par la fièvre et le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des sciences est nuisible aux

qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnaissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; et s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur (8). J'aimerais autant, disait un sage, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au-moins le corps en serait plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à crain-

(8) Pensées philosophiques.

dre. Que faut-il donc qu'ils aprennent ? voilà certes une belle question ! qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (9), et non ce qu'ils doivent oublier.

(9) Telle était l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'est, dit *Montagne*, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de *Lycurgus*, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans comme de sa principale charge, et au gîte même des muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au-lieu de nos maîtres de sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence et justice.

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perses. *Platon*, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale était ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnait non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenaient charge de lui rendre le corps beau et sain, et après sept ans, le duisaient à monter à cheval et à aller à la chasse. Quand il était arrivé au quatorzième, ils le déposaient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenait la reli-

Nos jardins sont ornés de statues et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la patrie ? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus ? non. Ce sont des images de tous les égaremens

gion, le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à *Cyrus* compte de sa dernière leçon : c'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant une petite saie, la donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta sa saie qui était plus grande. Notre précepteur m'ayant fait juge de ces différends, je jugeai qu'il fallait laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre semblait être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avais mal fait : car je m'étais arrêté à considérer la bienséance ; et il fallait premièrement avoir pourvu à la justice, qui voulait que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenait. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de *Tupto*. Mon régent me ferait une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens et par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, et la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel-esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise, cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix?

Le sage ne court point après la fortune; mais il n'est pas insensible à la gloire, et quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation aurait animée et rendu avantageuse à la société, tombe en langueur, et

s'éteint dans la misère et dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, et ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences et des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poëtes, des mucisiens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens et méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, et qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue, cependant; le mal n'est pas aussi grand qu'il aurait pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, et dans la substance de plusieurs animaux malfesans le remède à leurs blessures, a enseigné aux souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences et des arts, sources de mille déréglemens, ce grand monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres chargées à-la-fois

à-la-fois du dangereux dépôt des connaissances humaines, et du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, et de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur, et imitées par tous les rois de l'Europe, serviront du-moins de frein aux gens-de-lettres, qui tous, aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront sur eux-mêmes, et tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles et des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour règne parmi elles, et donneront aux peuples ce plaisir si rare et si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre-humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, et l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'existent

pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires? Tant d'établissemens faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences et de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture et de la philosophie : on ne la supporterait pas. Je demanderai seulement, qu'est-ce que la philosophie? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté, sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères ; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands philosophes! que ne

réservez-vous pour vos amis et pour vos enfans ces leçons profitables ; vous en recevriez bientôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, et l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux et que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendans. Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'imprimerie, sous le règne de l'évangile ? Les écrits impies des *Leucippes* et des *Diagoras* sont péris avec eux. On n'avait point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais, grâce aux caractères typographiques (10) et à l'usage que nous en fesons, les

(10) A considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs

dangereuses rêveries des *Hobbes* et des *Spinosa* resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance et la rusticité de nos pères n'auraient point été capables; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle, et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez

Etats, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le sultan *Achmet* cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avait consenti d'établir une imprimerie à Constantinople : mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire et d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le calife *Omar*, consulté sur ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, et il faut les brûler : s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore ; ils sont superflus. Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez *Grégoire* le grand à la place d'*Omar*, et l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque aurait été brûlée, et ce serait peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre pontife.

aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui ; et à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au ciel, et diront dans l'amertume de leur cœur : » DIEU tout-puissant,
« toi qui tiens dans tes mains les esprits, déli-
« vre-nous des lumières et des funestes arts
« de nos pères, et rends-nous l'ignorance,
« l'innocence et la pauvreté, les seuls biens
« qui puissent faire notre bonheur, et qui
« soient précieux devant toi ».

Mais si le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, et si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendaient son abord, et que la nature y avait répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seraient tentés de savoir ? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrétement brisé la porte des sciences et introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui ne pouvaient avancer loin dans la carrière

des lettres eussent été rebutés dès l'entrée ; et se fussent jetés dans les arts utiles à la société ? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un géomètre subalterne, serait peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinait à faire des disciples. Les *Verulams*, les *Descartes* et les *Newtons*, ces précepteurs du genre-humain, n'en ont point eu eux-mêmes, et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auraient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : c'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, et qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences et des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, et de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame

se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, et ce sont les grandes occasions qui font les grands-hommes. Le prince de l'éloquence fut consul de Rome, et le plus grand, peut-être, des philosophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université, et que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'académie; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiraient pas de leur état? Que les rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il était plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asiles; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse : c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science et l'autorité animées d'une noble émulation et travaillant de con-

cert à la félicité du genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières et la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de si grands talens et qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité, ne courons point après une réputation qui nous échapperait, et qui dans l'état présent des choses ne nous rendrait jamais ce qu'elle nous aurait coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, et bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu! science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peine et d'appareil pour te connaître? tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, et ne suffit-il pas pour apprendre tes lois de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le

silence des passions ? Voilà la véritable philosophie, sachons nous en contenter ; et sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples ; que l'un savait bien dire, et l'autre bien faire.

LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE,

Tirée du Mercure de juin 1751, 2e. volume.

JE dois, Monsieur des remercîmens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, et je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes censeurs un peu sévères sur ma logique, et je soupçonne qu'ils se seraient montrés moins scrupuleux, si j'avais été de leur avis. Il me semble au-moins que s'ils avaient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurais aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'auteur semble, disent-ils, *préférer la situation où était l'Europe avant le renouvellement des sciences ; état pire que l'ignorance, par le faux savoir ou le jargon qui était en règne.*

L'auteur de cette observation semble me

faire dire que le faux savoir, ou le jargon scholastique, soit préférable à la science, et c'est moi-même qui ai dit qu'il était pire que l'ignorance; mais qu'entend-il par ce mot de *situation?* l'applique-t-il aux lumières ou aux mœurs, ou s'il confond ces choses que j'ai tant pris de peine à distinguer? Au reste, comme c'est ici le fond de la question, j'avoue qu'il est très-mal-adroit à moi de n'avoir fait que sembler prendre parti là-dessus.

Ils ajoutent que *l'auteur préfère la rusticité à la politesse.*

Il est vrai que l'auteur préfère la rusticité à l'orgueilleuse et fausse politesse de notre siècle, et il en a dit la raison. *Et qu'il fait main basse sur tous les savans et les artistes.* Soit, puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avais mises.

Il aurait dû, disent-ils encore, *marquer le point d'où il part, pour désigner l'époque de la décadence :* J'ai fait plus; j'ai rendu ma proposition générale : j'ai assigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, et j'ai trouvé le progrè-

de ces deux choses toujours en proportion. *Et en remontant à cette première époque, faire comparaison des mœurs de ce temps-là avec les nôtres.* C'est ce que j'aurais fait encore plus au long dans un volume *in*-4°. *Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudrait remonter, à moins que ce ne soit au temps des apôtres.* Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y aurait à cela, si le fait était vrai; mais je demande justice au censeur: voudrait-il que j'eusse dit que le temps de la plus profonde ignorance était celui des apôtres?

Ils disent de plus, *par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, est tout différent, les raisons en sont connues.*

N'ai-je pas ici encore quelque sujet de me plaindre? ces raisons sont celles auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien ou mal, j'ai répondu. Or on ne saurait guère donner à un auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre?

la voici : que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Voilà ce que je leur ai demandé, et ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la première commence par ces mots : *enfin voici ce qu'on objecte* etc. et l'autre par ceux-ci : *mais ce qui touche de plus près* etc. je supplie le lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'académie m'avait demandé si le rétablissement des sciences et des arts avait contribué à épurer les mœurs. Telle était la question que j'avais à résoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au-moins fort singulière. Cependant j'ai presque à demander pardon au lecteur de l'avoir prévue, car c'est ce qu'il pourroit croire en lisant les cinq ou six dernières pages de mon discours.

Au reste, si mes censeurs s'obstinent à désirer encore des conclusions-pratiques, je leur en promets de très-clairement énoncées dans ma première réponse.

Sur l'inutilité des lois somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit *que l'auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-*

dessus. Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeler de médecin.

On ne saurait mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, et il importe d'ôter toute prise à la chicane.. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, et je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les discours académiques. Je suis fort du goût de ces lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel est l'adversaire dont on me menace dans le *post-scriptum ;* quel qu'il puisse être, je ne saurais me résoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes censeurs qu'ils

pourraient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils espèrent ; je prévois que quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera. Lumières, connaissances, lois, morale, raison, bienséance, égards, douceur, aménité, politesse, éducation etc. à tout cela je ne répondrai que par deux autres mots qui sonnent encore plus fort à mon oreille. *Vertu, vérité!* m'écrierai-je sans cesse, *vérité, vertu!* Si quelqu'un n'apperçoit là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Sur la réfutation de son discours

PAR M. GAUTIER,

Professeur de mathématiques et d'histoire, et membre de l'académie royale des belles-lettres de Nancy.

JE vous renvoie, Monsieur, le Mercure d'octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. *Gautier* a pris la peine de faire de mon discours, (*) mais je ne crois pas être, comme vous le pretendez, dans la nécessité d'y répondre; et voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que pour avoir

(*) Cette réfutation de M. *Gautier* sera imprimée dans le premier volume des Pièces diverses relatives à J. J. Rousseau.

raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, et plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. *Gautier* d'autre réplique que le discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un et l'autre écrits les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation; lisez la prosopopée de *Louis le Grand* et celle de *Fabricius*; enfin, lisez la conclusion de M. *Gautier* et la mienne, et vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. *Gautier*, que s'il me fallait relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serais obligé de le combattre même dans les choses que j'aurais dites comme lui, et cela me donnerait un air contrariant que je voudrais bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, et que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme s'ils le seraient, s'ils se pré-

sentaient de front avec rusticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile ; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse ; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, et que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur *je vous traite comme un sot, et je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rend de mon mieux*. Si j'avais voulu employer la plus amère ironie, j'en aurais pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode ; parce que répondant sans cesse à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais ouï dire qu'un peintre qui expose en public

un tableau soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, et de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre, même en répliquant; par exemple, je sais, dirais-je à M. *Gautier*, que nos soldats ne sont point des *Réaumurs* et des *Fontenelles*, et c'est tant pis pour eux, pour nous, et sur-tout pour les ennemis. Je sais qu'ils ne savent rien, qu'ils sont brutaux et grossiers, et toutefois j'ai dit, et je dis encore, qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, et par les beaux-arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne serait qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. *Gautier*; pour ce M. *Gautier* qui me demande fièrement ce que les troupes ont de commun avec les académies, si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus et mal nourris, ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talens on néglige les vertus, et d'autres questions semblables qui toutes montrent qu'il est impossible d'y ré-

pondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la première.

5. Si je voulais répondre à la première partie de la réfutation, ce serait le moyen de ne jamais finir. M. *Gautier* juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, et ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, et veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrais-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierais-je de distinguer dans les exemples qu'il allègue; en vain lui représenterais-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, et que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises lois, que ceux qui méprisent les lois; sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux, qui osent louer des bar-

bares qui ne savent ni lire ni écrire ! Le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nus, et de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ! Il faudra donc disputer. Voilà donc *Hérodote*, *Strabon*, *Pomponius-Mela* aux prises avec *Xénophon*, *Justin*, *Quinte-Curce*, *Tacite*; nous voilà dans les recherches des critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes, les livres se multiplient, et la question s'oublie : c'est le sort des disputes de littérature, qu'après des in-folios d'éclaircissement, on finit toujours par ne savoir plus où l'on en est : ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulais répliquer à la seconde partie, cela serait bientôt fait ; mais je n'apprendrais rien à personne. M. *Gautier* se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, et non par-tout où j'ai dit oui ; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avais dit non, oui par-tout où j'avais dit oui, et supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. *Gautier*, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation sans en dire

trop et trop peu ; or je voudrais bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrais suivre une autre méthode, et examiner séparément les raisonnemens de M. *Gautier* et le style de la réfutation.

Si j'examinais ses raisonnemens, il me serait aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, et qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. *Gautier* prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans, et je m'étais déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étaient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. *Gautier* avait donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'aurait surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avais dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes ; s'il a cru cela de bonne-foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences : mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire

honneur? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis et d'autres qui ne l'étaient pas : M. *Gautier* a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. *Gautier* est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On dirait, au ton dont il en parle, qu'il a étudié les hommes comme les péripatéticiens étudiaient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres, et après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne saurait employer un langage plus honnéte que celui de notre siècle ; et voilà ce qui frappe M. *Gautier :* mais je vois aussi qu'on ne saurait avoir des mœurs plus corrompues, et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que quand même on pourrait prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivrait pas que le sort de la probité dépendît de leurs progrès. Après avoir employé la première partie de mon discours à prouver que ces choses avaient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenait à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. *Gautier* veut répondre ici?

Il me paraît sur-tout très-scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des colléges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sais combien de belles choses qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. « Nous nous en-
« quérons volontiers : sait-il du grec et du
« latin? écrit-il en vers ou en prose? Mais
« s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était
« le principal; et c'est ce qui demeure der-
« rière. Criez d'un passant à notre peuple,
« *ô le savant homme!* et d'autre, *ô le bon-*
« *homme!* Il ne faudra pas détourner ses
« yeux

« yeux et son respect vers le premier. Il y « faudrait un tiers crieur : *O les lourdes* « *têtes !* »

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, et que la peine que nous trouvons à nous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. *Gautier* aimerait autant que j'eusse dit : Peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. *Gautier* n'a pas songé qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain, mais qu'avec beaucoup d'étude il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur ; car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenait qu'à lui, tous les laboureurs déserteraient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles ;

occupation, selon M. *Gautier*, et je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raisonnant sur un passage de *Platon*, j'avais présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne fesaient-ils pas des sciences tout le cas qu'on aurait pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'*Osymandias* avait mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce prince. A présent qu'il est mort, je demande à mon tour où est la nécessité de faire accorder le sentiment du roi *Osymandias* avec celui des sages d'Egypte. S'il eût compté, et sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remèdes*? Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont excellens, j'en conviens, et je l'ai déjà répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément et sans égard aux tempéramens des malades? Tel aliment est très-bon en soi, qui dans un estomac infirme ne produit qu'indigestions et mauvaises humeurs. Que dirait-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes

succulentes, conclurait que tous les malades s'en doivent rassasier?

J'ai fait voir que les sciences et les arts énervent le courage. M. *Gautier* appelle cela une façon singulière de raisonner, et il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage et la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guère à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile et agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies, mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. *Gautier* dit que *Socrate* et *Caton*, qui blamaient les sciences, étaient pourtant eux-mêmes de fort savans hommes; et il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que *Socrate* était le plus savant des Athéniens, et c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage: tout cela n'empêche point M. *Gautier* de m'apprendre que *Socrate* était savant.

Il me blâme d'avoir avancé que *Caton* méprisait les philosophes grecs, et il se fonde sur ce que *Carnéade* se fesait un jeu d'éta-

blir et de renverser les mêmes propositions ; ce qui prévint mal-à-propos *Caton* contre la littérature des Grecs. M. *Gautier* devrait bien nous dire quel était le pays et le métier de ce *Carnéade.*

Sans doute que *Carnéade* est le seul philosophe ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour et le contre, autrement tout ce que dit ici M. *Gautier* ne signifierait rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettait en commençant ; et c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc, dit M. *Gautier*, *les éloquentes déclamations de M. Rousseau ?* A abolir, s'il était possible, les vaines déclamations des colléges. *Qui ne serait pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune ?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les appa-

rences ; mais M. *Gautier* aurait dû mieux que personne me pardonner celle-là. *Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? c'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences et les arts.* Pour cela précisément. *Si l'on était impolis, rustiques, ignorans, goths, huns, ou vendales, on serait digne des éloges de M. Rousseau.* Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu ? *Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes ?* Ne se lasseront-ils point d'être méchans ? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ?* Croira-t-on les rendre meilleurs en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ?* Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames ?

O doux nœuds de la société! charmes des vrais philosophes, aimables vertus, c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité. Je remarquerai d'abord une chose assez plasante ; c'est que de toutes les sectes des anciens

philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les stoïciens sont les seuls que M. *Gautier* m'abandonne, et qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison; je n'en serai guère plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrais rendre exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance et de rusticité. Vous savez aller au cœur par des routes plus simples et plus naturelles. Il suffit de savoir la rhétorique, la logique, la physique, la métaphysique et les mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du style de M. *Gautier.*

Vous savez que les sciences dont on occupe les jeunes philosophes dans les universités, sont la logique, la métaphysique, la morale, la physique, les mathématiques élémentaires. Si je l'ai su, je l'avais oublié, comme nous fesons tous en devenant raisonnables. *Ce sont donc-là, selon vous, de stériles spéculations!* Stériles selon l'opinion commune; mais selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. *Les*

universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne : cette sentence n'est point de mon invention, elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sais que les universités ne me doivent aucune reconnaissance; et je n'ignorais pas, en prenant la plume, que je ne pouvais à-la-fois faire ma cour aux hommes, et rendre hommage à la verité. *Les grands philosophes qui les possèdent dans un degré éminent sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands philosophes qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent seraient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serais bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui savent tant de choses, savaient jamais celle-là.

Je remarque que M. *Gautier*, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'epargne aucune occasion de me susciter des ennemis; il étend ses soins à cet égard depuis les régens de collége jusqu'à la souveraine puissance. M. *Gautier* fait fort bien de justifier les usages du

monde; on voit qu'il ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manières d'écrire et de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. *Gautier* me paraît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, et que je crois raisonnable. Il m'accuse, très-sûrement sans en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens : moi, je le soupçonne avec plus de fondement, d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve l'auront mis dans une espèce de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses; il m'aura donc réfuté par bienséance; mais il aura pris toutes sortes de précautions, et employé tout l'art possible pour le faire de manière à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, et la gloire du grand prince sous les lois duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disait : Vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude

envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison ; et de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous ; ainsi de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre et indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses et sur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de *Xerxès*, et pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponèse.

Leur gouvernement, devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face ; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'im-

punité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse, et l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ? Que fait ici M. *Gautier*, sinon de rappeler toute la seconde partie de mon discours où j'ai montré ce rapport ? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cause les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la première cause de ces causes prétendues : remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, et ce que tous les historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs et du gouvernement des Athéniens furent l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette manière, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. *Gautier* n'approuverait peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi : mais si en effet il a parlé sincèrement

en réfutant mon discours, comment M. *Gautier*, professeur en histoire, professeur en mathématique, membre de l'académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. *Gautier*, c'est un point résolu. Je ne pourrais jamais répondre sérieusement, et suivre la réfutation pied à pied ; vous en voyez la raison ; et ce serait mal reconnaître les éloges dont M. *Gautier* m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie et l'amère plaisanterie. Je crains bien qu'il n'ait trop déjà à se plaindre du ton de cette lettre : au-moins n'ignorait-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquait un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. *Gautier* toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paraît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connaissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie ; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, etc.

P. S. Je viens de lire dans la gazette

d'Utrecht, du 22 octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de M. *Gautier*, et cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un auteur qui a quelque confiance en son ouvrage laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, et se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avais employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. *Gautier*.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son principal intérêt.

Je pourrais laisser les preuves de raisonnement; et pour mettre *M. Gautier* sur son terrain, je lui citerais des autorités.

Heureux les peuples dont les rois ont fait peu de bruit dans l'histoire.

Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guère.

M. *Gautier* dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne saurait

saurait subsister sans lois ; et il conclut de-là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence serait inutile. Un si savant auteur confondrait-il la jurisprudence et les lois ?

Je pourrais encore laisser les preuves de raisonnement ; et pour mettre M. *Gautier* sur son terrain, je lui citerais des faits.

Les Lacédémoniens n'avaient ni jurisconsultes ni avocats ; leurs lois n'étaient pas même écrites : cependant ils avaient des lois. Je m'en rapporte à l'érudition de M. *Gautier*, pour savoir si les lois étaient plus mal observées à Lacédémone que dans un pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. *Gautier*, et qu'il étale dans la gazette, mais je finirai par cette observation, que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. *Gautier*, et retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque, mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. *Gautier* tout ce qui ne touche pas

le fond de la question, il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. *Gautier.*

A Paris, ce premier novembre 1751.

RÉPONSE

AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE;

OU

OBSERVATIONS

DE J. J. ROUSSEAU,

Sur la réponse qui a été faite à son discours.

OBSERVATIONS

DE

J. J. ROUSSEAU

DE GENÈVE,

Sur la réponse qui a été faite à son discours.

JE devrais plutôt un remercîment qu'une réplique à l'auteur anonyme (1) qui vient d'honorer mon discours d'une réponse ; mais ce que je dois à la reconnaissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité, et je n'oublierai pas non plus que, toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes ren-

(1) L'ouvrage du roi de Pologne, étant d'abord anonyme et non avoué par l'auteur, m'obligeait à lui laisser l'*incognito* qu'il avait pris ; mais ce prince, ayant depuis reconnu publiquement ce même ouvrage, m'a dispensé de taire plus long-temps l'honneur qu'il m'a fait.

(L'ouvrage du roi de Pologne sera imprimé dans le premier volume des Pieces diverses relatives à J. J. Rousseau).

trent dans le droit de la nature, et reprennent leur première égalité.

Le discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies et très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse : car quoique j'y sois qualifié de docteur, je serais bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte ; car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire : l'un renferme l'éloge des sciences ; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on serait bien aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge, qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup ; c'est, selon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, et que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité,

il faut donc croire que je pensais des sciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Serait-ce pour être mal fait ? ce serait intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Serait-ce pour être trop court ? il me semble que j'aurais pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute, et tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très-bonne en soi, cela est évident ; et il faudrait avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connaître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connaissances et d'étendre ses lumières. En ce sens j'ai loué le savoir, et c'est en ce sens que le loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers

genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts et des sciences ; et j'en aurais volontiers dit autant, si cela eut été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences, dont la source est si pure et la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satires amères, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscènes ; et dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches et honteuses flatteries ? Je disais que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme ; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage ; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, et que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, et que plusieurs en abusent en effet.

En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, et qu'on en abuse toujours, et il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, et par conséquent, toutes les propositions qu'on en peut déduire n'ont rien d'opposé, et c'est ce que j'avais à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne était que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre des vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légères observations à faire sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, et qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités que je ne relèverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges, et c'est assurément m'ouvrir une belle carrière; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration est souvent plus convenable que des louanges indiscrètes (2).

(2) Tous les princes, bons et mauvais, seront toujours bassement et indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans et des gens-de-lettres. Quant aux princes qui sont de grands-hommes, il leur faut des éloges plus modérés et mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, et la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sais bien, du-moins, que *Trajan* serait beaucoup plus grand à mes yeux, si *Pline* n'eût jamais écrit. Si *Alexandre* eût été en effet ce qu'il affectait de paraître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un roi est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre. *Pour que je prisse plaisir à vos louanges*, disait l'empereur *Julien* à des courtisans qui vantaient sa justice, *il faudrait que vous osassiez dire le contraire, s'il était vrai.*

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre (3); il me semble que ceci demanderait quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné; ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise serait aussi honorable à l'académie de Dijon qu'injurieuse à l'intégrité des académies en général; et il est aisé de sentir combien j'en ferais le profit de ma cause.

On me taxe, par des phrases fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite et ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (4); puisque la science et la vertu

(3) C'est de la question même qu'on pourrait être surpris : grande et belle question s'il en fut jamais, et qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvelée. L'académie française vient de proposer, pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là; il s'agit de soutenir que l'*amour des lettres inspire l'amour de la vertu*. L'académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problême; et cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordait ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

(4) Je ne saurais me justifier, comme bien

sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question ; cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma réponse, ou plutôt dans mes réponses ; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du-moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurais-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science et la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les princes à appeler les vrais savans à leur

d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, et qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très-bon gré que je me suis jeté dans l'étude ; et c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jetait dans mon ame, sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en fesant tout pour la vanité.

cour, et à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science et la vertu réunies pour le bonheur du genre-humain ? Ces vrais savans sont en petit nombre, je l'avoue ; car pour bien user de la science, il faut réunir de grands talens et de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne saurait donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant et vertueux tout à-la-fois.

2. On pourrait encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existerait réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage ; il me dit trop aussi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la science, et plus encore d'en affecter. J'aurais cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantirait de cette imputation ; je craignais bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connaissais pas. On sent assez combien il m'était impossible d'éviter à-la-fois ces deux reproches. Que sais-je même

si l'on n'en viendrait point à les réunir, si je ne me hâtais de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être.

3. Je pourrais rapporter, à ce sujet, ce que disaient les pères de l'Eglise des sciences mondaines qu'ils méprisaient, et dont pourtant ils se servaient pour combattre les philosophes païens; je pourrais citer la comparaison qu'ils en fesaient avec les vases des Egyptiens volés par les Israëlites; mais je me contenterai pour derniere réponse, de proposer cette question : si quelqu'un venait pour me tuer et que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me serait-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe; et cela me paraît d'autant moins nécessaire que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du-moins celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi, et c'est une indiscrétion que le public pardonne

difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent et de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en disputent devraient bien s'oublier réciproquement ; cela épargnerait beaucoup de papier et d'encre. Mais cette règle, si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adversaire ; et c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'auteur, observant que j'attaque les sciences et les arts par leurs effets sur les mœurs, emploie pour me répondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; c'est comme si, pour justifier un accusé, on se contentait de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts et les sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes ; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, et prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, et que le spectacle de la nature, exposé, ce semble, aux yeux

de tous pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend : serait-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en DIEU ? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur et la bonté de DIEU dans les merveilles de ses œuvres ; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne sais rien, que par celui qui connaît et le cèdre, et l'hysope, et la trompe de la mouche, et celle de l'éléphant : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.*

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devraient faire. Cela me paraît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devrait élever l'homme à son créateur, je le sais ; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de DIEU, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des lois à la nature, et des bornes

à la Divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains systêmes il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur, qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces grâces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, et ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'*Alfonse X* ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême était réservé. Tandis que la savante Grèce était pleine d'athées, *Elien* remarquait (5) que jamais barbare n'avait mis en doute l'existence de la Divinité. Nous pouvons remarquer de même aujourd'hui qu'il n'y a dans toute l'Asie qu'un seul peuple lettré, que plus de la moitié de ce peuple est athée, et que c'est la seule nation de l'Asie où l'athéisme soit connu.

La curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inspire l'envie d'apprendre*. Il

(5) Var. Hist., l. 2, c. 31.

devrait donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. *Ses besoins lui en font sentir la nécessité.* A bien des égards les connaissances sont utiles ; cependant les Sauvages sont des hommes, et ne sentent point cette nécessité-là. *Ses emplois lui en imposent l'obligation.* Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs (6). *Ses progrès lui en font goûter le plaisir.* C'est pour cela même qu'il devrait s'en défier. *Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir.* Cela arrive en effet à ceux qui ont

(6) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent : si les hommes étaient ce qu'ils doivent être, ils n'auraient guère besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire. Au reste, *Cicéron* lui-même qui, dit *Montagne*, « devait au savoir tout son vaillant, « reprend aucuns de ses amis d'avoir accoutumé « de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialec- « tique et à la géométrie plus de temps que ne « méritaient ces arts, et que cela les divertissait « des devoirs de la vie, plus utiles et honestes. » Il me semble que dans cette cause commune, les savans devaient mieux s'entendre entr'eux, et donner au-moins des raisons sur lesquelles eux-mêmes fussent d'accord.

du talent. *Plus il connaît, plus il sent qu'il a des connaissances à acquérir*; c'est-à-dire que l'usage de tout le temps qu'il perd est de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a guère qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur ignorance se développe en apprenant, et c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne ; à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout savoir, et il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire et faire. *Plus il a de connaissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de connaître le mal pour apprendre à le fuir ; et il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au-moins douteuses et sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de savoir en combien de manières on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, et qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en serait assez pour

nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours; et comment serait-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, et se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin, et ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, et qui après avoir bravé et insulté tout le monde, se laisse battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu : il y a bien de l'apparence que j'en aurais trouvé encore davantage, si j'avais pu remonter plus haut; j'ai cité aussi un peuple moderne, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle et d'équité que d'envie contre mes compatriotes, et d'humeur contre mes contemporains : cependant, personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays et

ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons et ce sont elles qu'il faut peser : quant à mes intentions, il faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable qui m'a déjà été faite par un philosophe : (7) *N'est-ce point*, me dit-on, *au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux lois, à toute autre cause qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays et en différens temps ?*

Cette question renferme de grandes vues, et demanderait des éclaircissemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agirait d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement et le génie, les mœurs et les connaissances des citoyens, et ceci me jetterait dans des discussions délicates, qui me pourraient mener trop loin. De plus, il me serait bien difficile de parler de gouver-

(7) Préf. de l'Encycl.

nement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire ; et tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genève, et dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes ; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi : c'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine et l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des pères de l'Eglise qu'il en suit de siècle en siècle le développement ; c'est dans les livres de morale et les annales saintes qu'il en voit les exemples, et qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlèvera à la religion et à la vertu des appuis si puissans ? et ce sera à elle qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonnerait davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savait que la singularité d'un système,

quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'auteur, comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? et qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien, sinon celle de sa religion même.

Sans doute j'aurais dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurais dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets, qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur faible savoir un édifice soutenu par la main de DIEU. J'aurais dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui par leurs misérables pointilleries, ont avili la sublime simplicité de l'Évangile, et réduit en syllogismes la doctrine de JESUS-CHRIST.

Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, et non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire et les faits qu'il faudrait terminer cettte dispute. Si je savais exposer en peu de mots ce que les sciences et la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela servirait-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que DIEU s'était choisi n'a jamais cultivé les sciences, et on ne lui en a jamais conseillé l'étude ; cependant, si cette étude était bonne à quelque chose, il en aurait eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir séparé autant qu'il était possible des nations idolâtres et savantes qui l'environnaient : précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre ; car ce peuple faible et grossier était bien plus aisé à séduire par les fourberies des prêtres de *Baal* que par les sophismes des philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens et les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. *Josephe* et *Philon*, qui par-tout ailleurs n'auraient été que deux hommes médiocres,

médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les saducéens, reconnaissables à leur irréligion, furent les philosophes de Jérusalem; les pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs (8). Ceux-ci, quoiqu'ils bornassent à peu-près leur science à l'étude de la loi, fesaient cette étude avec tout le faste et toute la suffisance dogmatique; ils observaient avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion; mais l'Évangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, et le cas qu'il en fallait faire: au surplus, ils avaient tous très-

(8) On voyait régner entre ces deux partis cette haîne et ce mépris réciproques qui régnèrent de tout temps entre les docteurs et les philosophes, c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la science d'autrui, et ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique et le maître à danser du Bourgeois gentilhomme, vous aurez l'antiquaire et le bel-esprit, la chimiste et l'homme-de-lettres, le jurisconsulte et le médecin, le géomètre et le versificateur, le théologien et le philosophe: pour bien juger de ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux mêmes, et d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

peu de science et beaucoup d'orgueil ; et ce n'est pas en cela qu'il différaient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des savans que JESUS-CHRIST voulut confier sa doctrine et son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits et les simples. Et dans les instructions qu'il donnait à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il fesait de tout cela.

Après la mort de JESUS-CHRIST, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple; ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré, et de tous les miracles dont DIEU honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie; leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens alarmés firent entendre aux princes que l'Etat était perdu parce que les offrandes diminuaient. Les persécutions s'élevèrent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer le progrès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les chrétiens couraient au mar-

tyre ; tous les peuples couraient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles, non contens de persécuter les chrétiens, se mirent à les calomnier ; les philosophes, qui ne trouvaient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les simples se fesaient chrétiens, il est vrai ; mais les savans se moquaient d'eux, et l'on sait avec quel mépris *St. Paul* lui-même fut reçu des Athéniens. Les railleries et les injures pleuvaient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. *Saint Justin* martyr (9) écrivit le premier

(9) Ces premiers écrivains qui scellaient de leur sang le témoignage de leur plume, seraient aujourd'hui des auteurs bien scandaleux ; car ils soutenaient précisément le même sentiment que moi. *Saint Justin*, dans son entretien avec *Triphon*, passe en revue les diverses sectes de philosophie dont il avait autrefois essayé, et les rend si ridicules qu'on croirait lire un dialogue de *Lucien* : aussi voit-on dans l'apologie de *Tertullien* combien les premiers chrétiens se tenaient offensés d'être pris pour des philosophes.

Ce serait, en effet, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes

l'apologie de sa foi. On attaqua les païens à leur tour ; les attaquer c'était les vaincre ;

pernicieuses, et des dogmes impies de ces diverses sectes. Les épicuriens niaient toute providence, les académiciens doutaient de l'existence de la Divinité, et les stoïciens de l'immortalité de l'âme. Les sectes moins célèbres n'avaient pas de meilleurs sentimens ; en voici un échantillon dans ceux de *Théodore*, chef d'une des deux branches des cyrénaïques, rapporté par *Diogène-Laërce*. *Sustulit amicitiam quòd ea neque insipientibus neque sapientibus adsit . . . . Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patriâ periculis exponere, neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam ; furto quoque et adulterio et sacrilegio cum tempestivum erit daturum operam sapientem ; nihil quippe horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ è stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est . . . . sapientem publicè absque ullo pudore ac suspicione scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulières, je le sais ; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ; et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les philosophes, et par laquelle ils professaient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignaient publiquement ? *Pythagore* fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il ne la découvrait à ses disciples qu'après de longues épreuves

les premiers succès encouragèrent d'autres écrivains : sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jeta dans la mythologie et dans l'érudition ; (10) on voulut

et avec le plus grand mystère ; il leur donnait en secret des leçons d'athéisme, et offrait solemnellement des hécatombes à *Jupiter*. Les philosophes se trouvèrent si bien de cette méthode qu'elle se répandit rapidement dans la Grèce, et de-là dans Rome ; comme on le voit par les ouvrages de *Cicéron*, qui se moquait avec ses amis des dieux immortels qu'il attestait avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine ; mais elle y est née aussi avec la philosophie, et c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit et sincère, serait un terrible coup porté à la philosophie ancienne et moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité et le temps même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

(10) On a fait de justes reproches à *Clément* d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un chrétien. Cependant, il semble qu'on était excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on

montrer de la science et du bel-esprit, les livres parurent en foule, et les mœurs commencèrent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'évangile et de la foi des apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes, chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre; les hérésies pullulèrent de toutes parts.

L'emportement et la violence ne tardèrent pas à se joindre à la dispute. Ces chrétiens si doux, qui ne savaient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des persécuteurs furieux pires que les idolâtres: tous trempèrent dans les mêmes excès; et le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source, c'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philosophes grecs, on crut

avait à se défendre. Mais qui pourrait voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos savans pour éclaircir les rêveries de la mythologie?

y voir des rapports avec le christianisme. On osa croire que la religion en deviendrait plus respectable, revêtue de l'autorité de la philosophie ; il fut un temps où il fallait être platonicien pour être orthodoxe, et peu s'en fallut que *Platon* d'abord, et ensuite *Aristote* ne fût placé sur l'autel à côté de Jésus-Christ.

L'Église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorèrent souvent en termes pleins de force et d'énergie : souvent ils tentèrent d'en bannir toute cette science mondaine, qui en souillait la pureté. Un des plus illustres papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle, de soutenir que c'était une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux règles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier : entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnaient et ce fut d'une manière très-savante que la plupart d'entr'eux déclamèrent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre ; le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier,

puisqu'elle ne tombait pas moins sur les choses qu'il doit savoir que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'Église gagna du-moins un peu plus de repos qu'elle n'en avait éprouvé jusque-là.

Après la renaissance des lettres, les divisions ne tardèrent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans hommes émurent la querelle, de savans hommes la soutinrent, et les plus capables se montrèrent toujours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis : aucun n'y portait l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portaient que le désir de briller aux dépens de leur adversaire ; chacun voulait vaincre, nul ne voulait s'instruire ; le plus fort imposait silence au plus faible ; la dispute se terminait toujours par des injures, et la persécution en a toujours été le fruit. DIEU seul sait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui, la littérature et les arts brillent parmi nous ; quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de théologie ; et les

casuites fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des saints et point de casuites. La science s'étend et la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, et personne ne veut l'apprendre; nous sommes tous devenus docteurs, et nous avons cessé d'être chrétiens.

Non ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Évangile s'est étendu par-tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, ministres de la loi qui m'y est annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces livres savans, qui ne savent ni me convaincre ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connaître et aimer; demandez-lui

pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent et qui me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois; et sur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, et votre ministère est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre et de prêcher l'Évangile, et c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations, *non Aristotelico more*, disaient les pères de l'Eglise, *sed piscatorio* (11).

(11) Notre foi, dit *Montagne*, ce n'est pas notre acquêt, c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est point par discours ou par notre entendement que nous avons reçu notre religion, c'est par autorité et par commandement étranger. La faiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, et notre aveuglement plus que notre clair-voyance. C'est par l'entremise de notre ignorance que nous sommes savans. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connaissance supernatu-

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la réponse; sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guère moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des sciences, me dit-on; *c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la molesse et le luxe.* Je n'avais pas dit non plus que le luxe fût né des sciences, mais qu'ils étaient nés ensemble et que l'un n'allait guère sans l'autre. Voici comment j'arrangerais cette généalogie. La première source du mal est l'inégalité; de l'inégalité sont venues les richesses; car ces mots de pauvres et de riche sont relatifs, et par-tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses sont nés le luxe

relle et céleste : apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance et la subjection : car, comme il est écrit, je détruirai la sapience des sages et abattrai la prudence des prudens.

et l'oisiveté ; du luxe sont venus les beaux-arts, et de l'oisiveté les sciences. *Dans aucun temps les richesses n'ont été l'apanage des savans.* C'est en cela même que le mal est plus grand, les riches et les savans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étaient plus savans, ou que les savans fussent plus riches, les uns seraient de moins lâches flatteurs, les autres aimeraient moins la basse flatterie, et tous en vaudraient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans et riches tout-à-la-fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accrédité à la cour, combien de philosophes réduits au manteau et à la besace, enveloppés dans leur propre vertu et ignorés dans leur solitude!* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très-pauvres, et sûrement très-fâchés de l'être, je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plupart d'entre eux doivent leur philosophie ; mais quand je voudrais bien les supposer vertueux, serait-ce sur leurs mœurs, que le peuple ne voit point, qu'il apprendrait à réformer les siennes? *Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser*

de

de grands biens. Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimerait pas son métier serait un homme bien fou, ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité ;* il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse et modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture et du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse et criminelle.* Non pas du-moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, et avoir pourtant l'ame très-corrompue ; d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux et modeste, si les travaux dont il s'occupe nourrissent l'oisiveté et gâtent l'esprit de ses concitoyens. *Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes.* Il ne me paraît guère qu'ils soient gens à se les refuser ; sur-tout ceux qui, s'occupant d'arts tout-à-fait inutiles et par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils désirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses, je ne serais pas étonné de voir quelque jour les

riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent et abusent des fruits de leur industrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos artistes soient des gens si simples et si modestes ; le luxe ne saurait régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications, et par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit, et le misérable qui le convoite. On ne saurait dire que ce soit un mal en soi de porter des manchettes de point, un habit brodé, et une boîte émaillée ; mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, et de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables un temps et des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour savoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des savans, et je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent, non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser, mais plutôt que de passer condamnation sur

le mal que je pense de notre vaine et fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrais que le vice se montrât à découvert? Assurément je le voudrais. La confiance et l'estime renaîtraient entre les bons, on apprendrait à se défier des méchans, et la société en serait plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par-derrière. Quoi donc! faudra-t-il joindre le scandale au crime? je ne sais; mais je voudrais bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-temps sur le scandale; si on les voulait suivre à la rigueur, il faudrait se laisser piller, trahir, tuer impunément et ne jamais punir personne; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu? Oui, comme celui des assassins de *César*, qui se prosternaient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur (12), elle n'en

(12) Le duc de *la Rochefoucauld.*

est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? Non, couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu; c'est l'outrager en profanant ses enseignes; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusque dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux, qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière et mourir en prédestinés: mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien; on aurait pu raisonnablement tenter la conversion de *Cartouche*, jamais un homme sage n'eût entrepris celle de *Cromwell*.

J'ai attribué au rétablissement des lettres

et des arts l'élégance et la politesse qui règnent dans nos manières. L'auteur de la réponse me le dispute, et j'en suis étonné, car puisqu'il fait tant de cas de la politesse, et qu'il fait tant de cas des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci : *On ne voit point que les savans soient plus polis que les autres hommes : au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins ; donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux-arts et d'ouvrages de goût ; et nos beaux-esprits, aussi peu savans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits-maîtres, se reconnaîtront difficilement à l'air maussade et pédantesque que l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les savans, les poëtes et les beaux-esprits sont tous également ridicules ; que messieurs de l'académie des belles-lettres, messieurs de l'académie des sciences, messieurs de l'académie française, sont des gens grossiers, qui

ne connaissent ni le ton ni les usages du monde, et exclus par état de la bonne compagnie ; l'auteur gagnera peu de chose à cela, et n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse et l'urbanité qui règnent parmi nous soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens et répandu parmi les peuples de l'Europe par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts (13). Comme les meil-

(13) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs et les manières d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues sur des exemples particuliers. Ce serait le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut pas chercher si un savant ou un autre sont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature et la politesse, et voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, et de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation, et sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens : examiner tout cela en petit et sur quelques individus, ce n'est pas philosopher, c'est perdre son temps et ses réflexions ; car on peut connaître à fond *Pierre* ou *Jacques*, et avoir fait très-peu de progrès dans la connaissance des hommes.

leurs maîtres à danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans commentateurs qu'on nous dit qui connaissent tout dans les anciens, hors la grâce et la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages, utiles quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentaient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, et de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, et qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur : à Athènes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politesse, et du langage et des manières accompagner toujours, non les savans et les artistes, mais les sciences et les beaux-arts.

L'auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance, et me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philosophe, il peint l'ignorance à son tour; et l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison, mais je ne crois pas avoir tort : il ne faut qu'une

distinction très-juste et très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (14) et brutale, qui naît d'un mauvais cœur et d'un esprit faux; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégrade la raison, avilit l'ame et rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'auteur attaque, et dont il fait un portrait fort odieux et fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeste, qui naît

(14) Je serai fort étonné si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans et vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, et qui, pour l'ordinaire, n'étaient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avais dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne serait pas la peine de me répondre; et par la même raison, je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire. (Voyez le Timon de M. de *Voltaire*).

d'un vif amour pour la vertu, et n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme, et qui ne contribuent point à le rendre meilleur; une douce et précieuse ignorance, trésor d'une ame pure et contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, et n'a pas besoin de chercher un faux et vain bonheur dans l'opinion que les autres pourraient avoir de ses lumières : voilà l'ignorance que j'ai louée, et celle que je demande au ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'auteur, *à ces temps d'ignorance et de barbarie ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre et de justice.* Ces siècles heureux seront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aisément où, grâce aux sciences, *ordre* et *justice* ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple, et où l'apparence en aura été conservée avec soin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fré-*

quentes, mais plus justes; en quelque temps que ce soit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre? je ne saurais concevoir cela! *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Personne assurément ne disputera à mon adversaire le droit de juger de l'héroïsme, mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui ne le soit pas pour nous? *Des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense.* Je ne nie pas à l'auteur qu'il n'y ait de grands-hommes parmi nous, il lui serait trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-corrompus. Au reste, ces choses sont si vagues qu'on pourrait presque les dire de tous les âges; et il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudrait feuilleter des bibliothèques et faire des in-folio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand *Socrate* a maltraité les sciences, il

n'a pu, ce me semble, avoir en vue ni l'orgueil des stoïciens, ni la mollesse des épicuriens, ni l'absurde jargon des pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existait de son temps. Mais ce léger anacronisme n'est point messéant à mon adversaire ; il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, et n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogène-Laërce que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats:

Je conviens donc que *Socrate* n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps ; mais je ne sais qu'en conclure sinon que, dès ce temps-là les vices pullulaient avec les philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie, et je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse ? Oui, sans doute, répondrai-je san balancer, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière conséquence, et gardons-nous d'en concluro qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, et détruire les universités et les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, et les mœurs n'y

gagneraient rien (15). C'est avec douleur que je vais prononcer une grande et fatale vérité: Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance, et l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple, une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oisiveté et du luxe; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence et source de toute vertu, leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours; il n'y a plus de remède, à-moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer, et impossible de prévoir.

Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage, et tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à

(15) *Les vices nous resteraient*, dit le philosophe que j'ai déjà cité, *et nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, et qu'il a vu loin.

ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; elles le rendent au-moins plus circonspect sur le mal qu'il pourrait faire, par la connaissance de celui qu'il en recevrait lui-même.

J'ai loué les académies et leurs illustres fondateurs, et j'en répèterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique des palliatifs, et proportionne les remèdes moins aux besoins qu'au tempérament du malade : c'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence; et, ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du-moins, comme *Solon*, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand prince, et ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée et qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse et de sa vertu. Quand il est question d'établissemens politiques, c'est le temps et le lieu qui décident de tout. Il faut pour leurs propres intérêts que les princes favorisent toujours les sciences et les arts; j'en ai dit la raison;

et dans l'état présent des choses il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avait actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser et agir différemment, ses sujets resteraient pauvres et ignorans, et n'en seraient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant et si favorable en apparence à sa cause; peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs; qu'il les admire ainsi que nous, et ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

DERNIÈRE
RÉPONSE
DE
J. J. ROUSSEAU
DE GENÈVE.

Ne, dùm tacemus, non verecundiæ sed diffidentiæ causâ tacere videamur. Cyprian. contra Demet.

DERNIÈRE
RÉPONSE
DE
J. J. ROUSSEAU. (1)

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs qui se soucient très-peu de la vérité ; mais la manière dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

Il faut me répéter ; je le sens bien, et le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : cet homme n'a pas besoin de chercher

(1) Le discours auquel *JJ. Rousseau* répond ici est de M. *Borde*, académicien de Lyon.

sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes (2).

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question et de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises,

(2) Il y a des vérités très-certaines qui, au premier coup-d'œil, paraissent des absurdités, et qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous ; il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi : les vrais philosophes se hâtent moins, et si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps et profondément médité mon sujet, et j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au-moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, et qui sont toujours le fruit et la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, et à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues et que je soutiendrai aussi longtemps que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie et de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux-arts, et l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes et aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément; mais considérons maintenant toutes ces connaissances par rapport aux mœurs (3).

(3) *Les connaissances rendent les hommes doux*, dit ce philosophe illustre dont l'ouvrage toujours profond, et quelquefois sublime, respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, et, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai, les connaissances rendent les hommes doux; mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une faiblesse de l'ame : la vertu n'est pas toujours douce ; elle sait s'armer à propos de sévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sait point pardonner.

Si des intelligences célestes cultivaient les sciences, il n'en résulterait que du bien ; j'en dis autant des grands-hommes, qui sont faits pour guider les autres. *Socrate* savant et vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connaissances, et les rendent pernicieuses aux nations ; les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que *Socrate* ne se fût piqué de philosophie à Athènes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences et des arts (4).

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un roi de Lacédémone à ceux qui louaient en sa présence l'extrême bonté de son collègue *Charillus*. *Et comment serait-il bon*, leur dit-il, *s'il ne sait pas être terrible aux méchans ? « Quod malos boni « oderint, bonos oportet esse ».* *Brutus* n'était point un homme doux ; qui aurait le front de dire qu'il n'était pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches et pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, et qui ne sont douces que par indifférence pour le bien et pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

(4) Il en a coûté la vie à *Socrate* pour avoir dit

C'est une question à examiner, s'il serait avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la philosophie, les erreurs et les mensonges des philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots, et ne comprendrons-nous jamais qu'études, connaissances, savoir et philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, et très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus; car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès

précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidait pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisième pour les poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les poëtes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs triomphèrent ; et *Socrate* périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle, en avançant que *Socrate* n'y eût point bu la ciguë. On remarquera que je disais cela dès l'année 1752.

qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, et plus l'extérieur se compose : (5) c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; et ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, et répandent par-tout les grâces et l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu : mais jamais on ne

(5) Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de *Molière* que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossière qu'obscène, tout blesse leurs chastes oreilles ; et je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparait les mœurs du siècle de *Molière* avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

pourra dire qu'elles soient la vertu, et rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile travaille pour les autres, et que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, et cependant il ne fait que du mal.

La vanité et l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, et le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe : (6) toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

(6) On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même manière de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains et ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptaient parmi eux cinq cents quatre-vingts poëtes classiques vers le milieu du siècle dernier.

Si l'expérience ne s'accordait pas avec ces propositions démontrées, il faudrait chercher les causes particulières de cette contrariété : mais la première idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience ; et pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oserait-on dire qu'ils étaient corrompus, dans des temps où les sources de la corruption n'étaient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens temps et la rusticité des anciens peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, et, ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche, (7) mère féconde de tous

(7) Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes, je consens qu'elles m'honorent de l'épithète de pédant, si redoutée de tous nos galans philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, et ne veux point de prôneurs ; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

les

les autres vices. la vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

L'homme et la femme sont faits pour s'aimer et s'unir ; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société et dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourraient ramener l'honneur et la probité parmi nous ; mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal, et reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse et monacale capable de rendre ridicule tout homme, et je dirais presque toute femme, qui oserait s'en piquer ; tandis que chez les païens cette même vertu était universellement honorée, regardée comme propre aux grands-hommes, et admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, et qui, sans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : *Cyrus*, *Alexandre* et le jeune *Scipion*. De toutes les raretés que renferme le cabinet du roi, je ne voudrais voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne, et sur lequel ils avaient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenait aux Romains de soumettre les peuples, autant par la vénération

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne; car plusieurs peuples très-ignorans étaient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal; elle est seulement l'état naturel de l'homme (8).

due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée, et *Pyrrus*, vainqueur, chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte *Dryden* à un jeune seigneur anglais, qui lui reprochait que dans une de ses tragédies *Cléomènes* s'amusait à causer tête-à-tête avec son amante au-lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disait le jeune lord, je sais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui répliqua *Dryden*, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

(8) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sais combien de fort savans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme si cela fesait quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu? Ces manières d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays; mais les philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples savans ont été corrompus, et c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, et qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même peuple, et comparant les progrès de ses connaissances avec les révolutions de ses mœurs. Or, le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance, et qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste et philosophe, il a perdu ses mœurs et sa probité ; il est redescendu à cet égard au rang des nations ignorantes et vicieuses qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnaître une, et la voici ; c'est que tous les peuples barbares, ceux-mêmes qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au-lieu qu'à force de progrès, les peuples savans et philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule et à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut

dire que la corruption est au comble et qu'il ne faut plus espérer de remèdes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, et dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

« Les hommes sont méchans naturellement ; « ils ont été tels avant la formation des so- « ciétés ; et par-tout où les sciences n'ont pas « porté leur flambeau, les peuples, aban- « donnés aux seules *facultés de l'instinct*, « réduits avec les lions et les ours à une vie « purement animale, sont demeurés plongés « dans la barbarie et dans la misère.

« La Grèce seule dans les anciens temps « pensa et *s'éleva par l'esprit* à tout ce qui « peut rendre un peuple recommandable. Des « philosophes formèrent ses mœurs et lui « donnèrent des lois.

« Sparte, il est vrai, fut pauvre et igno- « rante par institution et par choix ; mais « ses lois avaient de grands défauts, ses « citoyens un grand penchant à se laisser « corrompre ; sa gloire fut peu solide, et « elle perdit bientôt ses institutions, ses lois « et ses mœurs.

« Athènes et Rome dégénérèrent aussi. L'une

« céda à la fortune de la Macédoine ; l'autre
« succomba sous sa propre grandeur, parce
« que les lois d'une petite ville n'étaient pas
« faites pour gouverner le monde. S'il est
« arrivé quelquefois que la gloire des grands
« empires n'ait pas duré long-temps avec celle
« des lettres, c'est qu'elle était à son comble
« lorsque les lettres y ont été cultivées, et que
« c'est le sort des choses humaines de ne pas
« durer long-temps dans le même état. En
« accordant donc que l'altération des lois et
« des mœurs ait influé sur ces grands évé-
« nemens, on ne sera point forcé de convenir
« que les sciences et les arts y aient contribué ;
« et l'on peut observer, au contraire, que le
« progrès et la décadence des lettres est tou-
« jours en proportion avec la fortune et
« l'abaissement des empires.

« Cette vérité se confirme par l'expérience
« des derniers temps, où l'on voit dans une
« monarchie vaste et puissante la prospérité
« de l'Etat, la culture des sciences et des arts
« et la vertu guerrière concourir à-la-fois à
« la gloire et à la grandeur de l'empire.

« Nos mœurs sont les meilleures qu'on
« puisse avoir ; plusieurs vices ont été pros-
« crits parmi nous ; ceux qui nous restent

« appartiennent à l'humanité, et les sciences « n'y ont nulle part.

« Le luxe n'a rien non plus de commun « avec elles ; ainsi les désordres qu'il peut « causer ne doivent point leur être attribués. « D'ailleurs le luxe est nécessaire dans les « grands Etats ; il y fait plus de bien que de « mal ; il est utile pour occuper les citoyens « oisifs et donner du pain aux pauvres.

« La politesse doit être plutôt comptée « au nombre des vertus qu'au nombre des « vices : elle empêche les hommes de se « montrer tels qu'ils sont ; précaution très- « nécessaire pour les rendre supportables les « uns aux autres:

« Les sciences ont rarement atteint le but « qu'elles se proposent ; mais au-moins elles « y visent. On avance à pas lents dans la « connaissance de la vérité, ce qui n'empêche « pas qu'on n'y fasse quelque progrès.

« Enfin quand il serait vrai que les sciences « et les arts amollissent le courage, les biens « infinis qu'ils nous procurent ne seraient-ils « pas encore préférables à cette vertu barbare « et farouche qui fait frémir l'humanité ? ». Je passe l'inutile et pompeuse revue de ces biens ; et pour commencer sur ce dernier

point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que, si quelque chose peut compenser la ruine des mœurs, je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reste.

Je pourrais sans beaucoup de risque supposer tout cela prouvé, puisque de tant d'assertions si hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable, et que même la plupart d'entr'elles fourniraient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avait besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains ; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal : il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il serait vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seraient encore aussi ridicules que ceux d'un

homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'aplomb, voudrait mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber ; car il vaudrait encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4. La Grèce fut redevable de ses mœurs et de ses lois à des philosophes et à des législateurs : je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avait pas de bonnes lois, on blâme les lois de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires : soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune et de grandeur : je parlais, moi, de mœurs et de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir ;

cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils sont seulement fourbes et fripons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain au pauvre; mais, s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait point de pauvres (9).

(9) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes, pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du laboureur; et celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feraient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon : il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau : il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

Il occupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs? Quand l'agriculture était en honneur, il n'y avait ni misère ni oisiveté, il y avait beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences et des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des Etats, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, et qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me serait aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on pretend m'opposer; mais, à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (10). Ceci n'est pas une

(10) Cette note est pour les philosophes; je conseille aux autres de la passer.

assertion de légère importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples, qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; et il faudrait bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* et de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels et brutaux qu'on appelle maîtres, et de cette autre espèce d'hommes fripons et menteurs qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire ; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, et comme j'ai le bonheur de le sentir, qu'il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélèrent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'aurait pu faire celui de la nature, et les mauvais préjugés tiennent lieu de mauvais penchans.

faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux et traîtres ; je voudrais bien qu'on m'expliquât en quoi pouvaient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimère de l'âge d'or : que n'ajoutait-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu.

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; et je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimait tant à se prodiguer, et que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étaient éclairés et savans, puisque des philosophes formèrent leurs mœurs et leur donnèrent des lois ; mais avec cette manière de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs mages, les Assyriens leurs chaldéens, les Indes leurs gymnosophistes,

les

les Celtes leurs druides? *Ochus* n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, *Atlas* chez les Lybiens, *Zoroastre* chez les Perses, *Zamolxis* chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie était née chez les barbares? C'étaient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là? *A côté des Miltiade et des Thémistocle on trouvait*, me dit-on, *les Aristide et les Socrate*. A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant *Miltiade*, *Aristide*, *Thémistocle*, qui étaient des héros, vivaient dans un temps; *Socrate* et *Platon*, qui étaient des philosophes, vivaient dans un autre; et quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grèce avilie et dégénérée avait déjà renoncé à sa vertu et vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisait à la gloire. Il est vrai : la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire, mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infaillible effet des connaissances de l'esprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs et les lois sont la seule source du véritable*

héroïsme. Les sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, et le reste du monde dut tout à la Grèce.* La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux lois ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, et dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre et vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle et stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler et se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, et qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang et des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y chercherait beaucoup plus raisonnablement que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenterait le genre-humain composé uni-*

quement de laboureurs, de soldats, de chasseurs et de bergers? Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre-humain composé de cuisiniers, de poëtes, d'imprimeurs, d'orfèvres, de peintres et de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre est quelquefois un devoir, et n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; et mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc pour être digne du nom d'hommes, vivre comme les lions et les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial et ami de la vérité, je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle, et d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entre eux comme les lions et les ours, comme les tigres et les crocodiles. *Erigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer et se défendre?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison, et sagement ménagées; et ce sont, sur-tout, des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois là que des vertus*

animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir. Je dirais volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies : Je ne vois là que d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. L'esprit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper et languir. *Otez les arts du monde*, nous dit-on ailleurs, *que reste-t-il? les exercices du corps et les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison et la vertu sont toujours oubliées! *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté, infiniment plus sublime et plus capable d'élever et d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de *Cicéron*

que son zèle, et qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneraient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? et eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudraient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce qui ne devait, dit-on, sa vertu qu'à la philosophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure et a duré le plus longtemps ait été précisément celui où il n'y avait point de philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemples à toute la Grèce; toute la Grèce était corrompue, et il y avait encore de la vertu à Sparte; toute la Grèce était esclave, Sparte seule était encore libre: cela est désolant. Mais enfin la fière Sparte perdit ses mœurs et sa liberté, comme les avait perdues la savante Athènes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

Encore deux observations sur Sparte, et je passe à autre chose; voici la première.

Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il est vrai; et il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique était un pays tout ouvert, et qui ne pouvait se défendre que par la supériorité du succès. Athènes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle était plus grande et beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avait de grands revenus et plusieurs peuples étaient ses tributaires : Sparte n'avait rien de tout cela. Athènes sur-tout par sa position avait un avantage dont Sparte était privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, et qui devait seul lui assurer l'empire de la Grèce. C'était un port vaste et commode; c'était une marine formidable dont elle était redevable à la prévoyance de ce rustre de *Thémistocle* qui ne savait pas jouer de la flûte. On pourrait donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre république, et qu'elle ait sur-tout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur sage législateur, il ne faut pas s'étonner

qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui facilitèrent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, et d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

Je suppose que tous les Etats dont la Grèce était composée, eussent suivi les mêmes lois que Sparte, que nous resterait-il de cette contrée si célèbre? A peine son nom serait parvenu jusqu'à nous. Elle aurait dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous serait indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systèmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, et qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du-moins où elles étaient fixées; ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréa-

bles qui conservent ou embellissent la vie, enfin, l'inestimable tradition des pensées et des actions de tous les grands-hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seraient accumulés, les générations des hommes se seraient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, et n'auraient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence, le monde aurait vieilli, et les hommes seraient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes ; et tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

« Citoyens, ouvrez les yeux et sortez de « votre aveuglement. Je vois avec douleur « que vous ne travaillez qu'à acquérir de la « vertu, qu'à exercer votre courage et main- « tenir votre liberté ; et cependant vous « oubliez le devoir plus important d'amuser « les oisifs des races futures. Dites-moi, à « quoi peut être bonne la vertu, si ce n'est

« à faire du bruit dans le monde? Que vous « aura servi d'être gens de bien, quand « personne ne parlera de vous? Qu'impor- « tera aux siècles à venir que vous vous « soyiez dévoués à la mort aux Termopiles « pour le salut des Athéniens, si vous ne « laissez comme eux ni systêmes de philo- « sophie, ni vers, ni comédies, ni statues? « (11) Hâtez-vous donc d'abandonner des

(11) *Périclès* avait de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence et de goût : il embellit Athènes d'excellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux, et de chefs-d'œuvre dans tous les arts. Aussi Dieu sait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reste encore à savoir si *Périclès* a été un bon magistrat : car dans la conduite des Etats il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponèse, qui fut la ruine de la république; je ne chercherai point si le conseil d'*Alcibiade* était bien ou mal fondé, si *Périclès* fut justement ou injustement accusé de malversation; je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfans, dont ses soins aient fait un homme

« lois qui ne sont bonnes qu'à vous rendre « heureux ; ne songez qu'à faire beaucoup « parler de vous quand vous ne serez plus; « et n'oubliez jamais que, si l'on ne célébrait « les grands-hommes, il serait inutile de « l'être ».

Voilà, je pense, à-peu-près ce qu'aurait pu dire cet homme, si les éphores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du philosophe, parce qu'elles sont immortelles et consacrées à l'admiration de tous les siècles; *tandis que les autres voient disparaître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.* Ah! il en reste au-moins quelqu'une dans le

de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la première fonction du magistrat et du souverain. Car le plus court et le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, et dans la mémoire de ce DIEU bienfesant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant, disait le bon Socrate, l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; et moi je dis que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que fesant si peu de cas de Sparte, on ne montre guère plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étaient de grands-hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance et à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées: (12) cependant quel-

(12) Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines. Grande subtilité! Qu'on me donne l'action la

ques pages après, on avoue que *Fabricius* méprisait l'or de *Pyrrhus*, et l'on ne peut ignorer que l'histoire romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces magistrats, ces guerriers vénérables qui fesaient tant de cas de leur pauvreté (13). Quant au courage ne sait-on pas

plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement et grossièrement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms et la même licence, je la prendrais volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrais pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourrait, en interprétations et favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne messierait pas quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas *Rousseau* qui dit tout cela, c'est *Montagne*.

(13) *Curius* refusant les présens des Samnites;

que la lâcheté ne saurait entendre raison, et qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant? *C'est*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort et robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeler les grands Etats aux petites vertus des petites républiques.* Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les cours. Elle eût été très-digne de *Tibère* ou de *Catherine de Médicis*, et je ne doute pas que l'un et l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il serait difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne saurait dire que l'étendue des États soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses; je ne sais si cette proportion ne serait point in-

disait qu'il aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or que d'en avoir lui-même. *Curius* avait raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, et ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour; sans cela ils seraient nécessairement les maîtres.

verse (14) Voilà une importante question à méditer ; et je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton plus méprisant que philosophique avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'était, continue-t-on, *la folie de Caton : avec l'humeur et les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit et mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* Je ne sais s'il n'a rien fait pour sa patrie ; mais je sais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le spectacle et le modèle de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur, à savoir résister aux vices de leur siècle, et à détester cette horrible maxime des gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres ;* maxime avec laquelle ils iraient loin sans doute, s'ils avaient le malheur de tomber dans quelque bande de cartouchiens. Nos descendans

(14) La hauteur de mes adversaires me donnerait à la fin de l'indiscrétion, si je continuais à disputer contre eux. Ils croient m'en imposer avec leur mépris pour les petits Etats : ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois s'il est bon qu'il y en ait de grands?

apprendront un jour que dans ce siècle de sages et de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule et traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec *César* et les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes parlent de *Caton*. On va voir comment en parlaient les anciens philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo, Deus. Ecce par deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominùs inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Viginius, les Scevola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un Etat puissant et bien gouverné.* Un Etat puissant, et bien gouverné ! Et moi aussi, vraiment. *Où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'en-

tends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les citoyens de cet état qu'on admire, se trouvaient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, et qu'ils eussent la force de faire leur devoir, serait-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, et examinons la conduite de *Brutus* souverain magistrat, fesant mourir ses enfans qui avaient conspiré contre l'Etat dans un moment critique où il ne fallait presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grâce, son collégue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, et que la république était perdue. Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, et que *Brutus* ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : « Consul, pourquoi me fais-tu mourir ? ai-je « fait pis que de trahir ma patrie ? et ne suis-je « pas aussi ton enfant ? » Je voudrais bien qu'on prît la peine de me dire ce que *Brutus* aurait pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devait abdiquer le consulat, plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie et abdique la magistrature, est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il fallait que *Brutus* fût un infâme, ou que les têtes de *Titus* et de *Tiberinus* tombassent par son ordre sous la hache des licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfère aux premiers ; et l'on a autant de peine à appercevoir de grands-hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose *Titus* à *Fabricius* : mais on a omis cette différence, qu'au temps de *Pyrrhus* tous les romains étaient des *Fabricius*, au-lieu que sous le règne de *Tite* il n'y avait que lui seul d'homme de bien (15).

(15) Si *Titus* n'eût été empereur, nous n'au-

J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains et les crimes des derniers : mais ce que je ne saurais oublier, c'est que la vertu était honorée des uns et méprisée des autres ; et que quand il y avait des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avait plus pour celui qui sauvait la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la république d'Athènes était assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, et pour payer très-chèrement les auteurs, les comédiens, et même les spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de *Philippe*.

On vient enfin aux peuples modernes ; et je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on

rions jamais entendu parler de lui; car il eût continué de vivre comme les autres : et il ne devint homme de bien, que quand cessant de recevoir l'exemple de son siècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans (16), sur les meilleures méthodes pour étendre nos connaissances, sur l'utilité des sciences et l'agrément des beaux-arts, et sur d'autres points dont plusieurs ne

(16) Il ne faut pas demander si les pères et les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans et de leurs élèves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne serait-ce point, si ces enfans si bien élevés venaient à dédaigner tant de jolies choses, et à préférer tout de bon la vertu au savoir? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur lacédémonien à qui on demandait par moquerie ce qu'il enseignerait à son élève. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrais un tel homme parmi nous, je lui dirais à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainsi ; car jamais vous n'auriez de disciples : mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes, et dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hasard, et qui me paraîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des phrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire et de la vertu, sont des exceptions singulières qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences.* Fort bien; mais toutes les nations savantes, avec leurs belles idées de gloire et de vertu, en ont toujours perdu l'amour et la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre; jetons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudrait tirer cette conclusion. Si j'étais

chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferais élever sur la frontière du pays une potence où je ferais pendre sans rémission le premier Européen qui oserait y pénétrer et le premier citoyen qui tenterait d'en sortir (17). *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine.* Sur-tout depuis que les Européens y sont. *On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux.* Soit; on en comptera du-moins un : mais de peuple vertueux et cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire aussi, *n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle pro-*

(17) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer? Il fait du mal aux autres, par le mauvais exemple qu'il donne; il en fait à lui-même, par les vices qu'il va chercher. De toutes manières c'est à la loi de le prévenir, et il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

duit des fictions, des romans, des satires; des vers; elle nourrit des vices.

Si des barbares ont fait des conquêtes; c'est qu'ils étaient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines et des boussoles, puissent commettre des injustices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans? Il marque seulement leur ruse et leur habileté; il marque qu'un homme adroit et subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux *Cortez* subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie et de trahisons, ou de l'infortuné *Guatimozin* étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardens pour avoir ses trésors, tançant un de ses officiers à qui le même traitement arrachait quelques plaintes, et lui disant fièrement: Et moi, suis-je sur des roses?

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes; elles naissent du loisir, mais elles garan-

tissent de l'oisiveté. De sorte qu'un homme qui s'amuserait au bord d'un grand chemin à tirer sur les passans, pourrait dire qu'il occupe son loisir à se garantir de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté et du loisir: mais je sais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager; et je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. *Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste.* Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes: il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleraient beaucoup à des bêtes, et que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance est un état de crainte et de besoin. Tout est danger alors pour

notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorsqu'on craint tout et qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connaître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins et des anatomistes sur leur vie et sur leur santé, pour savoir si les connaissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos alarmes et nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, et ne s'en trouvent pas plus mal. Une génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin, et le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison? C'est précisément ce que je demande.

Il semble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer? C'est bien mal connaître l'empire de la cupidité.*

dité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke?

Leibnitz et *Newton* sont morts comblés de biens et d'honneurs, et ils en méritaient encore davantage. Dirons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue? Je connais assez l'empire de la cupidité, pour savoir que tout nous porte aux professions lucratives; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un *Hebert*, un *Lafrenaye*, un *Dulac*, un *Martin* gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une province ne sauraient faire en un mois. Je pourrais proposer un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce serait, en ôtant les deux premières lignes et le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits faibles, c'est-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premièrement, les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mau-

vais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la raison et la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est *Platon* qui prétend cela. J'avais cru me faire une sauvegarde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulusve fuat ;* ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, et se font plus de mal qu'à moi (18). *Cette éducation était*, dit-on, *fondée sur*

(18) Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, et je ne réponds pas que je n'aie encore la faiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

des principes barbares ; parce qu'on donnait un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer, et non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, et non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurais-je point à répondre? mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en serait pas entendu : mais il lui enseigne premièrement à être vrai, et puis à être tempérant, et puis courageux, etc. et enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie ; mais les Perses enseignaient la pratique. Voyez la note 9 de mon discours.

Tous les reproches que l'on fait à la philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature qui nous a faits tels que nous sommes.* S'il nous a faits philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les philosophes étaient des hommes ; ils se sont trompés, doit-on s'en étonner?* C'est quand ils

ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fautes, et corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, et ne philosophons plus...... *Mille routes conduisent à l'erreur, une seule mène à la vérité.* Voilà précisément ce que je disais. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, et qu'elle ait été découverte si tard?* Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les savans, mais sur les sophistes, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus et tous nos savans que de vrais sophistes? *Socrate était chef d'une secte qui enseignait à douter.* Je rabattrais bien de ma vénération pour *Socrate*, si je croyais qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. *Et il censurait avec justice l'orgueil de ceux qui prétendaient tout savoir*, c'est-à-dire l'orgueil de tous les savans. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation.* Il est vrai: mais c'est de la nôtre que je parle. *Socrate est ici témoin contre lui-même.* Ceci me paraît diffi-

cile à entendre. *Le plus savant des Grecs ne rougissait point de son ignorance.* Le plus savant des Grecs ne savait rien, de son propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne sais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. *Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux; de siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on voulait dire.* Il est vrai que jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en règne, avait du-moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il était réservé à M. *Melon* de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre

seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire et avilir la vertu, et à faire des riches et des misérables, c'est-à-dire toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; et c'est au-moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, et de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que *Socrate*, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitait de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un que le premier qui porta des sabots était un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposais point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques et tous les livres, de détruire les colléges et les académies; et je dois ajouter ici que je ne me propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du

simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes-gens : mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal et tâché d'en trouver les causes ; d'autres, plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remède.

Je me lasse, et je pose, la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs (19) se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis (20) pour cela, que ce n'est pas la

(19) Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes-gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues et ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, et je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

(20) On m'assure que M. *Gautier* m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu et que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. *Gautier* ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. *Gautier*; et je conviens

crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force et sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable ; et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester en finissant, que le seul amour de l'humanité et de la vertu m'a fait rompre le silence ; et que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, et du désir ardent que j'aurais de voir les hommes plus heureux, et sur-tout plus dignes de l'être.

de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute ; car par malheur il n'est plus temps, et personne ne saurait de quoi je veux parler.

LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Sur une nouvelle réfutation de son discours, par un académicien de Dijon (1).

JE viens, Monsieur, de voir une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon en* 1750, *etc. accompagné de la réfutation de ce discours, par un académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage ;* et je pensais en parcourant cet

(1) L'ouvrage auquel répond *JJ. Rousseau*, est une brochure *in*-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751, et contenant 132 pages. Dans l'une des colonnes, est le Discours de *JJ. Rousseau*, qui a remporté le prix de l'académie de Dijon : dans l'autre est une réfutation de ce discours. On y a joint des apostilles critiques, et une réplique à la réponse faite par *JJ. Rousseau* à M. *Gautier*. Cette réplique, ainsi que la nouvelle réfutation, n'ont jamais paru dignes d'être insérées dans les recueils des Œuvres de *JJ. Rousseau*.

écrit, qu'au-lieu de s'abaisser jusqu'à être l'éditeur de mon discours, l'académicien qui lui refusa son suffrage, aurait bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avait accordé : c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, et qui trouve très-mauvais que ses collègues m'aient honoré du prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avais tâché de le mériter, mais je n'avais rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je susse que les académies n'adoptent point les sentimens des auteurs qu'elles couronnent, et que le prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étais bien éloigné d'attendre d'une académie cette impartialité, dont les savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires ; comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irré-

parable qu'ils font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon discours est mal fait, qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, et ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, et qui n'est pas difficile à voir. Je savais bien que les sciences corrompaient les mœurs, rendaient les hommes injustes et jaloux, et leur fesaient tout sacrifier à leur intérêt et à leur vaine gloire ; mais j'avais cru m'appercevoir que cela se fesait avec un peu plus de décence et d'adresse : je voyais que les gens-de-lettres parlaient sans cesse d'équité, de modération, de vertu, et que c'était sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livraient impunément à leurs passions et à leurs vices ; mais je n'aurais jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confrères. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là.

J'ose le dire, l'académie de Dijon, en fesant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne : un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce jugement, pour prouver que la culture des lettres peut s'associer avec l'équité et le désintéressement. Alors les partisans de la vérité leur répondront : Voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous ; mais souvenez-vous du scandale que ce jugement causa dans le temps parmi la foule des gens-de-lettres, et de la manière dont ils s'en plaignirent, et tirez de-là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'académie ait proposé son sujet en problême : je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avait, que dans l'enthousiasme universel qui règne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix, en se déclarant pour la négative ; mais je ne sais comment des philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on examine le pour et le contre ! Dans les recherches de philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment

sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire : quiconque s'y prend ainsi a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la pièce qui remportera cette année le prix à l'académie française; non-seulement elle effacera très-certainement mon discours, ce qui ne sera guère difficile, mais on ne saurait même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question ? rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce discours est fort beau ; mais si l'auteur avait eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle réfutation ; car c'en est encore une, et je ne sais par quelle fatalité les écrits de mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne ; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête

homme sans talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant et sans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, etc. Je ne répondrai pas, sans doute, à un auteur capable d'écrire de cette manière ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y aurait guère moyen, non plus, à moins que de vouloir être aussi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de *la Fontaine*, de *Boileau*, de *Molière*, de *Voiture*, de *Regnard*, de *Gresset*, ni à l'histoire de *Nemrod*, ni à celle des paysans picards ; car que peut-on dire à un philosophe, qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que son fermier de Picardie, qui n'est pas un docteur, le paye exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de *Jean-Jacques Rousseau !* en vérité je lui conseille de me calomnier (2) plus adroitement.

(2) Si l'auteur me fait l'honneur de réfuter

Si j'avais à répondre à quelque partie de la réfutation, ce serait aux personnalités dont cette critique est remplie ; mais comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel : le véritable respect qu'on doit au public, est de lui épargner, non de tristes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs (3) dont on remplit les écrits polémiques, et qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animo-

cette lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve, dans une belle et docte démonstration, soutenue de très-graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet, il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en serait un pour moi.

(3) On peut voir dans le discours de Lyon un très-beau modèle de la manière dont il convient aux philosophes d'attaquer et de combattre sans personnalités et sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

sité. On veut que j'aie pris dans *Clénard* (4) un mot de *Cicéron*, soit : que j'aie fait des

(4) Si je disais qu'une si bisarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode grecque de *Clénard* est plus familière que les Offices de *Cicéron*, et qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes lettres; si j'ajoutais qu'il y a des professions, comme par exemple, la chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du grec, que cela met ceux qui les exercent dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette langue, ce serait prendre le ton du nouvel adversaire, et répondre comme il aurait pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai hasardé le mot *investigation*, j'ai voulu rendre un service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, et qui n'a point de synonyme en français. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

Ego cur, acquirere paucâ
Si possum, invideor; cum lingua
Catonis et Ennî
Sermonem patrium ditaverit?

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée; je sais, il est vrai, que la première règle de tous nos écrivains est d'écrire correctement, et, comme ils disent, de parler français; c'est

solécismes, à la bonne heure ; que je cultive les belles-lettres et la musique, malgré le mal que j'en pense ; j'en conviendrai si l'on veut : je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse ; mais enfin, qu'importe tout cela, et au public et à la cause des sciences ? *Rousseau* peut mal parler français, et que la grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. *Jean-Jacques* peut avoir une mauvaise conduite, et que celle des savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, et je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

Je finirai cette lettre, et ce que j'ai à dire sur un sujet si long-temps débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, et qui pourtant serait plus avan-

qu'ils ont des prétentions, et qu'ils veulent passer pour avoir de la correction et de l'élégance. Ma première règle, à moi, qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

tageux qu'il ne pensent au parti qu'ils veulent défendre ; c'est de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de consulter leurs forces, et *quid valeant humeri.* Ils me diront sans doute que j'aurais dû prendre cet avis pour moi-même, et cela peut être vrai ; mais il y a au-moins cette différence que j'étais seul de mon parti, au-lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus semblaient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paraisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse et de la force de leurs critiques : *Les peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivaient il y a quelques siècles dans un état pire que l'ignorance ; je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avait usurpé le nom du savoir, et opposait à son retour un obstacle presque invincible : il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Les peuples avaient perdu le sens commun, non parce qu'ils étaient ignorans, mais parce qu'ils avaient la bêtise de croire savoir quelque chose, avec les grands

mots d'*Aristote* et l'impertinente doctrine de *Raimond Lulle*; il fallait une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savaient rien, et nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : *Cette révolution est due aux lettres ; elles ont rameué le sens commun, de l'aveu de l'auteur ; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage, ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre ? Ils sont gens-de-lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon frontispice ? J'aurais cru faire injure aux lecteurs, et les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de *Prométhée* est celui des sciences fait pour animer les grands génies ; que le Satyre, qui voyant le feu pour

la première fois, court à lui, et veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des lettres, se livrent indiscrètement à l'étude; que le *Prométhée* qui crie et les avertit du danger, est le citoyen de Genève. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un écrivain qui l'a méditée, et qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand docteur parmi les Egyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires, et sur-tout au dernier, cette sage leçon d'un philosophe sur un autre sujet: sachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses; sachez que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous fesant l'honneur de croire qu'il n'y avait rien de mieux à dire.

Je suis, etc.

Fin du Tome quatrième des Mélanges.

